

MONTALEMBERT

ET

SES RELATIONS LITTÉRAIRES AVEC L'ÉTRANGER

JUSQU'EN 1840

ÉTUDE AVEC DES DOCUMENTS INÉDITS

Par

P. DE LALLEMAND

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PROPOSÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION
5, Quai Malaquais (VI^e)

RODEZ

IMPRIMERIE P. CARRÈRE
(Maison fondée en 1624)

1927

MONTALEMBERT

ET

SES RELATIONS LITTÉRAIRES AVEC L'ÉTRANGER

JUSQU'EN 1840



Digitized by the Internet Archive
in 2026

MONTALEMBERT

ET

SES RELATIONS LITTÉRAIRES AVEC L'ÉTRANGER JUSQU'EN 1840

ÉTUDE AVEC DES DOCUMENTS INÉDITS

Par

P. DE LALLEMAND

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PROPOSÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION
5, Quai Malaquais (VI^e)

RODEZ

IMPRIMERIE P. CARRÈRE
(Maison fondée en 1624)

1927



CHAPITRE PREMIER.

Son enfance en Angleterre. Lectures anglaises.

Montalembert était destiné par ses origines à connaître l'Angleterre mieux que la plupart des Français de son temps. Il naquit à Londres le 15 avril 1810. Son père, le comte Marc-René de Montalembert, émigré à l'âge de quinze ans en 1792, avait servi à l'armée de Condé, engagé ensuite dans la cavalerie britannique, il avait pris part aux expéditions d'Égypte et des Indes, et à la guerre d'Espagne. Ennemi irréductible de Napoléon, il ne voulut pas revoir la France sous la domination de l'empereur ; ce fut lui qui annonça à Louis XVIII le début de son règne et il revint avec le roi dans sa patrie (1).

En 1808, Marc-René de Montalembert avait épousé Elisa Forbes ; leur fils aîné fut Charles Forbes René de Montalembert. On avait placé parmi les prénoms de l'enfant le nom de famille de son grand-père maternel ; rien ne se trouva plus justifié par la suite que de rappeler le souvenir de celui qui dirigea si heureusement les premières années de son petit-fils.

James Forbes (1749-1819) était un gentilhomme anglais qui alla aux Indes en 1765 comme agent de l'*East Indian Company* ; il passa ensuite au service de l'État et fit divers voyages en Asie, en Amérique et en Afrique. Il revint définitivement en Angle-

(1) Voir sur la famille de Montalembert : LEGANUET, *Montalembert*. Plon, 1896. T. I, p. 3 ; et M. de CORCELLES, *Généalogie de la Maison de Montalembert*, extraite du Tome XII de l'histoire générale des Pairs de France. Paris, 1823.

Parmi les membres de l'émigration en Angleterre se trouvait aussi la Marquise de Montalembert, grand'tante de Charles de Montalembert, auteur du roman : *Elise Duméril*, où elle a noté ses impressions de la vie anglaise ; voir F. BALDENSBERGER, *Le mouvement des idées dans l'émigration française* (1789-1815), 2 vol. Plon, 1924, I, 251.

terre en 1784, et devint membre de la Société Royale ; après son mariage (1788), il résida tantôt à Stanmore Hill, tantôt à Londres, sauf quelques séjours sur le continent. Il vint pour la première fois en France pendant la paix d'Amiens ; mais à peine avait-il atteint Paris que la guerre éclata de nouveau ; pendant quelques mois la permission d'y séjourner lui fut accordée, puis il fut interné à Verdun ; on trouve le récit de cette captivité dans son ouvrage intitulé : *Letters from France, written in the years 1803 and 1804 ; including a particular account of Verdun and the situation of the British Captives in that city*, in-8°, 1810 (1). Pour obtenir sa libération, M. Forbes s'adressa à Carnot, en invoquant son titre de membre de la Société Royale ; son attente ne fut pas trompée, car il reçut la réponse suivante :

« Institut National.

« Classe des Sciences Physiques et Mathématiques.

« Paris, le 19 Floréal, an 12 de la République Française.

« A Monsieur James Forbes, de la Société Royale, et de celle
« des Antiquaires de Londres.

« Je m'empresse de vous annoncer, Monsieur, que la Classe
« s'est intéressée pour vous auprès du Ministère de la Guerre et
« qu'elle a appuyé votre demande de tous les motifs qu'elle
« pouvait puiser, dans votre âge, dans vos travaux scientifiques
« et surtout dans la réciprocité que méritent les services rendus
« par le Chevalier Banks et par la Société Royale aux Français
« qui ont été dans le cas de réclamer leur protection. Si les ré-
« clamations de la Classe ont le même succès que pour MM. Os-
« borne et Ferguson, je me hâterai de vous en faire part.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« G. CUVIER, secrétaire. »

Peu après, M. Forbes recevait son ordre de libération, ainsi qu'une lettre de recommandation du général Wirion destinée à lui donner toute facilité pour lui permettre de rentrer en Angleterre. On voit que la lutte si âpre entre Napoléon et l'Angleterre n'excluait pas la courtoisie entre ennemis.

Pendant ses années de retraite à Stanmore Hill, M. Forbes composa pour son petit-fils *the Oriental Memoirs* ; cet ouvrage de 150 folios rassemble les observations qu'il avait recueillies

(1) Cf. BOUTET DE MONVEL, *Les Anglais en France sous la Restauration*, Paris 1911 ; et surtout F. PASCAL, *Les Anglais à Verdun*, *Mercur de France*, 1917. T. CXXIII et R. PARISOT, *Les Anglais à Verdun, Pays Lorrain*, déc. 1926.

dans tous ses voyages ; il est illustré d'un grand nombre de dessins dont la plupart sont tracés de sa main et délicatement coloriés ; on y trouve des réflexions sur l'état d'esprit et les coutumes des peuples lointains, entremêlées de descriptions de la flore et de la faune des pays qu'il avait traversés. J. Forbes donna au public un abrégé de sa grande œuvre (1).

Tandis que J. Forbes illustrait minutieusement ses propres récits, il avait souvent comme compagnon dans sa bibliothèque le petit Charles de Montalembert que ses parents lui avait exclusivement confié dès l'âge de quinze mois ; ce fut la joie du vieillard de former l'esprit précoce de cet enfant. Il lui donna les premiers éléments d'éducation, puis le mit pendant un an à l'école de Fulham. Les parents de Charles, craignant que leur fils ne devint trop anglais, demandèrent qu'on le ramenât auprès d'eux, en 1819 ; ils demeuraient alors à Stuttgart où M. de Montalembert était Ministre de France. M. Forbes était en route avec l'enfant pour obéir à ce désir, quand il mourut à Aix-la-Chapelle (2).

Quand Charles de Montalembert quitte l'Angleterre, il en possède parfaitement la langue et il gardera toujours en anglais la plus grande facilité d'expression. Souvent les locutions anglaises se présentent spontanément à lui et il les enclave dans son journal ou dans ses lettres ; quand il n'avait pas encore l'habitude de la parole publique, il écrivait à un ami : « J'aimerais encore mieux improviser en anglais qu'en français » (3).

Il a été accoutumé aux habitudes anglaises dont quelques-unes resteront les siennes toutes sa vie.

Son grand-père lui a inculqué une grande admiration pour la constitution britannique, le goût des institutions parlementaires et un penchant pour une société aristocratique et hiérarchisée. Dans la personne de son grand-père, Montalembert a vu l'union d'un profond sentiment religieux et d'un caractère libéral (4). Certes il était trop jeune, malgré son extraordinaire précocité pour saisir la vraie signification de ces idées pendant sa petite enfance, mais elles étaient ambiantes dans l'atmosphère où il

(1) J. FORBES, *Oriental Memoirs*, 4 vol. in-4°, Londres, 1813-1815.

(2) Sur M. Forbes, outre ses œuvres citées plus haut, voir : *Dictionary of National Biography* et *The Gentleman's Magazine*, vol. LXXXIX, part. 2d, p. 179.

(3) *Lettres à un ami de collège*, publiées par M. Cornudet. Lecoffre, 1884, p. 444.

(4) M. Forbes était un pieux anglican ; selon le désir de son gendre, il éleva Charles dans la religion catholique.

vivait et quand il sera en âge de fixer ses idées politiques, il retrouvera au fond de sa nature l'écho lointain des enseignements de son grand-père Forbes.

Montalembert était un studieux élève du collège Sainte-Barbe tandis que la fameuse troupe du théâtre anglais mettait tous les romantiques en émoi ; de la Roche-Guyon, résidence du duc de Rohan, où il passait quelques jours de vacances, il écrit à un ami : « Il paraît que le théâtre anglais à Paris a un succès prodigieux, et qu'il y a une miss Smithson qui l'emporte par le talent sur Mlle Mars. Je ne pourrai pas résister au plaisir d'aller entendre une pièce de Shakespeare à mon retour. Je crois que j'irai en voir une avec M. Lemarcis, dont je t'ai parlé. Je voudrais que tu fusses en tiers » (1).

Ce projet se réalisa et laissa à Montalembert les impressions suivantes : « J'ai été hier avec M. Lemarcis et M. Rio au théâtre anglais. On donnait *Roméo et Juliette* et une jolie petite comédie. Jamais spectacle ne m'a fait plus plaisir. Miss Foot a été ravissante dans les deux pièces, pleines de grâce et de gentillesse dans la petite pièce, de noblesse, de naturel et de sentiment dans la tragédie. Elle est mille fois au-dessus de Mlles Mars ou Duchesnois ; elle a d'ailleurs l'avantage de la jeunesse et de la beauté sans la moindre affectation. Nous étions tous les trois enchantés. Quel génie que ce Shakespeare ! Quelle belle tragédie que *Roméo et Juliette* ! Quelle simplicité, quel naturel, et en même temps quelle sublimité de pensées ! Quelle admirable sensibilité ! Comme cette tragédie domine les chefs-d'œuvre de notre théâtre » (2).

Montalembert avait aussi un goût très vif pour les poètes lyriques, il allait même jusqu'à dire le 1^{er} janvier 1828 : « Toute la belle poésie moderne est en anglais : nous n'avons en France que le seul Lamartine ; et celui qui ne sait pas comprendre parfaitement Byron n'est point à la hauteur du siècle (3) ». Quelques mois plus tard, Montalembert découvrit nos poètes romantiques, mais ses admirations anglaises n'en furent pas affaiblies.

(1) Montalembert à Cornudet, octobre 1827. *Lettres à un ami de collège*, p. 64.

(2) *Idem*, p. 77. On sait que Miss Smithson épousa plus tard Berlioz. Voir BOSCHOT, *Berlioz, la jeunesse d'un romantique*, Paris, 1906, in-12, p. 204, 263 ; BÖRGERHOFF, *Le Théâtre anglais à Paris, sous la Restauration*, in-12, Paris, 1912, p. 96 et 100 ; la comédie était *The Weather Cock*, de Miss Cowley.

(3) Montalembert à Cornudet, 1^{er} janvier 1829. *Lettres à un ami de collège*, p. 156.

A la Roche-Guyon, il faisait de longues promenades en lisant Thomson, le poète des saisons : « Je t'envoie, écrit-il à son ami, « des vers encore plus charmants de mon favori Thomson. Le « poète déplore la mort d'un jeune homme qui brûlait comme « nous de servir sa patrie et d'acquérir de la gloire, et qui fut « enlevé à dix-huit ans :

Where art thou, Hammond?...
 Ah! why, dear youth in all the blooming prime
 Of vernal genius, where disclosing fast
 Each active worth, each manly virtue lay,
 Why wert thou ravish'd from our hope so soon?
 What now avails *that noble thirst of fame*
Which stung thy fervent breast? That treasured store
 Of knowledge, early gained? *That eager zeal*
To serve thy country, glowing in the band
 Of youthful patriots, who sustain her name?
 ... That rapture for the muse,
That heart of friendship, and that soul of joy,
 Which bade with softest light thy virtues shine?
 And only show'd, to check our fond pursuits
 And teach our humble hopes that life is vain.

« C'est ravissant ! Peut-être le sort d'Hammond nous attend.
 « Pour moi j'ose dire que je ne le crains point. Se familiariser
 « avec l'idée de la mort à toutes les époques est le privilège du
 « philosophe et surtout du chrétien. D'ailleurs, je ne sais s'il ne
 « vaudrait pas mieux périr à la fleur de l'âge, jeune de senti-
 « ments et d'innocence, heureux par la seule anticipation du
 « bonheur et de la gloire, que de s'éteindre tristement après
 « avoir vu toutes ses espérances déçues, s'être abaissé aux idées
 « d'intérêt qui souvent déshonorent l'âge mur et la vieillesse,
 « enfin, après avoir survécu à tout ce qu'on a de plus cher au
 « monde (1). »

Quelques jours après, Montalembert écrit au même correspondant :

(1) Montalembert à Cornudet, 17 septembre 1827. *Lettres à un ami de collège*, p. 57, citation de Thomson : *Winter*. James Hammond (1710-1742), politicien et poète de peu de valeur, ami de Thomson et de Lord Chesterfield.

« Où es-tu, Hammond... Oh! pourquoi, cher jeune ami, dans tout le premier éclat de ton génie printanier, où toute activité, toutes vertus viriles
 « s'épanouissaient, pourquoi as-tu été ravi si tôt à notre espérance? Qu'im-
 « porte maintenant cette noble soif de renommée qui brûlait ton cœur ar-
 « dent? Ce trésor de sciences si vite amassé? Ce zèle vibrant de servir ton
 « pays parmi la troupe des jeunes patriotes qui défend ton nom? Cet en-
 « thousiasme pour la Muse, ce cœur battant d'amitié, cette âme rayonnante
 « de joie qui illuminait tes vertus d'une douce lumière? Ah! tu n'es apparu
 « que pour mettre en échec nos desirs les plus chers et montrer à nos hum-
 « bles espoirs que la vie est vaine? »

« Ah ! cher ami, que je regrette de ne pas t'avoir avec moi
« dans les longues et solitaires promenades que je fais ici ! Je
« tâche de m'en consoler avec Thomson et le cher Cowper, que
« j'aime peut-être mieux que Thomson... »

« Comme notre correspondance est poétique, je t'envoie ces
« vers charmants de Cowper :

True bliss, if man reach, it, is composed
Of hearts in union mutually disclosed...
Souls, that carry on a bless'd exchange
Of joys, they meet with in their heavenly range,
And with a fearless confidence make known
The sorrows, sympathy esteems its own,
Daily derive increasing light and force
From such communion in their pleasant course,
Feel less the journey's roughness and its length
Meet their opposers with united strength,
And one in heart, in int'rest and design,
Gird up each other in the race divine (1). »

En Suède, lorsque Montalembert souffre de la tristesse de l'éloignement, Cowper, lui, est encore précieux : « ...Je ne me
« console que par des pensées semblables à celles que Cowper a
« si bien exprimées dans ces vers charmants, adressés à une
« protestante qui se trouvait en France :

Ah! be not sad, although thy lot be cast
Far from the flock, and in a boundless waste.

« Vois le reste dans le livre de ta sœur (2). »

(1) Montalembert à Cornudet, 21 septembre 1827. *Lettres à un ami de collège*, p. 63. Citation de Cowper : *Conversation*. Oxford édition, p. 104.

« Le vrai bonheur si l'homme peut l'atteindre, c'est l'union de deux cœurs,
« s'épanchant l'un dans l'autre;... c'est, entre deux âmes, l'échange mutuel
« des joies qu'elles rencontrent dans leur essor céleste, comme des douleurs
« qu'elles se communiquent avec une confiante hardiesse et que l'amitié fait
« siennes; chaque jour elles puisent dans une telle communion un accrois-
« sement de forces et de lumières; elles ressentent moins les aspérités et les
« longueurs de la route, unies de cœur, d'intérêt, et de but elles se reconfor-
« tent dans leur marche vers Dieu. »

(2) Montalembert à Cornudet, 21 octobre 1828, *Lettres à un ami de collège*, p. 125. Voici les vers qui complètent la pensée de Cowper :

No shepherd's tent within thy view appear,
But the chief Shepherd is for ever near
Thy tender sorrows and thy plaintive train
Flow in a foreign land, but not in vain;
Thy tears all issue from a source divine,
And ev'ry drop bespeaks a Saviour thine.

Extrait de : *An Epistle to a Protestant lady in France*. Oxford édition, p. 328 :

« Ah! ne t'attriste pas bien que ton sort t'ait jeté loin du troupeau dans

Un autre jour, Montalembert adressait à un autre ami cette invitation : « Venez avec moi et nous lirons ensemble tous les « charmants lakistes (1) ».

C'était alors le moment où Thomas Moore jouissait de sa plus grande vogue (2) ; en Angleterre comme en France, la turquerie lantaisiste de *Lalla Rookh* avait fait frémir bien des lecteurs, et ses mélodies sur de vieux thèmes populaires Irlandais étaient chantées dans tous les salons.

Cornudet signala à son ami le poète de l'Irlande : « Je joins « à ma lettre des vers charmants de Th. Moore. Tu me diras ce « que tu en penses. Ils te montreront que je m'occupe un peu « d'anglais. D'ailleurs, en eux-mêmes, ils te plairont, parce « qu'ils expriment des sentiments que nous avons eus tous les « deux :

The Meeting of the Waters

There in not in this wide world valley so sweet
As that vale in whose bosom the bright waters meet
Oh! the last rays of feeling and life must depart,
Ere the bloom of that valley shall fade from my heart
Yet it was not that nature had shed o'er the scene
Her purest of cristal and brightest of green;
It was not the soft magic of streamlet or hill!
Oh no! it was something more exquisite still.
It was that friends, the beloved of my bosom were near
Who made every scene of enchantment more dear
And who felt how the best charme of nature improve
When we see them reflected from looks that we love.
Sweet vale of Avoca! how calm could I rest
In thy bosoms of shade with the friends I love best
When the storms which we feel in this cold world should cease
And our hearts, like thy water be mingled in peace (3). »

« une solitude immense. Aucune tente de bergers n'apparaît à tes yeux, mais
« le berger divin est proche pour toujours. Tes tendres chagrins, tes pén-
« bles efforts s'écoulent aux pays étrangers, mais ce n'est pas en vain; tes
« pleurs jaillissent d'une source divine, et chaque larme intercède pour toi
« auprès du Sauveur. »

(1) Montalembert à Lemarcis, 27 avril 1829. *Lettre inédite*. Tous les inédits proviennent, sauf indications contraires, des Archives de Montalembert conservées à La Roche en Brenil et sont publiés avec l'autorisation de la comtesse A. de Montalembert et du baron de Meaux.

(2) Voir A. B. THOMAS. *Moore en France*, Paris, 1911.

(3) Cornudet à Montalembert, 10 septembre 1827. *Lettres à un ami de collège*, p. 47.

MOORE, *Poetical Works*. Oxford éd. 1915, p. 184 :

« Il n'est pas dans ce monde de vallée aussi délicieuse que la vallée au
« sein de laquelle ces eaux brillantes se réunissent. Oh! les derniers rayons
« de sentiment et de vie s'effaceront de mon cœur avant qu'il perde le sou-
« venir de cette contrée fleurie!

« Cependant ce n'était point parce que la nature avait répandu avec

« Tes vers de Th. Moore sont délicieux (1) », répond Montalembert. Nous verrons qu'il se souvient de ce poète pendant son voyage en Irlande.

De tous les poètes anglais, le nom qui revient le plus souvent sous la plume de Montalembert est celui de Byron. La première fois, c'est en septembre 1827 qu'il lut d'un trait toutes ses œuvres : « J'ai presque fini lord Byron. J'en suis enthousiasmé. « J'attends avec une vive impatience le moment où nous pourrions lire ensemble ses chefs-d'œuvre. Je crois que jamais on n'a eu génie plus poétique que Byron. Il n'est cependant pas satisfaisant, son cœur est blasé sur tout, et dans son impiété même on voit combien il avait besoin de religion, qu'il n'avait pas la force d'embrasser. Mais quand il se livre aux sentiments purs et honorables de l'âme, il est inimitable (2). »

Depuis ce moment, Montalembert reprend souvent la lecture de Byron ; il l'emporte avec lui dans ses voyages et le propage en Suède, car il note : « Charmante visite à la comtesse d'Ugglas, « Lecture de Byron, Aurora Leigh, etc. (3). »

Il le défend contre tout venant, quand un de ses amis l'a comparé à Voltaire, voici la réponse que Montalembert lui adresse :

« ... Et quelle apologie de votre goût pour Voltaire qui se termine par un pompeux éloge de l'infâme *Candide* ! Sérieusement, mon ami, je ne conçois pas votre préférence pour cette œuvre satanique, surtout je ne comprends pas que vous ayez osé la comparer à Don Juan.

« Trouvez-moi donc dans *Candide* cette profonde mélancolie,

« profusion sous ces frais ombrages son cristal le plus pur, sa verdure la plus fraîche; ce n'était pas la douce magie du ruisseau ou de la colline; oh! non, c'était quelque chose de plus ravissant encore!

« C'était parce que les bien-aimés de mon âme étaient proches, que ces lieux enchantés me devenaient si chers. Oh! qui n'a senti ce que les charmes de la nature gagnent à être réfléchis dans les regards de ce qu'on aime!

« Douce vallée d'Avoca, que j'aimerais à reposer, avec les amis que je chéris le plus dans ton sein ombragé! là expireraient les orages qui nous assiègent en ce monde glacé! Là nos cœurs se mêlèrent comme tes ondes, dans un suave repos. » (Traduction Belloc. Gosselin, 1841, p. 181.)

(1) Montalembert à Cornudet, 17 septembre 1827. *Lettres à un ami de collège*, p. 57.

(2) Montalembert à Cornudet, 24 septembre 1827. Idem, p. 66. Voir : sur l'influence de Byron dans la génération de Montalembert : E. ESTÈVE, *Byron et le romantisme français*, Paris, 1907.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 12 mai 1827.

« cette vue pénétrante de la vie et de ses misères morales, cette
 « poésie exquise, cette conscience des déchirements du cœur,
 « cette fine et ingénieuse satire, ces élans impétueux de patriotisme, de philosophie, de sentiment religieux qui ornent chaque page de *Don Juan* ? Trouvez-moi surtout une Julia, une
 « Hardee et une Aurora Raby ! J'ose à peine nommer cette
 « création angélique auprès de votre misérable Cunégonde.

« Allez, vous êtes enfermé dans la boue du XVIII^e siècle et je
 « ne sais qui vous retirera. Moi, je vous y abandonne pour y
 « étouffer comme Jérémie dans son cachot (1). »

Dès que parut la vie de Byron, composée par Moore avec les extraits de son journal et de ses lettres, Montalembert la lut :

« J'ai fini ce qui a paru de la vie de Byron, je l'avais commencée avec répugnance, mais peu à peu je me suis laissé
 « séduire par cette magie qui s'attache à tout ce qui est Byron,
 « et malgré les puérilités de librairie et de coulisse qui y sont
 « amoncelées, malgré les réticences impardonnables, la forme
 « confuse et indigeste de l'ouvrage, je ne suis arrivé à la fin
 « de l'ouvrage qu'avec beaucoup de tristesse (2). »

En Italie, Montalembert est encore sous l'égide de Byron, et Lacordaire lui fait présent d'un volume de son poète préféré, témoignage inattendu de cette profonde amitié. Mais bien des vers de Byron étaient déjà fixés dans la mémoire de Montalembert et en jaillissaient spontanément, comme le prouve le journal qu'il rédigeait parfois au coin des tables d'auberge sans avoir le temps de déballer aucun de ses chers livres.

Ainsi le 10 décembre 1831 : « Nous arrivons à Finale... la
 « cloche de l'angelus m'y rappelle les charmans vers de Lord
 « Byron dans *Don Juan*. *Ave Maria ! blessed be the hour !* (3). »

(1) Montalembert à G. Lemarcis. *Lettre inédite*. 14 mars 1830.

(2) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*. 23 mars 1830. Voir *Letters and Journal of Lord Byron with notices of his life by Th. Moore*. 4 vol. In-16. Paris, 1830, 1831.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

Voici les vers auxquels il fait allusion, il les répète en plusieurs passages :

Ave Maria! blessed be the hour!
 The time, the spot where I so oft
 Have felt that moment in its fullest power
 Sink o'er the earth so beautiful and soft,
 While swung the deep bell in the distant tower
 Or the faint dying day hymn stole aloft
 And not a breath crept through the rosy air
 And yet the forest leaves seem'd strirr'd with prayer.

A Florence, à Venise, Montalembert se rappelle les descriptions de Byron.

Une autre fois, à Rome, il se complaît en une strophe mélancolique ; cette tristesse était justifiée chez Montalembert, car il venait de voir sa famille anéantie par la mort de sa sœur, puis de son père, et il était incertain de la direction que prendrait son avenir, mais ce spleen poétique correspondait aussi à un certain penchant de sa nature et il aimait à se bercer de cet écho : « Le soir, conversation avec Pauline de La Ferronays fort
« intéressante, je lui lis plusieurs passages de Byron, entre
« autres Aurora Raby. Il y avait longtemps que je ne l'avais lu
« et j'ai été attéré en voyant combien s'appliquaient à ma cruelle
« destinée et au moment actuel de ma vie, ces beaux vers :

Blood is not water; and were shall we find
Feeling of youth like those etc...
To feel in friendless palaces a home is wanting
And our best ties in the tomb.

« Et non seulement « my best ties », but where are the others ? » (1).

Ave Maria! t'is the hour of prayer!
Ave Maria! t'is the hour of love!
Ave Maria! may our spirits dare
Look up to thine and to thy Son's.

(Don Juan Canto III. st. CII.)

« Ave Maria! Ah! bénie soit cette heure! bénis le temps, le climat, et le
« lieu où j'ai vu si souvent avec délice tomber sur la terre ce doux, ce ravis-
« sant moment : tandis que se balançait la lourde cloche dans une tour
« éloignée, et que les derniers accents de l'hymne du soir se faisaient en-
« tendre; quand le plus léger souffle ne traversait pas les airs embaumés, et
« que les feuilles de la forêt elles-mêmes semblaient partager le recueille-
« ment universel.

« Ave Maria, c'est l'heure de la prière! Ave Maria, c'est l'heure de l'Amour!
« Ave Maria est-ce bien toi que nos esprits contemplant auprès de ton fils, »
(Traduction A. P., Paris, 1827, Paris. I, 224.)

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 16 mai 1832. Voici la citation exacte du passage auquel il est fait allusion :

Blood is not water; and where shall we find
Feeling of youth like those which overthrown lie
By death, when we are left, alas! behind
To feel, in friendless palaces, a home
Is wanting, and our best ties in the tomb

(Don Juan, Canto XV, st. XLIV.)

« Qui jamais, en effet, pourrait nous inspirer des sentiments aussi vifs
« que ceux dont la mort a détruit les objets, quand nous nous retrouvons
« seuls dans les palais d'un étranger et que nous y reconnaissons doulou-
« reusement que nous n'avons plus de foyer paternel, et que nos plus por-
« chers parents reposent dans la tombe. » (Trad. A. P. Paris, T. III, p. 125.)

P. de La Ferronays fut plus tard Mme Craven l'auteur bien connu du *Récit d'une sœur*.

Malgré ce désenchantement, Montalembert recueille encore dans Byron, à la même époque, un mot de soumission à Dieu, en tête du cahier de son journal commencé en mai 1832, il inscrit :

Before the Chastener humbly let me bow
O'er hearth divided and o'er hopes destroyed (1).

Signalons encore parmi les prédilections de Montalembert les romans de Walter Scott : *Quentin Durward*, *Kenilworth*, à propos de la *Fiancée de Lammermoor*, il dit : « Je lis pendant la route, la *Fiancée de Lammermoor* que mon bon Gustave Le-
« marcis préférerait à tous les autres romans de Walter Scott. Je
« suis de son avis : c'est le plus tragique et le plus poétique » (2).

Il faut ajouter à ces études littéraires, la lecture des historiens et des grands parlementaires anglais, tels que Grattan, Burke, Pitt, Fox (3).

Au moment donc où le romantisme répandait en France le goût de la littérature anglaise, Montalembert était pénétré, plus que beaucoup de ses contemporains, de la vie et de la poésie anglaise. Il est vrai qu'il ne les étudia pas en érudit, il ne lit ni d'après l'ordre chronologique, ni en concentrant son effort sur un genre littéraire ; mais il aime à jouir des grands génies qui avaient quelque affinité avec sa propre tournure d'esprit, et il saisit directement la pensée de ces amis de choix sans avoir recours à l'intermédiaire déformant des traductions. Sa bibliothèque contient actuellement encore un grand nombre de volumes, annotés par lui, et criblés des mains indicatrices qu'il dessinait en face des passages qui avaient excité son admiration, des points d'exclamation et d'interrogation qui exprimaient son blâme ou son doute.

Les parlementaires lui ont donné des leçons qui ont formé son esprit politique et son éloquence, les poètes anglais ont contribué aussi à former l'orateur et l'écrivain, en donnant un aliment à son imagination et à ce goût poétique qui fut toujours si vivant en lui.

(1) BYRON, *Childe Harold*. C. III. st. XCVIII. « Que devant le Dieu qui châtie, je m'incline humblement sur les cœurs divisés, sur les espoirs détruits. »

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. 30 septembre 1832.

(3) Voir : *Lettres à un ami de collège*, p. 35 et 50.



CHAPITRE II.

Passage en Angleterre. — Voyage en Irlande. Articles sur l'Angleterre et l'Irlande.

En 1828, Montalembert avait pensé à écrire une histoire d'Irlande ; il esquissait ainsi son projet :

« J'ai résolu d'écrire une histoire d'Irlande depuis 1688, et
« le plus vite possible, afin qu'elle paraisse, si cela se peut,
« avant que la question vitale de l'émancipation soit décidée.
« Il n'y a peut être pas de pays qui présente une aussi ample
« moisson d'événements, à la fois intéressants et inconnus.
« J'aurai à montrer la guerre acharnée, soutenue par les jacobites irlandais contre la révolution de 1688 et ses principes ;
« l'asservissement et la persécution de la nation entière sous
« Guillaume III, Anne et George I^{er} ; les efforts vigoureux mais
« mal soutenus de Swift, Molyneux et d'autres patriotes, éloignés l'un de l'autre par leur religion et le temps où ils vivaient ; plus tard, le glorieux réveil de l'Irlande, guidée par
« Grattan, en 1782, et ses vingt années de liberté et de prospérité ; l'admirable révolte de 1798-1799 ; enfin la triste, mais
« intéressante discussion de l'Union législative en 1801, qui ôta
« à l'Irlande son Parlement et son indépendance. Je serai heureux de remplir dans cette entreprise un double but : d'abord
« celui d'offrir à la France des modèles constitutionnels et
« l'exemple d'une nation qui perdit sa liberté par sa complaisance pour le trône ; ensuite celui de rendre justice au catholicisme, en déployant le tableau des vertus et surtout du patriotisme qu'il a engendrés en Irlande » (1).

Pendant quelques mois, Montalembert y travailla avec ardeur, il réclama des documents ou des conseils à tous ses amis ; l'un

(1) Montalembert à Cornudet, 21 novembre 1828. *Lettres à un ami de collège*, p. 133-134.

d'eux, Lemarcis, demande l'avis de Chateaubriand qui fut favorable à ce dessin (1). Peu à peu Montalembert s'aperçut que c'est un long et minutieux labeur d'écrire l'histoire ; la réalisation de son projet s'éloigna, puis reçut un choc décisif quand Montalembert apprit que Th. Moore publiait une histoire d'Irlande. Montalembert fut navré, bien à tort, car ce n'était pas là sa vocation.

L'attachement de Montalembert pour l'Irlande persista ; il quitta Paris le 25 juillet 1830, dans l'intention d'aller la visiter. Un journal de voyage très détaillé et quelques lettres nous permettent de le suivre pas à pas.

La diligence le mena jusqu'à Rouen, où il vit le palais de justice, la cathédrale, Saint-Maclou, Saint-Ouen, « qui est ce que « j'ai encore vu de plus pur, de plus charmant, de plus délicat « en gothique » (2).

« Mardi, 27 juillet. — Il m'a fallu m'embarquer à cinq heures « et demie sur le bateau à vapeur *le Rouennais*, pour descendre « la Seine jusqu'au Havre. En général, j'ai été désappointé sur « cette route. Il y a des endroits admirables, mais leur beauté « n'est jamais complète » ... « sur la rive droite, au milieu d'une « plaine couverte de peupliers et d'autres arbres, on découvre « l'admirable ruine de l'abbaye de *Jumièges*, fondée au *xi^e* siècle et qui, naguère, était peut-être le plus beau monument « d'ancienne architecture que possédait la France. Aujourd'hui, « ce n'est qu'une vaste ruine » ... « A ce moment j'ai appris l'affreuse nouvelle des Ordonnances par lesquelles Charles X, « parjure à ses sermens, annule la liberté de la presse et la liberté « électorale, dissout la Chambre des Députés, appelle au Conseil « d'Etat tout ce qu'il y a de plus vil en France, enfin anéantit la « Charte qu'il avait jurée, et livre la France à l'esclavage intellectuel, en attendant la guerre civile. J'ai été tout le reste de « la journée dans un état d'agitation impossible à décrire ; j'ai « pensé à suspendre mon voyage ; toutes mes meilleures espérances sont détruites, mon existence compromise, mon pays, à « qui je l'ai consacrée, plongé dans un abîme de maux » (3).

(1) Montalembert écrit à son ami Gustave Lemarcis, le 6 juillet 1829 : « Bien loin de vous accuser d'indiscrétion ; je vous sais un gré infini d'avoir « consulté M. de Chateaubriand à ce sujet, c'est un encouragement précieux « que vous m'avez fourni. » (*Lettre inédite*.)

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 26 juillet 1830.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, la dernière phrase publiée par LECANUET, *Montalembert*, T. I, p. 93.

Pourtant, Montalembert poursuit son voyage jusqu'à Londres, où il arrive le 30 juillet.

« En lisant les journaux, j'ai été consterné des nouvelles arrivées de Paris ; et, cependant j'en suis fier. La résistance a été unanime ; les journaux les plus prononcés ont fait paraître leurs feuilles. »... « Visite à *Westminster Abbey*, moyennant l'infime rétribution de 1 s. 6 d. Ensemble moins parfait, moins touchant comme architecture que celui des églises de Rouen, mais plus imposant, et surtout plus intéressant, à cause de la consécration historique et nationale que cette église a reçue en devenant la sépulture de tous les grands hommes de l'Angleterre. Mais il y a trop de mélange, trop peu de choix : à côté d'un génie colossal, on voit un homme obscur, dont l'Angleterre elle-même a perdu le souvenir, trois capitaines de vaisseau font le pendant de Chatham ! et puis une exagération si ridicule dans les épitaphes d'hommes tels que Barrow, Stepney, etc., etc. Ce qui est admirable, c'est le portail septentrional où, sans parler du beau monument de Chatham, on voit écrit sur des dalles blanches ou bleues, que le pied du passant foule impitoyablement, ces noms sublimes *William Pitt, Charles James Fox, Henry Grattan*. Ce dernier est couché à côté de Fox, aux pieds de Chatham : c'est un lieu digne de lui ! Je me suis agenouillé sur cette pierre auguste pour offrir à ce grand homme l'intention toute Irlandaise qui m'a animé pendant deux ans. Hélas ! ce n'est plus qu'une intention qui ne sera jamais réalisée : malheurs domestiques, calamités publiques, tout s'unit pour mettre des obstacles invincibles à l'exécution de ce plan chéri.

« A côté de Pitt, on a placé Canning, et un peu plus loin l'ignoble Castlereagh ; c'est leur faire à tous deux bien de l'honneur.

« Dans le portail méridional, on voit des monumens en l'honneur de tous les poètes de la Grande-Bretagne, dont l'ensemble forme ce qu'on appelle *Poet's Corner* ; le plus beau de ces monumens est celui de Shakespeare. La nef est garnie de monumens d'un goût plus ou moins mauvais, consacrés à des savans, des militaires et marins plus ou moins célèbres. J'y ai vu avec intérêt les noms de Paoli, de Casaubon, de Craggs, avec la charmante épitaphe de Pope, de Newton, qui est peut-être le seul monument vraiment beau de toute l'abbaye. Dans le chœur, qui est d'une architecture bien plus curieuse et plus ancienne que la nef, on parcourt avec intérêt les chapelles latérales où se trouvent les tombes, avec leur belle devise

« Espérance et Dieu » ; celle de la plupart des rois d'Angleterre « depuis Henri III, celle de Wolfe, etc. Enfin, en dernier lieu, « on admire la délicieuse chapelle d'Henry VII, située à l'extré-
« mité orientale de l'Eglise, où se tient le chapitre de l'Ordre
« du Bain, où on voit la bannière des chevaliers, etc. ; dans les
« chapelles latérales de cette chapelle, qui ferait à elle seule une
« charmante église, on voit les tombes de tous les souverains de
« la maison Tudor, entre autres d'Elisabeth, et vis-à-vis de *Marie*
« *Stuart*, de plusieurs familles illustres et de notre Duc de Mont-
« pensier-Orléans, mort en exil » (1).

Tourmenté d'inquiétudes pour les siens, pour son pays, Montalembert rentre en France ; quand il voit de près les résultats de la Révolution de Juillet, il est déçu : « Maintenant, je vois le
« funeste côté de cette révolution... La liberté n'a jamais rien
« gagné à ces crises subites : elle vit de conquêtes lentes et suc-
« cessives, de sacrifices permanens et persévérans » (2).

Mais il est encore trop jeune pour défendre publiquement cette liberté modérée qu'il conçoit ; il reprend donc son voyage et se retrouve à Londres le 10 août 1830. C'est le moment où tout est morne et étouffant ; Montalembert jouit peu de ce passage ; il recueille cependant quelques impressions intéressantes :

« Tout ce que la démocratie et le radicalisme ont de plus bas
« en Angleterre a été mis en mouvement par la révolution de
« France. Cobbett s'est érigé en champion de la France que per-
« sonne n'attaque. Il a donné un dîner l'autre jour à ses affi-
« dés, où l'on a tenu un langage vraiment dégoûtant. Si les Fran-
« çais savaient quels sont les gens qui leur votent des adresses
« et qui composent les députations ils n'en seraient pas trop
« flattés. Mais on va dire dans tous les journaux que la Nation
« Anglaise fraternise avec nous, etc. »...

« Je m'ennuierais ici à mourir si je n'avais le « Traveller's
« Club » où je trouve tous les journaux, où je puis dîner en
« bonne compagnie et où on reçoit gratuitement les voyageurs
« de distinction » (3).

Mais Montalembert va passer deux jours à Windsor et se retrouve de nouveau tout vibrant d'intérêt : « le château dont
« la « terrasse » longe le côté septentrional et oriental m'a en-
« chanté. C'est une masse confuse de bâtimens gothiques, féo-
« daux, irréguliers, pittoresques, qui réunis par groupes très

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, Journal du 3 août cité par LECANUET, *Montalembert*. T. I, p. 95.

(3) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*. 19 août 1830.

« bien formés et surmontés par la grosse tour ronde produi-
 « sent à mon avis un effet dont rien n'approche. Je trouve que
 « Windsor est la résidence la plus royale, la plus complète que
 « j'aie encore vue. Versailles est plus magnifique mais trop
 « moderne, trop fastueux, trop artificiel. C'est une création de
 « l'art. Windsor est une création de l'histoire »...

« Après le déjeuner j'ai été aux courses d'Ascott, où je me
 « suis ennuyé à périr : de mon plein gré, je ne retournerai
 « jamais à une course de chevaux, à moins d'être amoureux.
 « J'ai entrevu la célèbre Miss Bagot, l'une des beautés les plus
 « complètes de l'Angleterre » (1).

Le 3 septembre Montalembert gagne Liverpool : « née du
 « commerce et ne vivant que par lui, ce qui suffirait pour en
 « rendre le séjour haïssable à mes yeux » ; le lendemain il
 débarquait en Irlande :

« En montant à neuf heures après déjeuner, sur le pont, je
 « me suis trouvé au milieu de la magnifique baie de Dublin, que
 « l'on compare à la baie de Naples, ayant à droite le gigantesque
 « promontoire de Howth, que l'on appelle le Vésuve de l'Irlande
 « et plus loin deux îles montueuses Ireland's eye et Lambay. A
 « mesure que nous avançons, la vue devenait de plus en plus
 « charmante ; je voyais surgir graduellement des rochers, des
 « monts cultivés et boisés, des églises, des clochers gothiques,
 « des phares nombreux, et enfin les jetées et les blanches mai-
 « sons du nouveau port de Kingstown où nous avons débarqué
 « à dix heures et demie. Une diligence nous a conduit à Dublin
 « par une route qui passe entre la mer et un grand nombre de
 « charmantes maisons de campagne. Pendant les trois quarts
 « d'heure qu'à duré ce trajet, mon âme s'est livré aux rêves
 « les plus fous mais les plus enchanteurs ; je sentais en moi
 « une élasticité, une force, une énergie qui depuis bien des mois
 « m'avait complètement abandonné. L'air de l'Irlande, son ciel
 « bleu et son beau soleil me rafraîchissent le cœur : je trouve
 « à ce pays tant aimé un air de fraîcheur et de jeunesse que je
 « n'ai encore vu nulle part » (2).

Montalembert passa une semaine à Dublin à voir la Dublin Society (qui comprend une école d'architecture et de sculpture, un musée d'histoire naturelle et de minéralogie), l'Académie Irlandaise et sa belle bibliothèque, celle de l'Université ; il s'intéresse à l'organisation de la banque.

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 22 août 1830.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 4 septembre 1830.

Le 14 septembre il se rend à Bray, de là une visite à un châtelain du voisinage va nous montrer sa joie de se trouver dans un beau site, tout peuplé des souvenirs que son imagination vivifiait : « Je suis reparti par une pluie battante pour aller au « château de Kilruddery, ou Lord Meath (1) m'a prié à diner « et à coucher. Il m'a fort bien reçu et m'a montré en détail son « magnifique château, qui est certainement ce qui approche le « plus de mon beau idéal en architecture, qui réalise tous mes « rêves gothiques en ce genre. Je n'y trouve qu'un défaut, c'est « la situation qui n'est pas assez élevée, assez *commanding*, mais « elle est abritée et d'un accès facile, et pour les Anglais, le con- « fort avant tout. C'est une vieille abbaye que Lord Meath a fait « restaurer et agrandir considérablement dans le genre féodal « le plus parfait que l'on puisse concevoir. L'architecture est « celle qui au xvr^e siècle succéda immédiatement au gothique. « A l'intérieur comme à l'extérieur tout est parfaitement d'ac- « cord avec le caractère général de l'édifice, les armoiries et « insignes héraldiques de la famille y sont prodigués avec beau- « coup d'adresse, les couronnes de comte qui surmontent les « tourelles et les cheminées sont fort bien ; mais ce qui sur- « passe tout c'est le grand escalier, et le hall ou salle centrale « qui sert de point de ralliement entre toutes les parties de ce « vaste édifice. Les boiseries gothiques, les ornements du pla- « fond sont de la plus grande magnificence ; on y voit d'ail- « leurs des vitraux modernes excellens qui répandent un jour « purement gothique. Quelques fort belles statues italiennes, et « une serre à fleurs sont aussi de fort grands ornemens. Tout « ce qui tient à la partie domestique, aux chambres à coucher, « est d'une propreté et d'un confort admirable. Enfin cela m'a « rempli le cœur d'admiration et d'envie ; c'est justement ce que « je voudrais, et ce que je n'aurai jamais »....

« Mercredi 15 septembre. Promenade avec Lord Meath à tra- « vers son charmant jardin, où il y a des rochers d'où l'on a « une vue charmante, des chênes toujours verts, des étoiles à « la Versailles, etc... Puis course délicieuse dans le célèbre vallon « ou Glen Dargle sanctifié à mes yeux par le séjour qu'y a fait « Grattan, et que je déclare sans hésiter le plus ravissant endroit « que j'ai encore vu depuis que je suis au monde. Rien ne peut « égaler la beauté sauvage et pittoresque de ce lieu, tout y sem- « ble fait exprès pour enchanter et surprendre le voyageur et

(1) JOHN CHAMBRE BRABAZON, 19th earl of Meath. Lord Lieutenant co. Du-
blin born 9 avril 1772. (Debrett's *Peerage*.)

« cependant rien n'y porte l'empreinte de l'art, du factice, et
 « la nature a le droit de revendiquer toutes les beautés de cette
 « scène de paysages incomparables. Je ne puis donner la plus
 « petite idée de l'impression qu'elle a produite sur moi, de
 « l'exaltation qu'elle a fait naître dans mon âme ; je sentais en
 « moi pendant toute cette tournée en *gig*, une force, une éner-
 « gie, je dirai presque une éloquence jusqu'à présent inconnue ;
 « je me retrouvais tel que j'étais dans les meilleurs jours de mon
 « passé, avec encore plus d'élan et de confiance. Ma pensée
 « presque exclusivement absorbée par l'immense révolution qui
 « s'opère aujourd'hui dans l'ordre de mes attachemens, par le
 « mérite de la cause sacrée à laquelle je me dévoue, était féconde
 « et puissante. Enfin je n'étais plus moi-même ; je ne me croyais
 « vraiment pas tellement impressionnable par les beautés de la
 « nature »... « Si jamais je quitte la France je serai indécis entre
 « le vallon du Dargle et l'Allemagne » (1).

« Jeudi 16 septembre. A huit heures du matin, j'ai quitté le
 « toit pittoresque et hospitalier de Kilruddery dans un car
 « découvert pour continuer mes erremens solitaires dans le
 « beau comté de Wicklow. Journée d'admiration et de mésa-
 « ventures grâce au tems atroce qu'il fait et aux mauvaises
 « indications de Lord Brabazon .»

Montalembert note longuement ses marches et contre-marches
 autour du Lough Bray : « C'est de ce lac que part la rivière si
 « belle et si célèbre un peu plus loin, sous le nom d'Avermore et
 « d'Avoca (en Irlande les rivières changent de nom à chaque
 « nouveau canton qu'elles traversent) »... « Je me dirigeai à
 « pied à travers une boue infâme vers le célèbre vallon de Glen-
 « dalough, si noté en Irlande par les ruines des sept églises fon-
 « dées par saint Kevin 1^{er} évêque de ce lieu et compagnon de
 « saint Patrick. J'avais pour guide trois Irlandais qui ne cessè-
 « rent pas un instant de disputer, de crier et de me raconter
 « toutes les légendes poétiques qui courent le pays sur saint
 « Kevin, sur ses travaux miraculeux, sur la constance avec
 « laquelle il résista aux avances de la belle Kathleen qu'il finit par
 « jeter dans le lac, sur sa vieillesse miraculeuse (il vécut depuis
 « 490 jusqu'en 1618) et comme quoi un jour en dînant avec
 « saint Patrick il inventa le whisky, divinité favorite des Irlan-
 « dais. Mes guides entremêlaient ses merveilleux récits de cita-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 14, 15 septembre 1830.

« tions nombreuses de Moore (1), et de diverses plaisanteries
« l'un contre l'autre entre lesquels figuraient plusieurs souve-

(1) Voici la ballade de Moore sur la légende de Glendalough :

By that lake, whose gloomy shore
Sky lark never warbles o'er,
Where the cliff hangs high and steep
Young Saint Kevin stole to sleep.
« Here, at least, he calmly said,
« Woman ne'er shall find my bed »,
Ah! the good Saint little knew
What that wily sex can do.

'Twas from Kathleen's eyes he flew
Eyes of most unholy blue!
She had lov'd him well and long,
Wish'd him hers, nor thought it wrong...
Whereso'er the Saint would fly,
Still he heard her light foot nigh;
East or west, where'er he turn'd,
Still her eyes before him burn'd.

On the bold cliff's bosom cast,
Tranquil now he sleeps at last;
Dreams of heav'n, nor thinks that e'er
Woman's smile can haunt him there.
But nor earth nor heaven is free
From her power if fond she be :
Even now, while calm he sleeps
Kathleen o'er him leans and weeps.

Fearless she had track'd his feet
To this rocky, wild retreat;
And when morning met his view,
Her mild glances met it too.
Ah, our Saints have cruel hearts!
Sternly from his bed he starts,
And with rude repulsive shock,
Hurls her from the beetling rock.

Glendalough, thy gloomy wave
Soon was gentle Kathleen's grave!
Soon the Saint (yet ah! too late),
Felt her love, and mourn'd her fate,
When he said, « Heaven rest her soul! »
Round the Lake light music stole;
And her ghost was seen to glide,
Smiling o'er the fatal tide.

(*Poetical Works* of Thomas Moore. Oxford Ed., p. 197.)

« Près de ce lac, dont le sombre rivage n'a jamais répété le chant de
« l'alouette, où la roche escarpée est suspendue dans l'air, Saint Kevin, jeune
« alors, vint chercher le sommeil. « Ici du moins, se dit-il avec calme, au-
« cune femme ne troublera mon repos. » Ah! le bon Saint connaissait peu ce
« sexe rusé et tout ce qu'il peut entreprendre.

« Il fuyait les yeux de Kathleen, ces yeux d'un bleu qui n'était rien moins

« nirs de la rébellion de 1798, et des exploits « of the boys ». « Ils se disputaient sur le nombre d'Anglais qu'ils avaient « piqués », c'est-à-dire percés à coup de lance. Moi, de mon côté, « je m'amusai à leur faire deviner de quel pays j'étais et quand « je leur eus avoué que j'étais Français, je leur racontai avec « orgueil ce que les Français venaient de faire, et leur détail- « lai ces merveilleux exploits de juillet dont un vague retentis- « sement était venu jusqu'à eux sous la dénomination « of a « great row in France » (1). Je n'ai jamais rencontré d'hommes « plus gais et plus intelligents. Je leur ai donné à tous trois ce « qu'il me restait de monnaie dans ma bourse, dix-huit pence, « et ils furent enchantés.

« Mais j'oublie les beautés locales de Glendalough. Rien n'est « cependant plus beau : depuis ces deux jours, je suis tellement « gâté par la nature tellement habitué à passer en revue ses « plus séduisants attraits que je ne sais plus comment expri- « mer mon admiration, ni comment établir un degré de préfê- « rence. Le Dargle a commencé par m'enthousiasmer et j'ai « déclaré que rien ne pouvait être plus beau ; mais voilà déjà en « un seul jour deux endroits qui rivalisent avec lui, pour ne pas « dire qui le surpassent, le Devil Glen et le Glendalough ; cet « admirable vallon est fermé par quatre montagnes immenses « au nord le Brockagh, à l'orient le Derrybawn tous deux cou-

« que céleste! elle l'avait aimé tendrement et longtemps, désirant qu'il fût « tout à elle, sans penser faire mal. En quelque lieu que le Saint pût s'en- « fuir, il entendait bientôt approcher son pas léger; soit qu'il se dirigeât « vers l'orient ou vers l'occident, les yeux de Kathleen brillaient toujours « devant lui.

« Couché sur la roche escarpée, il dort enfin paisiblement, rêvant des cieux, « et sûr que là du moins les sourires d'une femme ne le poursuivront pas. « Mais ni le ciel ni la terre ne sont affranchis du pouvoir de la femme qui « aime. A ce moment-là même, tandis que tranquille il sommeille, Kathleen « pleure courbée sur lui.

« Intrépide elle a suivi ses pas jusqu'à ce lieu sauvage et désolé, et lors- « que le matin vint frapper ses regards, il rencontre aussi les doux yeux de « Kathleen. Ah! ces saints ont un cœur trop cruel! furieux, de sa couche il « se lève, et d'un choc impétueux la précipite du haut de la roche escarpée.

« Glendalough! tes sombres vagues furent le tombeau de la belle Kathleen; « bientôt le Saint (hélas trop tard) comprit son amour, et gémit sur son « sort; « Le ciel, dit-il, fasse paix à son âme! » Comme il parlait, une « douce musique sortit du sein du lac, et l'on vit une ombre souriante glis- « ser sur l'onde fatale. » (Trad. Belloc, p. 203.)

(1) On sait qu'après l'échec du débarquement de Hoche en 1797, la révolte irlandaise de 1798 conduite par Theobald Wolfe Tone trouva ses plus chauds défenseurs dans les comtés de Wexford et de Wicklow (Glendalough est dans le comté de Wicklow) ces troupes de rebelles animées par le père John Murphy avaient même inquiété Dublin. Voir W. O' CONNOR MORRIS, *Ireland from 1798 to 1898*, Cambridge Press, 1898, ch. II.

« verts de bois et de plantations, au midi le Lugduff rocher
« sombre et perpendiculaire, au centre duquel se trouve une
« caverne appelée le lit de saint Kevin, enfin à l'Occident le colos-
« sal Camaderry haut de 2.296 pieds au-dessus du niveau de la
« mer et qui partage le Glendalough en deux parties le Glenda-
« san et le Glen of the upper lake où se trouve en effet un lac
« charmant. Un ruisseau clair et limpide part de ce lac et va
« se jeter dans l'Avonmore ou Avoca.

« Rien ne saurait égaler la beauté sauvage et originale de ce
« site magnifique dont l'intérêt est immensément accru par les
« souvenirs historiques et religieux qui s'y rattachent. Les rui-
« nes considérables des sept églises y marquent en effet le théâ-
« tre des travaux apostoliques de saint Kevin et le site de la ville
« qu'il y fonda »...

« De retour au pont de Laragh, j'ai repris mon car. Il fai-
« sait nuit, cependant je fis encore cinq milles à travers des
« montagnes désertes et abîmées par le vent jusqu'à l'auberge
« tenue par un nommé Wiseman, fermier de Lord Meath à qui
« ce terrain appartient et située au milieu de Glenmalure. Cette
« auberge n'est pas mal. Lord Meath vient y demeurer quelque-
« fois avec sa famille et va y bâtir une chaumière suisse. J'y ai
« fait un bon souper ce dont j'avais fort besoin mouillé comme
« je l'avais été. Bon feu de tourbe ou peat, extrait des fondriè-
« res et whiskey, pour la première fois. Tout à fait l'Irlande »...

« Le vendredi 17 septembre. Après un sommeil trop long-
« temps prolongé je suis parti de l'auberge de Wiseman et je me
« suis trouvé au centre du vallon de Glenmalure et en face de
« la plus haute montagne du comté, le Lugnaquilla haut de 3.070
pieds au-dessus de la mer, et au pied duquel j'ai trouvé une nou-
« velle caserne dite Drumgoff, destinée à enlever aux insurgés
« leur retraite inaccessible où ils livrèrent bien des combats
« aux oppresseurs d'outre-mer, depuis les O'Byrne's (1)
« sous Elisabeth jusqu'à ce rebelle de 1798 qui ne pouvant
« échapper à ses ennemis, se précipite avec son cheval du haut
« d'un rocher vertical. A partir de ce point la route longe la
« rivière d'Avon Beg, et passe au pied des monts qui ferment
« la vallée, en offrant au voyageur pendant deux milles de che-
« min la vue la plus romanesque et la plus séduisante possible.

(1) Fiagh Mac Hugh à la tête de son clan descendait de ces hauteurs pour faire des coups de surprise dans le Wexford ou les environs de Dublin; il fut pris et décapité par les ordres de Sir William Russell (1597). Son fils Phelim, qui lui succéda comme chef des O'Byrne prit part à la révolte de Tyrone (1598).

« Vraiment je ne sais pas ce qu'il faut admirer le plus dans ce
 « ravissant pays. Je voudrais m'arrêter à chaque pas, marcher au
 « pas, grimper sur chaque montagne, descendre dans chaque
 « gorge. Les torrens de pluie qui me trempent chaque jour ne
 « ralentissent pas mon ardeur, mais mon temps est tellement
 « limité que je ne peux qu'effleurer ces beautés »...

Montalembert passe à Castle Howard «vrai manoir du XIII^e siècle à tourelles crénelées et à meurtrières » (1).

En hommage à son cher poète il s'arrête au « cottage de M.
 « Kempson situé au point où l'Avonmore et l'Avonberg se réunissent, au pied de Castle Howard pour former l'Avoca. C'est le site ravissant que l'on nomme « the Meeting of the Waters » et que Moore a immortalisé par la mélodie qui porte ce titre et qu'il écrivit en 1807 » (2).

« J'ai d'abord grimpé jusqu'au sommet du Ballymurtough pour visiter les mines de cuivre qui sont peu intéressantes et productives. »... « J'ai ensuite visité les deux plus beaux domaines de la rive gauche, Bally Arthur et Shelton Abbey. Bally Arthur à M. Bayley, n'a rien de remarquable sous le rapport architectural, mais les bois sont plus beaux et plus vastes que tous ceux que j'ai récemment visités, et à l'extrémité d'un terrain il y a un bosquet octogone d'où l'on a une vue qui rivalise avec Castle Howard ; ici aussi c'est un « Meeting of the Waters » celui de l'Avoca avec l'Aghrim, qui se rencontrent au pied de Bally Arthur et continuent en une seule masse jusqu'à Arklow, où ils se jettent dans la mer de Saint-George. La vue est plus vaste qu'à Castle Howard et peut-être à cause de cela moins séduisante, elle est cependant magnifique. De là une charmante allée qui serpente le long du délicieux Avoca conduit à Shelton Abbey, vaste et superbe résidence du comte de Wicklow, construit dans le même genre que Kilruddery et Castle Howard, et par le même architecte M. Morrison, son nom est bon à savoir. Je crois vraiment que Shelton est ce qu'il y a de plus complet, qu'il surpasse ses deux rivaux ; mais je m'y perds. Peut-être pour former un endroit parfait faudrait-il la position de Castle Howard qui est incontestablement la meilleure, les bois de Shelton et de Bally Arthur et l'intérieur de Kilruddery. Shelton est trop bas, trop près de la rivière, mais il y a une chapelle ce qui manque aux

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) Th. MOORE, *Poetical Works*. Oxford edition, p. 184.

« deux autres. Vis-à-vis sur l'autre rive sont les belles forêts de
 « Lord Carysfort. Retour à travers les bois de Shelton et la
 « route directe de Newbridge où j'ai admiré le distique suivant :

R. Critchley licensed
 To sell wine, spirits and ale
 In Avoca's lovely vale.

« Dîner et coucher à Avoca. Journée bien intéressante et bien
 « remplie, malgré deux averses terribles. Mais ce qui m'ôte la
 « moitié de mon plaisir, c'est ma solitude. Je donnerais je ne
 « sais quoi pour avoir un ami avec qui admirer ces incompa-
 « bles beautés. Décidément, c'est mon bien-aimé Léon (Cornudet)
 « qui aurait la préférence sur tous mes autres amis.
 « Il les goûterait mieux que tous.
 « J'aimerais peut-être mieux une amie.
 « Je puis bien dire avec Moore :

There is not in this wide world a valley so sweet
 As that vale in whose bosom the bright waters meet
 « Oh! the last rays of feeling and life must depart
 « Ere the bloom of that valley shall fade from my heart » (1).

» Que ne puis-je ajouter :

« Yet it was not that nature, etc...
 « It was that friends, the beloved of my bosom were near, etc. »

« Conversation curieuse et instructive avec mes guides sur
 « leur état religieux. Dans ce comté, à cause du voisinage de la
 « capitale et de (quelques mots illisibles) ce peuple a oublié sa
 « langue native, mais ici comme partout ailleurs il reste fidèle à
 « sa religion. « No poor people are protestants sir, only the rich,
 « barring a few farmers who are catholics like us ». Voilà ce
 « qu'ils me disent tous, c'est sublime ! Ils me racontent les détails
 « les plus touchants sur les vertus et l'abstinence de leurs prêtres
 « catholiques, qui ne prennent rien des pauvres gens qui les
 « marient gratuitement, et qui des autres ne prennent que 5 sh,
 « à 2 livres par an ; et qui, de cette chétive pitance, paient et
 « entretiennent un maître d'école ! Au milieu de ces récits
 « jamais un mot de ressentiment ou de mécontentement contre
 « le pasteur protestant qui n'a souvent qu'un auditeur, et à qui
 « les catholiques paient la dime ! Quel système monstrueux,
 « mais quel peuple admirable ».

Le surlendemain Montalembert rencontra une des physio-
 nomies les plus frappantes de l'Irlande, il avait déjà admiré de

(1) Voir la traduction ci-dessus, p. 11. MOORE : *Meeting of the Waters*.

loin l'évêque de Carlow Mgr Doyle (1) et lui avait rendu hommage dans un article donné au *Correspondant* ; dès la première visite Montalembert se trouva en sympathie avec lui et avec son entourage comme on le voit dans les notes suivantes :

« 18 septembre. Arrivé à Carlow... J'ai porté en arrivant une
« lettre de recommandation que m'avait donné l'abbé Voyaux
« pour le célèbre Evêque Doyle de Kildare qui réside ici. A peine
« avais-je dîné que j'ai vu arriver un envoyé de sa part, le Père
« Clancy qui revient de France. Nous nous sommes entendus
« sur-le-champ, et j'ai vite fait sa conquête. De son côté, il m'a
« enchanté par ses manières mâles et franches, et par son
« ardent patriotisme. Je lui parlais de la nationalité des prêtres
« Irlandais : « Oui, me répondit-il, nous avons combattu pour
« la patrie, et ceux qui n'ont pas combattu ont prié pour elle
« nuit et jour » .

« Dimanche 19 septembre. Temps atroce, mais journée char-
« mante, passée au collège de Carlow, où j'ai déjeuné et dîné
« avec trois prêtres, Clancy professeur de philosophie, Nolan de
« théologie, et Mc. Cleod d'humanités. J'ai été ravi de leurs
« manières et de leurs opinions »...

« Que d'abandon dans leurs manières, que de cordialité dans
« leur accueil, que de nationalité dans leur accent, surtout quel
« pur et ardent patriotisme, comme on sent que le cœur bondit
« chaque fois qu'ils prononcent ce nom chéri d'Irlande ! Comme
« le rouge monte au visage quand ils parlent de l'oppression
« anglaise, de la corruption du gouverneur. On voit qu'au pre-
« mier signal ils prendraient la pique nationale et marcheraient
« de grand cœur au combat. Hommes simples et sublimes ! pour

(1) Voir dans le *Correspondant*, 18 juin 1830, Compte rendu de Montalembert sur « *Les Scènes populaires en Irlande* », par M. Shiel.

JAMES WARREN DOYLE (1786-1834), volontaire dans l'armée de Sir Arthur Wellesley pendant la guerre d'Espagne (1806), retourna en Irlande et fut ordonné prêtre (1809), professeur au collège de Carlow (1813), évêque de Kildare et Leighlin, résidant à Carlow, fut un des chefs du mouvement catholique. Il incita prêtres et fidèles à entrer dans l'Association Catholique fondée par O'Connell et fut d'un grand appui pour le Libérateur, malgré quelques dissentiments passagers à propos des lois d'assistance et à propos d'un projet du gouvernement anglais tendant à offrir des subsides au clergé catholique moyennant certain droit à la désignation des évêques. Mgr Doyle fut convoqué plusieurs fois devant la commission pour l'Irlande du Parlement anglais ; sa dignité et son éloquence firent l'admiration même de ses adversaires. Ses ouvrages de controverse eurent un grand retentissement, en particulier celui qui porte le titre de : « *Letters on the State of Ireland* » (1824-1825). Voir Fitz Patrick *Life Times and Correspondence of Dr. Doyle*, *Dictionnary of National Biography*, *Correspondence of O'Connell*, ed. Fitz Patrick, 1888.

« savoir ce que c'est que le patriotisme, il faut parler à un prêtre Irlandais ; c'est bien autre chose vraiment que le patriotisme intéressé et déclamatoire de nos journalistes industriels. Ils parlent de notre révolution avec enthousiasme. Le P. Clancy en a été témoin : il en est transporté d'admiration et de plaisir.

« J'ai vu l'évêque Doyle, je lui ai été présenté. Il a quarante-cinq ans et n'a pas l'air d'en avoir trente ; il a les manières et la tournure la plus distinguée que j'ai vue. Qu'il a dû être admirable devant la Chambre des Pairs d'Angleterre quand il alla y défendre et y expliquer sa foi. Il a prêché avec une éloquence simple et paternelle à l'innombrable congrégation qui se pressait dans l'étroite chapelle qui sert de cathédrale. J'en ai été excessivement content. »

« Lundi 20 septembre : « A minuit et demie je suis parti de Carlow pour Kilkenny sur l'extérieur de la malle poste. Froid perçant ; je me suis échauffé en méditant un article sur ce que je viens de voir pour le *Correspondant* » (1).

Nous verrons plus tard que ces articles d'une inspiration assez fougueuse pour réchauffer Montalembert dans les frimas de l'Irlande furent donnés non au *Correspondant* mais à l'impétueux *Avenir*, il continua à en recueillir les éléments sur les routes et les landes, dans les auberges et les châteaux.

« Mardi 21 septembre : A six heures du matin départ de Kilkenny pour Waterford dans un car public. J'ai eu pour voisin dans ce car un des hommes les plus intéressans que j'aie rencontré : un nommé Robert Hennessy, marchand linge à ce que je crois, demeurant à Kilkenny dans la *High Street*. nous avons causé tous le tems lui et moi sur la religion et l'Irlande et bien des fois son langage touchant et naïf m'a fait venir les larmes aux yeux. Il a été religieux, puis a quitté cette profession pour se dévouer aux enfans de son frère, mort de douleur après avoir vu mourir sa femme en laissant onze enfans en bas âge, lesquels ont été tous recueillis, soignés et élevés par le pauvre vieillard que j'avais à mes côtés. La manière simple et touchante dont il m'a raconté ces détails, ou plutôt dont il se les ait laissé arracher m'a transporté d'admiration. L'aîné de ses neveux Richard étant tout jeune au collège a montré les dispositions les plus brillantes : son vieil oncle m'a répété l'exorde d'une de ses dissertations sur l'op-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 18, 19, 20 septembre 1830.

« pression de l'Irlande, faite à l'âge de quinze ans et qui respire
 « un véritable talent. Son oncle voulait le destiner à l'état ecclé-
 « siastique, mais le jeune homme « n'étant pas rempli du désir
 « de Dieu », préférerait le barreau, mais « hélas, ajoute le vieil-
 « lard en versant des larmes abondantes, j'avais ses dix frères
 « et sœurs à nourrir, et je n'avais pas de quoi payer son entre-
 « tien à l'école de droit. Le malheureux s'est embarqué à Water-
 « ford, il y a trois mois, pour Londres, où il est peintre en bâti-
 « ment, il demeure au N° 73 Leather Lane Holborn Hill ; il a
 « seize ans, il fait des économies sur sa nourriture pour pouvoir
 « continuer ses études. Quelle touchante histoire ! Oh ! mon
 « Dieu ! combien je suis indigne de ces bienfaits que vous
 « m'avez prodigués et que j'apprécie si peu tandis que tant
 « d'autres à qui vous les avez refusés et qui les méritent si bien
 « sacrifieraient leur vie pour les obtenir.

« Puis le vieillard m'émut encore jusqu'au larmes par l'ex-
 « pression naïve de sa profonde dévotion, je me croyais à côté
 « d'un vieil hermite du Moyen Age tant il y avait de sincérité
 « dans ses habitudes religieuses ou si l'on veut superstitieuses.
 « Il me parle de l'Irlande avec cet amour violent et excessif de
 « la patrie que je n'ai trouvé qu'en Irlande : il fallait voir son
 « vieux regard briller d'un feu subitement allumé, quand je
 « lui parlais de Moore, des ravissantes Mélodies en sa langue
 « native, quand il me récita les premiers mots de la pièce qui
 « commence : *The Harp that once through Tara's hall*.

« Puis il me parle de son clergé, me raconte les travaux vrai-
 « ment apostoliques de son évêque, le nombre des sermons qu'il
 « prêchait chaque jour, les vastes distances qu'il parcourait
 « pour ne manquer à aucun de ses devoirs : car en Irlande les
 « évêques se distinguent du reste du clergé par la plus grande
 « part des devoirs et des travaux qui leur est réservé. Bien autre
 « chose ma foi est la vie des prélats protestans, de cet archevê-
 « que Magee de Dublin qui a huit ou dix enfants, qui les pour-
 « voit de bénéfices valant les uns 1.000, 2.000 livres, les autres
 « jusqu'à 4.000 (100.000 fr.), et qui lorsque son tour l'appelle à
 « la Chambre des Pairs fit passer un Bill pour empêcher les prê-
 « tres catholiques d'enterrer leurs fidèles dans les vieux cimetiè-
 « res où reposent leurs pères, sans en demander la permission
 « au prêtre protestant. Aussi, me dit fièrement le vieil Hennessy,
 « souvent nul service funèbre n'est célébré car nos pères ne
 « veulent pas mendier leur droit. Bien d'autres oppressions

(1) Th. MOORE, *Poetical Works*. Oxford Edition, p. 182.

« subsistent encore, par exemple, la défense de célébrer un
 « mariage entre catholique et protestant avant la célébration
 « par le prêtre protestant, sous peine de la déportation pour
 « le prêtre catholique et puis les odieux *vestry tax* qui obligent
 « les catholiques de réparer et d'orner les églises protestan-
 « tes, etc. Et néanmoins malgré le joug oppressif, malgré l'ab-
 « surdité et l'iniquité flagrante du système qui domine la vie
 « grâce à l'église épiscopale et aux seigneurs protestans, je n'ai
 « jamais pu découvrir, dans le cœur d'un Irlandais, pas plus
 « dans celui du vieil Hennessy que dans tout autre un senti-
 « ment de haine et de ressentiment contre ces prêtres ou ces
 « seigneurs qui occupent leurs biens et dévorent leur substance.
 « Mon vieux compagnon me confesse qu'autrefois il apposait à
 « son nom la particule nobilière O' qui répond à notre de, mais
 « que depuis la ruine de sa famille il l'avait abandonnée. Il me
 « raconta plusieurs particularités bien intéressantes sur les
 « deux frères Banim (1), natifs de Kilkenny où le plus jeune
 « demeure encore, sur le mariage par amour de l'aîné et sa fuite
 « en France, et la visite que Moore lui fit, etc. Enfin, nous cau-
 « sions encore en arrivant à Waterford, après 24 milles de che-
 « min, et jamais conversation ne fit sur moi une plus profonde
 « impression.

« La route de Kilkenny à Waterford passe par Knocktopher,
 « joli village où l'on voit un chétif monastère de Carmes dé-
 « chaussés, seul débris de la vaste fondation à laquelle cet en-
 « droit doit son existence ; à cette occasion, mon vieux me ra-
 « conte une touchante histoire d'une Irlandaise qui, faite pri-
 « sonnière par les Algériens et devenue la femme de son maître,
 « vécut dans la douleur et l'ennui, jusqu'à ce qu'elle eût été
 « visitée par un prêtre irlandais, le Père Tobin, qui lui donna
 « l'absolution et reçut d'elle une somme considérable qu'elle lui
 « confia pour fonder un monastère carmélite à quelques dis-
 « tances d'ici. Et tout cela de nos jours ! »

« Waterford est une grande ville avec un très bon port fermé
 « par la rivière Suir, où il y a malheureusement fort peu de
 « vaisseaux ; le port qui borde la rivière méridionale est assez
 « beau : à l'une des extrémités on voit une vieille tour, bâtie
 « par le Danois Reginald, en 1003, et aujourd'hui transformée
 « en prison. La principale chapelle catholique, celle de la Tri-

(1) JOHN BANIM écrivit plusieurs nouvelles sur la vie Irlandaise qui obtin-
 rent une grande popularité, particulièrement : *The Tales of the O'Hara's
 Family* », 1825-1826.

« nité, est fort belle, la cathédrale protestante est mesquine ; il
« y a 36.000 habitants.

« Après des embarras inouïs pour obtenir un car, et après
« avoir été mouillé deux ou trois fois par la pluie, je me suis
« mis en route, vers les quatre heures, pour Curraghmore, châ-
« teau du jeune marquis de Waterford, chef de la puissante et
« antilibérale maison des Beresford. L'on y arrive par Port-
« law, joli village ; l'entrée de ce côté est vraiment imposante,
« la grande cour formée par deux rangées d'écuries et de com-
« muns, la façade orientale de la maison produisent un très bon
« effet. Mais la maison en elle-même est trop moderne et n'a
« rien de remarquable. Accueil très aimable de Lord Georges
« Beresford (1), oncle du marquis et collègue d'O'Connell dans
« la représentation du Comté ; promenade autour des superbes
« jardins avec un Mr. Jones et le jeune marquis (2). Ce jeune
« homme, premier marquis d'Irlande, est possesseur d'une for-
« tune de 27.000 arpens dans le Comté de Londonderry et de
« Curraghmore, dont le parc est le plus vaste des trois royaumes,
« a dix-neuf ans, et c'est certainement le jeune homme le plus
« nul et le plus stupide que j'ai vu de ma vie. Il n'a pour rival
« que son frère William. Son cousin, Frederic Beresford, a un
« peu plus d'esprit et d'aplomb ; ses cousines, filles de Lord
« Georges, sont fort laides, mais assez agréables ; il y avait de
« plus une vieille lady Ann, à qui je n'ai rien dit and last but
« not least ; un autre oncle, Lord John (3), lequel a l'honneur
« d'être le premier homme du pays, étant archevêque protes-
« tant d'Armagh et primat de toute l'Irlande catholique, ce qui
« lui vaut environ 80.000 livres (2 millions). Soirée ennuyeuse
« au dernier degré, la plus triste que j'ai passée depuis mon dé-
« part de Paris ; je pouvais à peine tenir mes yeux ouverts. Pas
« de draps sur mon lit. »

« Mercredi 22 septembre... Ma conversation de deux heures
« avec lord George a été la contrepartie de celle d'hier. Lui, qui
« est le chef du parti Brunswick ou Orangiste, m'a parlé dans
« un sens tout à fait opposé à tout ce que j'ai entendu jusqu'ici.
« Il m'a dit tout le mal possible des prêtres qui sont, selon lui,
« des démocrates effrénés pris dans les rangs les plus bas du

(1) GEORGE THOMAS BERESFORD, né en 1781, colonel au 3^e Dragons, repré-
sant à la Chambre des Communes le Comté de Waterford. (Debrett's
Peerage).

(2) HENRY DE LA POER BERESFORD, troisième marquis de Waterford, né en
1811 ; succéda à son père en 1826. (Debrett's *Peerage*).

(3) JOHN GEORGE DE LA POER, né en 1773, archevêque anglican d'Armagh.

« peuple qu'ils égarent. Du reste, m'a-t-il assuré, leur influence
 « décroît tous les jours ; il y a une grande jalousie entre eux
 « et les gentilshommes catholiques, envieux de leur pouvoir, qui
 « deviendront tous protestans sous peu, et dont la foi est déjà
 « assez tiède (ceci est vrai). Il m'a raconté ensuite toutes les
 « circonstances de l'élection de 1826, où il a été repoussé et
 « battu par Villiers Stuart, grâce aux efforts des prêtres, et
 « surtout de l'évêque Kelly, républicain outré, selon lui. Il m'a
 « dit comme quoi les paysans le regardaient comme le diable,
 « comme quoi tous ses *tenants* avaient voté contre lui, y com-
 « pris jusqu'à son jardinier et son garde-chasse, qui était venu
 « lui dire : « Milord, vous pourrez me pendre à cet arbre si vous
 « voulez, mais vous ne me ferez pas voter pour vous. » J'ai été
 « charmé d'entendre ainsi la cause rivale plaidée par un de ses
 « principaux adhérens. Il m'a révélé l'existence d'un plan plus
 « propre que tout autre à détruire l'influence du clergé catho-
 « lique, celui de le prendre à la solde de l'Etat et de lui donner
 « un traitement fixe et payé par le trésor. Dieu veuille qu'il ne
 « réussisse pas » (1).

Le même jour, Montalembert atteignit la demeure d'un autre partisan de la cause rivale : le château de Knocklofty, appartenant au comte de Donoughmore. « La maison est assez mes-
 « quine, mais les jardins qui sont situés sur les bords de la Suir
 « sont charmans. Je m'y suis promené en attendant le vieux
 « lord qui m'a reçu avec une hospitalité austère et patriar-
 « cale (2). Il a soixante-quinze ans, a été autrefois célèbre pour
 « ses talens militaires, sous le nom de Lord Hutchinson (3), et
 « a chassé les Français d'Egypte. Il m'a étonné par la vigueur
 « de son esprit et la justesse de ses opinions sur la France et
 « sur la Belgique. Il s'est plaint de la démocratie des Catholi-
 « ques de Tiperrary, qui ont poussé son neveu (4), le sauveur
 « de Lavalette, pour faire place à un catholique, Wyse.

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. Fragments publiés par Lecanuet, *Montalembert*, I, p. 108.

(2) Sur l'hospitalité en Irlande de la part des protestants aussi bien que des catholiques, voir « Lettre sur le catholicisme en Irlande ». MONTALEMBERT, *Œuvres*. Lecoffre, 1860-1868, t. IV.

(3) JOHN HUTCHINSON, deuxième comte de Donoughmore, né en 1757, général de l'armée britannique, créé baron Hutchinson of Alexandria 1801, en récompense de ses services comme commandant en chef de l'armée, après la mort de Sir Ralph Abercrombie. (D'après Debrett's *Peerage; Dict. of National Biography*).

(4) JOHN HELY HUTCHINSON, troisième comte de Donoughmore, neveu du précédent, né en 1807, entra à l'armée britannique en 1807, prit part à la cam-

« Aujourd'hui, soirée charmante. Les neveux du vieux comte
 « ne sont pas fort brillans, mais il a trois nièces délicieuses. La
 « première, Mrs. Hutchinson, née Morrett, est une Anglaise
 « d'une beauté parfaite et des manières les plus agréables. Les
 « deux autres, Isabelle et Emma Hutchinson, ne sont pas ma-
 « riées et sont toutes deux jolies, surtout la dernière. Mais Isa-
 « belle m'a le plus enchanté, car elle a eu la complaisance de
 « passer deux heures à me chanter les plus ravissantes mélodies
 « de Moore : *The Harp that once through Tara's hall, T'is*
 « *the last rose of summer* ; ma mélodie favorite : *Oh ! think*
 « *not my spirits are always as bright ; The Meeting of the Wa-*
 « *ters* ; enfin, *She is far from the Land where her young hero*
 « *sleeps*, etc. ; toutes celles qui se rapportent à l'admirable et
 « infortuné Emmett. J'étais enthousiasmé et suis resté immo-
 « bile pendant une heure devant la belle et aimable chanteuse.
 « Un de mes plus vifs souhaits venait d'être rempli, et cela par
 « une Irlandaise jeune, douce et charmante ; je n'ai pas besoin
 « de dire l'impression qu'elle a produite sur moi » (1).

Pourtant Montalembert, dès le lendemain, s'arrache à ces charmes, à travers les mont Knockmealdown, « dont les flancs
 « et le sommet offrent certainement le coup d'œil le plus bizarre
 « et le plus sauvage que j'ai jamais rencontré » (2), dit-il, il parvient à Cork.

« Samedi 25 septembre : « course fatigante pour faire ma
 « visite à l'évêque Murphy, que j'ai enfin trouvé ; c'est un petit
 « homme gros, réjoui et fort intelligent, qui parle français à
 « merveille et qui m'a étonné par son approbation de ce qui
 « vient de se passer en France. Il m'a consigné aux soins du
 « Docteur Castillon, médecin catholique, qui m'a comblé d'at-
 « tentions, m'a mené à l'*exhibition* des artistes indigènes (pitoya-
 « ble) et m'a fait passer la soirée chez lui avec le Père Francis
 « Mahony, jeune prêtre élevé à Saint-Acheul, plein d'âme et
 « d'esprit, Richard Dowden, chef des presbytériens de Cork et
 « un Mr. Corbet, gros et bon catholique. Thé, souper et chan-
 « sons ; mélodies irlandaises et autres airs nationaux et comi-
 « ques, tels que les *Groves of Blarney*, et le *Wedding of Bally*

pagne d'Espagne et à la bataille de Waterloo, pendant l'occupation de Paris favorisa l'évasion du général Lavalette et condamné de ce fait à trois mois de prison.

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 22 septembre 1830. Voir Th. Moore, *Poetical Works*. Oxford Ed., p. 182, 202, 183, 198.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 23 septembre 1830.

« *pouran* ; soirée amusante et pour moi fort intéressante et instructive. Accord merveilleux des catholiques et des presbytériens contre les épiscopaux. Mahony surtout m'a intéressé : il a bien l'ardeur et le patriotisme du clergé irlandais ; il est, comme je l'ai su depuis, on ne peut plus populaire à Cork. Il m'a déclaré qu'il pourrait armer 40.000 hommes d'un seul mot. Tous quatre m'ont reçu à merveille.»

« Dimanche 26 septembre : « Course avec le bon petit Docteur Castillon et l'intelligent et enthousiaste O'Mahony dans les environs de Cork. Temps atroce, mais excursion néanmoins charmante : d'abord le long des bords verdoyans et accidentés de la Lea, jusqu'au vieux et imposant château de Carrig rohan situé au sommet d'un rocher qui domine la Lea, anciennement le séjour de la puissante tribu des Mac Carthy More, aujourd'hui abandonné. Puis, tournant à droite, nous avons été visiter Blarney, célèbre par les ruines de son château et par la chanson populaire intitulée : *The Groves of Blarney*. Ce Blarney est un petit village situé sur les bords d'un torrent dont la course forme un vallon assez gentil et assez bien planté. En remontant le long de ce torrent, j'arrivai au pied d'une éminence dont la base était revêtue d'une plantation de sapins et de chênes. Je mis pied à terre pour y monter ; à peine avais-je fait quelques pas que mon attention fut attirée par un homme agenouillé au pied d'un de ces sapins ; j'en vis bientôt plusieurs autres dans la même posture ; plus je montais, plus le nombre des paysans protestés devenait considérable ; enfin, au sommet de la colline je découvris une sorte de plateau de gazon, au centre duquel s'élevait un édifice en forme de croix, construit de pierres mal jointes, sans être ar rondies, et couvert de chaume. Tout autour, une foule d'hommes robustes, grands, éveillés, étaient à genoux, la tête découverte malgré la pluie qui tombait par torrent et la boue qui fléchissait sous eux. C'était la chapelle catholique de Blarney, et le prêtre y disait la messe. J'arrivais au moment de l'élévation et toute cette fervente population se prosterna le front contre terre. J'imitais presque involontairement ce touchant exemple, et m'agenouillai parmi eux ; puis je m'efforçai de pénétrer sous le toit de l'étroite chapelle qui regorgeait de monde. Pas d'ornemens, pas même de siège, un toit à peine complété. J'entendis le prêtre annoncer en irlandais, dans l'antique et poétique langage du peuple persécuté, que tel jour il irait, pour abrégé le chemin de ses paroissiens, dans

« telle cabane, qui deviendrait pendant un temps la maison de
 « Dieu, qu'il y distribueraient les sacremens de la Pénitence et de
 « l'Eucharistie, et qu'il y recevrait le pain dont le nourrissent
 « ses enfans. Je sortis de l'église où la chaleur m'étouffait et je
 « retrouvais la foule prosternée dans la boue. Bientôt le saint
 « sacrifice fut terminé ; le prêtre monte à cheval et partit ; puis,
 « chacun se leva et se mit lentement en route pour ses foyers ;
 « les uns, laboureurs itinérans, portaient avec eux leurs faux de
 « moissonneurs et se dirigèrent vers la chaumière la plus voi-
 « sine pour y demander une hospitalité qui est un droit ; les
 « autres, prenant leurs femmes en croupe, regagnèrent leurs
 « lointaines demeures à travers le pays. Mais peu de femmes
 « obtiennent de leurs maris la permission de faire la longue
 « course du dimanche ; cette tâche virile est le privilège et
 « l'imprescriptible devoir du père de famille.

« Mon émotion fut profonde ; jamais je ne sentis plus com-
 « plètement ce que valait la dévotion, et ce qu'était une popula-
 « tion vraiment pieuse. Jamais mon cœur ne fut tellement maî-
 « trisé par l'influence de la religion ; jamais ses pompes ne
 « m'apparurent plus augustes, plus touchantes (1).

« En revenant de Blarney, je vis une belle église bien entre-
 « tenue, avec un haut clocher, et tout à côté un vaste domaine
 « qui entourait une maison des plus confortables ; et je deman-
 « dai et l'on me dit que c'était là l'église *anglaise* de la paroisse
 « dont je venais de quitter la chapelle *irlandaise*, et que cette
 « demeure était celle du recteur protestant. Et je demandais
 « combien il y avait de fidèles, et l'on me répondit qu'il y en
 « avait 5 ou 6 sur 4000 catholiques. Et en rentrant dans la ville
 « (de Cork), je m'informai et j'appris que sa cure lui valait
 « 2000 livres, cinquante mille francs !

« Avant de retourner à Cork, j'allais visiter la délicieuse ruine
 « de Blarney Castle, fondée par les Mac Carthy, habitée tout der-
 « nièrement par la famille des Jeffry et abandonnée, déman-
 « tée, il y a quelques années seulement. La situation et la dis-
 « position des bâtimens sont également inappréciables. Je suis
 « monté au sommet de la grosse tour ; à l'un des angles se
 « trouve une large pierre dite « Blarney Stone » : celui qui
 « l'embrasse obtient, selon la fable du pays, « la faculté d'é-

(1) Montalembert a reproduit ce récit dans son article de l'*Avenir* : « Lettre sur le catholicisme en Irlande » ; il n'a changé que quelques expressions à la rédaction conçue sur le moment même ; voir *Œuvres*, t. IV, pages 161, 162.

« blouir et de persuader tous ceux à qui il adresse la parole ». « Vu l'abolition de l'hérédité de la pairie, je me suis dispensé d'une cérémonie aussi inutile. Enfin, entre Blarney et Cork nous avons rencontré une procession funéraire, le cercueil déposé sur un char, peint de toutes les couleurs, excepté de noir, est surmonté de plumes rouges : une foule d'hommes et de femmes suivaient en poussant le fameux hurlement connu sous le nom de Irish Howl. Un mouchoir blanc suspendu à un bâton et placé à la porte du défunt, indique au public que la mort y a fait sa visite » (1).

Le 28 septembre, Montalembert prend une chaloupe à Bantry et débarque à Glen Garrif :

« Pour la vingtième fois, je déclare que c'est ici le plus charmant endroit que j'aie encore vu, le domaine que j'aimerais le mieux posséder de tous ceux que j'ai parcourus. Voyons un peu combien de préférence viendront après celle-là. Décidément, Glen Garrif vaut encore mieux que le comté de Wicklow à cause de la mer, beauté que rien ne remplace et que rien n'égale (2).

« Mais derrière Glen Garrif, quel pays ! qu'il est beau, mais aussi qu'il est rude et sauvage. Ce n'est pas de la désolation et de la stérilité pour rire ; ce sont dix bons milles irlandais de chemin à travers des montagnes où l'on passe littéralement au milieu de nuages et par une route de tems en tems verticale, au risque de se casser le cou. Et cependant, on y passe en carriole. Heureusement, j'étais à cheval, et encore ai-je fait la moitié du chemin à pied. Jamais je n'oubliera la montée et la descente de la Flesk, ni cette longue et interminable vallée d'Owvane ou la nuit m'a surpris et où j'ai fait route pendant deux heures, au clair de lune, avec mon guide en croupe. Ce guide, enfant de quinze ans, nommé John Brennan, m'a consolé de toutes les misères du voyage. A peine lui ai-je fait deviner, selon ma louable habitude, que j'étais Français et non Anglais, qu'il s'est mis à me chanter l'éloge des Français et de la France, à me parler de l'expédition manquée de Hoche à Bantry en 1797, des causes qui arrêterent l'élan de la population de Kerry, etc. Le petit garçon avait lu dans les journaux tout ce qui venait de se passer en France, il savait que le

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 26 septembre 1830.

(2) Cf. « Lettre sur le catholicisme en Irlande », *Œuvres*, t. IV, p. 152.

« Duc d'Orléans était roi, et les trois journées avaient ébahi
« même son jeune esprit.

« Il m'enchanté par ce sentiment d'admiration et sympathie
« pour la France, et bien plus encore par les émotions reli-
« gieuses que je lui fis révéler dans la suite de notre conversa-
« tion, quand il m'expose naïvement la différence des relations
« du peuple avec les prêtres catholiques et avec les ministres
« protestans, quand il compare les chapelles couvertes de
« chaume, où il adorait son Dieu, avec les églises anglaises en
« pierres et en tuiles, quand il me parle du bonheur et des con-
« solations que le catholique puise dans sa foi en la Sainte
« Vierge et aux Saints, enfin quand il termine ses réflexions sur
« les abus du pouvoir de l'Eglise établie par ces mots : « Dieu
« (gloire soit à lui et louange à son saint nom), Dieu nous voit,
« eux et nous ; ils auront leur récompense dans l'autre monde
« et nous la nôtre » (1). Cela dans la bouche d'un enfant de
« quinze ans, c'est sublime. Puis, quand je l'eus pris en croupe,
« il se mit à chanter de sa voix pure et enfantine l'*Adeste fideles*
« et les Litanies de la Sainte Vierge. Vraiment, il y avait de quoi
« pleurer. Après 16 milles de route, j'arrivai à Kenmare, ville,
« ou plutôt village de 850 âmes, au bord de la rivière de ce
« nom. »

« Mercredi 29 septembre. Me voilà donc au milieu du Kerry,
« patrie d'O'Connell, contrée la plus lointaine et la plus origi-
« nale de l'Irlande, où l'on ne parle qu'irlandais, où les Saxons,
« leur culte et leurs églises sont plus haïs, plus méprisés que
« partout ailleurs. J'ai bien soin de me proclamer partout Fran-
« çais, ce qui me vaut partout une réception bienveillante et
« cordiale. Je suis charmé de cette excursion aventureuse et
« presque dangereuse dans un pays que des voyageurs, par
« agrément, ne visitaient jamais. Mon but est ainsi complète-
« ment rempli. Je vois l'Irlande ici dans toute son originalité,
« dans toute sa nudité. J'en suis toujours enthousiasmé.

« Départ de Kenmare à 8 heures, toujours à cheval, mais au-
« jourd'hui sans guide. Je vais imprudemment, sans même
« avoir de lettres d'introduction, trouver O'Connell, le grand li-
« bérateur, l'homme du peuple, dans sa retraite de Derrinane,
« sur cette côte, mais à une distance qui m'était inconnue. Pre-
« mière partie de la route charmante, le long de la rivière Ken-
« mare, qui forme une baie parallèle et en tout semblable à celle

(1) Voir « Lettres sur le catholicisme en Irlande », MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. IV, p. 157.

« de Bantry. Journée délicieuse, soleil de printemps, feuillage d'automne. Placidité ravissante des ondes dignes d'être chantée par Lamartine. Il ne me manquait qu'un ami, un compagnon ; et puis, il m'aurait aussi fallu moins de souvenirs pénibles, l'image de ma sœur obscurcit toutes mes jouissances » (1).

« Charmant point de vue à l'embouchure du Blackwater, dans le Kenmare, à six milles de la ville de ce nom : pont, cascade et bois, appartenant à Mr. Mahony et tous trois délicieux. Un peu plus loin, rencontre d'un brave homme, nommé Daniel Sullivan Gow de Direen, qui fit route avec moi pendant quelques milles et m'a charmé par sa bonhomie et son envie de me faire plaisir : « De quelle religion êtes-vous, Monsieur ? m'a-t-il dit d'abord. — Catholique. — Alors, je vous aime bien. — Et de quel pays, s'il vous plaît ? — Français. — Alors, je vous aime encore mieux ! » Lui aussi m'a obligé de lui raconter dans le plus grand détail la Révolution de Juillet, qu'il a écoutée avec un religieux intérêt. Puis, il m'a accablé de questions sur l'état de l'agriculture et de la propriété en France, en faisant de tristes comparaisons entre son pays et le mien. Il m'a semblé nourrir l'espérance d'une révolution contre les Landlords. »

« A Sneem, bicoque à 12 milles de Kenmare, j'ai donné à manger à mon cheval et puis je me suis remis en route à travers des montagnes et un pays, cette fois-ci par trop sauvage, rien que des rochers et des fondrières, pas un arbre pendant plus de dix milles de chemin, presque pas de chaumières ni d'habitans, rien que la mer de tems en tems, recevant le vaste fleuve Kenmare, et réfléchissant les rayons du soleil. La population de cette contrée sauvage et essentiellement originale porte évidemment le caractère de son origine espagnole. Les femmes surtout sont courtes et noires comme les nôtres. A peine un sur trente individus y comprend l'anglais, ce qui n'ajoute pas mal à l'agrément de la course. Enfin, après vingt-cinq milles irlandais de marche, j'arrive au sommet d'une crête de rochers d'où mon regard, en plongeant dans la vallée qu'elle dominait, aperçoit une maison revêtue d'ardoises, située sur le bord de la mer, derrière quelques rochers peu élevés et à l'extrémité d'un plateau de sable. Je devinai que c'était enfin là Derrinane, la demeure du *Conseiller*, dénomi-

(1) Montalembert avait perdu sa sœur l'année précédente.

« nation qui répond à celle d'avocat en France et que ceux des
 « habitans de ces contrées qui parlent anglais donnent invariablement à celui que l'on nomme ailleurs « le Libérateur » ou
 « l'homme du peuple », à Daniel O'Connell. En approchant de
 « cette mesure, décorée bien mal à propos du nom d'Abbaye, je
 « vis que la porte en était assiégée par cent à cent cinquante
 « paysans. C'étaient les plaideurs des environs qui attendaient
 « le retour du *Conseiller* de sa chasse quotidienne, pour lui soumettre leurs disputes et pour obéir scrupuleusement à sa
 « décision. Avant de rentrer, je demandai à le voir et lui remis
 « assez gauchement une carte ; il me reçut à merveille, avec
 « une affabilité extrême, mais ayant à terminer son courrier, il
 « me conduisit au salon où il me présenta à Madame O'Connell
 « et à quelques autres jeunes gens des deux sexes, et où il me
 « laissa, à mon grand déplaisir. J'avoue que j'eus un moment
 « d'embarras extrême en me trouvant ici, au milieu d'une nombreuse famille, à laquelle je n'avais jamais seulement songé.
 « Et Dieu sait qu'elle était nombreuse. Je vis entrer successivement avec un effroi progressif, vingt-trois membres de la famille, tous fils, filles, neveux, nièces ou cousins du grand
 « O'Connell lui-même, parmi lesquels je pus à peine distinguer
 « le capitaine Morgan O'Connell, tour à tour au service de Boliviar et de Metternich, Maurice O'Connell, fils aîné du libérateur, son neveu colossal, lieutenant d'infanterie ; ses deux
 « filles, dont la seconde, nullement jolie, est assez bonne personne ; plus sept à huit nièces, en amazones, quelques-unes
 « fort jolies. J'étais vraiment consterné de cette multitude d'inconnu qui se présentaient à moi au lieu de l'unique individu que j'étais venu chercher. Je n'eus pas même la ressource d'une longue toilette, car je n'avais pas avec moi de
 « quoi changer. Puis le dîner, vingt-cinq à table, rien à manger que les produits de son domaine, car il n'y a de marché qu'à
 « quatorze milles de là. J'étais assis entre sa femme et sa fille aînée, à une place de lui, de sorte que nous pûmes causer à
 « notre aise pendant le repas, qui se termine par les sons assez mélodieux mais engourdis des pipeaux ou de la cornemuse
 « irlandaise, confié à un « piper », domestique affidé de la famille. Nous restâmes à table que fort peu de temps après les
 « dames ; mais à peine remontés, la poste du soir arriva, et il passa toute la soirée à lire ses journaux. Moi, pendant que les
 « jeunes gens, décemment mis, dansaient et jouaient aux jeux innocens, je fus réduit à causer armée avec le capitaine, son

« second fils, et lui avec l'avocat, son aîné. À minuit passé, j'allais me coucher, dans une chambre que son neveu partageait avec moi, bien heureux d'avoir un lit à moi tout seul.

« O'Connell est un homme grand, robuste, assez puissant, le teint rubicon, la voix claire et douce, l'œil intelligent et animé; mais sauf à quelques momens de sa conversation, on ne dirait pas en le voyant que c'est un homme extraordinaire. Il porte une perruque qu'il ne dissimule nullement. Il a 58 ans, il paraît doux et aimable pour toute la famille, surtout pour sa femme, qu'il traite avec une tendresse marquée. Quoiqu'elle soit au moins aussi âgée que lui, il l'appelle toujours « Love », lui prend souvent la main, etc... Après sa femme, il paraît adorer le lieu qu'il habite et dont il a toujours l'éloge à la bouche. C'est en effet l'endroit le plus original et le plus retiré qu'il pouvait choisir. La mer et les rochers y sont superbes, mais pas d'arbres, ni de verdure. Notre conversation a roulé principalement sur les destinées de la France et du Catholicisme. Il m'a confirmé toutes les opinions manifestées dans son admirable lettre au meeting de Dublin et m'a parlé assez longuement de l'état actuel de l'Irlande, de la mauvaise foi qu'il impute au Duc de Wellington, et des monstruosité de l'Eglise établie. Il m'a cité plusieurs exemples à la fois ridicules et déplorables : par exemple, une paroisse de Louth qui paie 1.100 Livres de dîmes et 450 Livres de *vestry tax* au curé protestant, et où il n'y avait qu'un protestant ; encore celui-ci est devenu récemment *Papiste* ».

« Mardi 30 septembre : Avant le déjeuner j'ai joui d'une heure de conversation tête à tête avec le Libérateur sur les mêmes sujets qu'hier. Il est vraiment fort agréable, sans le moindre apprêt, la moindre affectation dans ses manières ou ses paroles. Mais je ne lui crois pas une très grande élévation d'idées. Ce n'est pas un homme complet, mais c'est un homme enthousiaste et sensible ; de nos jours c'est déjà bien assez.

« Après le déjeuner, j'ai pris congé de mon illustre hôte et me suis mis en route pour Killarney » (1).

« 7 octobre : De retour à Killarney j'ai été m'asseoir à un dîner de 150 couverts, donné par les citoyens de Killarney au grand libérateur O'Connell, qui y est avec toute sa famille. Après un dîner détestable auquel a présidé M. Coxen, on a commencé à boire les toasts d'usage. O'Connell a parlé, et je l'avoue avec peine, j'ai été complètement désappointé ; son langage est

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 28, 29 septembre 1830.

« brusque, boursofflé, commun ; ses manières désagréables, ses
 « idées sans aucune liaison ; il n'a de bon que son organe. Il
 « est vrai qu'il parlait après dîner, et sur la Révolution fran-
 « çaise, et l'Union, sujets qui ont déjà épuisé toute sa verve ;
 « vers la fin de son discours, il s'est élevé à un peu d'éloquence,
 « et a été prodigieusement applaudi » (1).

La déception de Montalembert s'explique ; il n'avait pas alors l'expérience de la parole publique ; depuis qu'il s'intéressait à l'Irlande, il s'était forgé un idéal du Libérateur qu'il entourait d'un halo d'enthousiasme, sans tenir compte des nécessités de son milieu ; pour manier cette foule rustique et impulsive, O'Connell se servait de fortes images, de plaisanteries parfois triviales, mais qui portaient sur son auditoire.

O'Connell était au plus haut point de son action politique ; ayant obtenu l'émancipation des catholiques, il était entré au parlement en février, et quand la mort de Georges IV avait amené de nouvelles élections, plusieurs circonscriptions s'étaient disputé l'honneur de le nommer ; il avait choisi Waterford où il il avait été réélu en août. Après quelques semaines de repos à Derrinane, il reprenait toute son activité, car voici, d'après une de ces lettres, l'emploi de cette même semaine où Montalembert vint le voir :

« I left my mountains on Thursday ; attended in Killarney
 « that day the best public dinner I ever was at. On Friday we got
 « up a most numerous meeting, in honour of the French and
 « Belgian revolutions, in the court house of Tralee, and passed
 « many honest resolves. On Saturday another meeting in the
 « same court house, and resolutions in favour of petitions
 « against the Subletting and Vestry Bills, for radical reform and
 « the Repeal of the Union. To day I attend a dinner to Leader at
 « Kanturk ; to morrow I get a public at Cork, on Wednesday a
 « meeting for redress of grievances in Youghal ; on Thursday a
 « public dinner meeting in Waterford, on Friday, a meeting
 « for redress of grievances. So that you see I am not idle (2). »

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 7 octobre 1830.

(2) O'Connell to M. Staunton, Killarney. 11 octobre 1830. *Correspondence of Daniel O'Connell*, ed. Fitz Patrick. London, 1888, t. I, p. 227 :

« J'ai quitté mes montagnes jeudi ; assisté à Killarney ce même jour au
 « meilleur banquet auquel j'ai jamais pris part. Vendredi nous avons or-
 « ganisé un meeting très nombreux en l'honneur des révolutions françaises
 « et belges, à la Cour de justice de Tralee, et nous avons voté plusieurs
 « bonnes décisions. Samedi autre meeting, à la même Cour de justice et

Dans la masse des visiteurs qui entouraient sans cesse O'Connell surchargé d'occupations, on comprend que Montalembert, tout jeune, encore inconnu ne fut pas remarqué. Dans la suite O'Connell suivit avec intérêt le développement de la cause catholique et libérale en France. Montalembert a gardé comme « précieuse » une lettre de son éditeur Debécourt disant : « Au moment où j'écris ma lettre, un jeune anglais M. Anstey entre chez moi pour me demander la collection de tous les discours que vous avez prononcés à la Chambre, comme je ne les connais pas tous à l'exception des deux derniers, j'ai cru devoir l'adresser au Moniteur. Ce jeune homme est un de vos grand admirateurs, il m'a cité beaucoup de personnes que je ne connais pas et qui s'entretiennent de vous en Angleterre entre autres le fameux O'Connell qui lui parlait de vous dernièrement, il m'en disait tant que j'ai cru devoir le prier de vous écrire un mot au dos de cette lettre, ce qu'il a fait avec grand plaisir. »

En effet à la page suivante voici le témoignage de cet admirateur inconnu : « Our friend O'Connell with whom I have been very frequently of late, made honourable mention of you in a public meeting of English Catholics the other day, at which I was present, as a bright example of zealous faith united to an uncompromised liberality in politics (1). »

Montalembert revint complètement plus tard sur le jugement qu'il avait prononcé trop vite, et seulement dans le secret de son journal ou de correspondances privées. Lorsque O'Connell mourant traversa Paris en 1847, Montalembert en compagnie de Louis Veuillot et des membres du *Comité électoral pour la défense de la liberté religieuse*, vint lui rendre un suprême et solennel hommage lui disant : « Vous êtes notre maître, notre modèle et notre glorieux précepteur (2). » Dans son ouvrage sur l'*Avenir*

« décisions en faveur de pétitions contre une taxe due à l'église anglicane, pour une réforme radicale et l'abolition de l'acte d'Union.

« Aujourd'hui j'assiste à Kanturk à un dîner.

« Demain j'ai un banquet à Cork. Mercredi un meeting pour la répression des abus à Youghal. Jeudi un banquet à Waterford. Vendredi un meeting à Waterford pour la répression des abus. Ainsi vous voyez que je ne suis pas oisif. »

(1) Lettre inédite de Debécourt et Anstey à Montalembert. Paris, 15 juillet 1837 : « Notre ami O'Connell, que j'ai vu fréquemment ces derniers temps, a parlé de vous avec éloge l'autre jour dans une réunion de catholiques anglais, à laquelle j'assistai ; il vous a cité comme un exemple de foi zélée uni à un libéralisme sans compromis en politique. »

(2) MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. II, p. 457.

politique de l'Angleterre publié en 1855, Montalembert expose avec admiration le rôle d'O'Connell, comme patriote et comme catholique (1).

Après avoir assisté au banquet d'O'Connell, Montalembert pris le chemin de retour vers Dublin « en traversant un pays fort sauvage et romanesque connu sous le nom de O'Donoghue's Country » (2).

« Samedi 9 octobre : En entrant à Clogheen le garde m'a montré la maison du vicaire catholique, le Père Murphy, qui n'a que 75 livres de revenu et qui est célèbre pour sa charité merveilleuse, souvent il revient chez lui sans chemise, ayant donné celle qu'il portait sur lui au malade qu'il était allé visiter (3). Digne émule de l'évêque Doyle qui l'hiver dernier, donnait aux pauvres les couvertures de son propre lit, et de l'archevêque Troy (4), qui en mourant ne laissa pour tout bien qu'une demi-couronne (3 francs) !! Et dans la même paroisse le recteur protestant a 1.800 livres (45.000 fr.) de revenus et huit enfans à établir et à doter... »

« Dimanche 10 octobre : En arrivant à Clonmell j'ai trouvé la grande rue encombrée par cinq à six cents laboureurs, venus des provinces méridionales et maritimes et agenouillés dans la poussière en s'appuyant sur leurs bèches et leurs faux. C'était Dimanche ; l'étroite chapelle placée au fond d'une vaste cour était comblée de fidèles, ainsi que la cour, et ces sublimes paysans ne pouvant ni voir, ni entendre le prêtre et à peine la chapelle, restaient à genoux tout à l'entour, dans la cour et dans les rues voisines pendant toute la durée de la messe. Je pénétrai dans la cour et m'agenouillai parmi eux ; ils parurent surpris et flattés de voir un « gentleman » un Anglais (car ils me font toujours l'honneur de m'attribuer cette qualification) se mettre à genoux avec eux et faire le signe de la croix. Quand je me levai, ils me firent place et je pus entrer

(1) MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. V, p. 330.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 8 octobre 1830.

(3) Voir « Lettres sur le catholicisme en Irlande », MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. IV, p. 151.

(4) JOHN THOMAS TROY (1739-1823), évêque d'Ossory, puis archevêque de Dublin, fut en relation amicale avec les autorités anglaises ; il chercha par la conciliation à obtenir des améliorations dans la situation des catholiques. Il contribua à la fondation du collège de Maynooth destiné à la formation du clergé irlandais. La charité de Mgr Troy était sans borne, Th. Moore en parle avec admiration dans son journal. Voir Th. Moore, *Memoirs, journal and Correspondence*, London, 1853-1856, 8 vol. in-12.

« dans l'église, ou plutôt dans la modeste chapelle. La messe
 « était finie mais le prêtre prêchait en Irlandais. Vraiment je
 « ne conçois pas de spectacle plus curieux, à part le sentineau
 « religieux, que celui de la nef d'une chapelle Irlandaise, pen-
 « dant la messe et surtout pendant le sermon. Pour le juger, il
 « faut monter dans la galerie qui est réservée aux femmes et
 « aux gentlemen. La nef est livrée aux hommes ; il n'y a jamais
 « de sièges ; la population s'y précipite à flots, et ces flots se
 « succèdent jusqu'à ce que les premiers venus soient serrés
 « contre la balustrade de l'autel, de manière à ne pas pouvoir re-
 « muer un seul de leurs membres. On ne voit qu'une masse mou-
 « vante de têtes à chevelure noire tellement agglomérées qu'on
 « croirait pouvoir marcher dessus sans danger. De minute en
 « minute la masse s'ébranle, s'agite ; de longs gémissements
 « de profonds soupirs se font entendre ; les uns s'essuient les
 « yeux, les autres se frappent la poitrine, chaque mouvement
 « oratoire du prêtre est saisi à l'instant, et l'impression qu'il
 « produit n'est jamais dissimulée. Un cri d'amour ou de dou-
 « leur répond à chacune des exhortations, à chacune de ses
 « menaces. On voit que c'est un père qui parle à ses enfans, et
 « que les enfans adorent leur père » (1).

« 11 octobre : Déjeuner avec l'évêque catholique d'Ossory le
 « docteur Kinsella, qui n'a que 36 ans et qui est de tous les
 « évêques et prêtres Irlandais que j'ai encore vu le plus agréa-
 « ble, et le plus amical, je ne dirai pas le plus distingué, car il
 « ne surpasse point le Docteur Doyle. Il a été professeur à Car-
 « low, et a écrit un excellent livre de controverse, dont il m'a
 « donné un exemplaire. Il m'a invité à m'établir chez lui, quand
 « je retournerai en Irlande et a voulu m'entraîner avec lui à une
 « confirmation qu'il allait faire à la campagne. Je l'aurais bien
 « désiré, mais mon engagement avec Lord Ormonde m'en a
 « détourné. Sa conversation m'a enchanté, impossible de rien
 « entendre de plus éclairé, de plus libéral, de plus tolérant. Il
 « m'a déclaré que son meilleur ami à Kilkenny était le docteur
 « Fowler, évêque d'Ossory ; il m'a parlé avec modestie et force
 « de l'immense influence qu'il exerce comme évêque sur la popu-
 « lation de son diocèse ; c'est à lui que la police et les magis-
 « trats ont recours quand un district est livré à quelques trou-
 « bles ; l'évêque écrit aux fidèles du district, ou si l'affaire est

(1) Voir « Lettre sur le catholicisme en Irlande ». MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. IV, p. 160.

« grave, il monte en cabriolet ou à cheval et s'y rend lui-même, « leur parle après la messe et tout est rectifié. Nous avons ri « ensemble des absurdités de l'Eglise Etablie : il m'en a raconté « deux traits qui seraient vraiment comiques s'ils n'étaient en « même tems révoltans. Récemment dans le Comté de Kildare « ou de Kilkenny je ne sais plus lequel, les cinq ou six protes- « tans d'une paroisse se sont assemblés en *vestry* solennel, et « là ils ont décidé que leur église quoique fort belle, presque neuve « et très bien entretenue, étaient toutefois trop vaste pour une « congrégation aussi peu nombreuse, que par conséquent il fal- « lait la jeter bas, et en bâtir une autre plus petite et plus con- « fortable ; et cette belle résolution a été mise à exécution ; et « la nouvelle église a été construite au frais des pauvres papis- « tes, qui n'entrent pour rien dans le vote des sommes qu'on « leur impose, et qui n'ont que la faible consolation de pouvoir « répartir les impôts entre eux à leur guise.

« L'autre trait n'est guère moins bon : un nommé Butler, apo- « thicaire et favori du dernier évêque d'Ossory, avait été porté « par son vénérable pasteur à entrer dans les ordres sacrés et « avait reçu un bénéfice composé de plusieurs paroisses unies « et ayant 32 milles de long 16 (lieues) et valant 3.000 livres « (75.000 fr.). L'évêque actuel en faisant sa visite pastorale fut « frappé de cette faveur exorbitante : « Vraiment, M. Butler, « dit-il, vous avez un fort beau bénéfice : 32 milles de long, c'est « un peu trop considérable : Oh ! my Lord ! répond le révé- « rend bénéficiaire, s'il en avait 32 de large il n'en vaudrait que « mieux !! »...

« De la hiérarchie catholique, je passe selon ma louable cou- « tume à l'aristocratie protestante. Visite au Marquis et Mar- « quise d'Ormonde (1), fort aimables et fort distingués, ils m'ont « montré en détail leur beau château fondé par le Roi Jean au « xix^e siècle, et qui sera un monument parfait à cause de son ori- « ginalité, quand ils en auront achevé la restauration.

« Puis j'ai été retrouver mon vieux marchand Hennessy dans « High Street ; je l'ai trouvé dans sa boutique au milieu de sa « famille, il a été enchanté de me revoir, m'a parlé en termes « touchans du plaisir qu'il avait éprouvé en faisant ma connais- « sance. Il m'a conduit chez M. Michel Banim aussi marchand « comme lui, et l'un des auteurs de ces admirables *O' Hara Tales*

(1) JAMES, dix-neuvième comte et premier marquis d'ORMONDE, vice-ami-
ral de Leinster, né en 1774. (Voir Debrett's *Peerage*).

« qui ont excité en moi une si vive sympathie pour l'Irlande, qui
 « ont achevé l'œuvre que Grattan avait commencé. C'est un
 « jeune homme modeste et instruit. Son frère est marié et malade
 « en France.

Dîner chez Lord Marquis Ormonde ; assez agréable. Lady
 « Ann leur seconde fille est fort jolie. Visite fort tard à M. Duffy,
 « catholique intelligent et obligeant, dont j'avais fait la connais-
 « sance chez l'évêque.

« En revenant chez moi et après de longues hésitations, je me
 « suis décidé à envoyer à Isabell Hutchinson une lettre où il n'y
 « aurait que la charmante mélodie de Moore « Farewell, but
 « whenever you welcome the hour », qui s'applique si bien à
 « mon cas. J'y ai ajouté la chanson de Mme Norton « Erin oh !
 « Erin » et rien de plus. Dieu sait quel effet cette folie aura pro-
 « duite, si le vieux Lord l'aura su, etc. Dieu sait si je la rever-
 « rai jamais si je m'en souviendrai seulement » (1).

« 13 octobre. A Maynooth : J'ai dîné avec le président et les
 « professeurs du collège, et j'ai eu le bonheur de me trouver à
 « côté du célèbre docteur Murray, archevêque de Dublin, chef
 « réel de l'église d'Irlande que je désirais tant connaître, et dont
 « j'ai fait sans le connaître un portrait d'imagination dans mon
 « article du *Correspondant* (2), portait auquel la réalité corres-
 « pond exactement. J'ai été charmé de ses manières, de son ton,
 « de ses opinions, et j'ai eu lieu de croire qu'il n'était pas mécon-
 « tent des miennes. Ce dîner restera parmi les beaux souvenirs
 « de mon voyage, je dirai même de ma vie. Je crois n'avoir
 « jamais ressenti une émotion plus douce, plus flatteuse et plus
 « enivrante que lorsqu'après le dîner et de la manière la plus
 « inattendue le vieux Président a débité un long discours en

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 11 octobre 1830. Voir Th. Moore, *Poetical Works*. Oxford ed., p. 204.

(2) *Correspondant* du 18 juin 1830 : Compte rendu de « *Scènes populaires en Irlande* », par M. Shiel : « ...cet archevêque Murray, vieillard octogénaire, « à la voix douce et mélodieuse, au front large et pur, au regard calme et « majestueux et qui, un jour, ayant à parler au peuple, monte en chaire « et appuyant sur son cœur la main qui venait de consacrer l'hostie sainte, « l'œil en feu et tout le corps tremblant d'émotion, commença son discours « par ces mots : « La pensée des maux de mon pays brûle mon âme au « dedans de moi. »

Daniel MURRAY (1768-1852), coadjuteur, puis successeur de Mgr Troy comme archevêque de Dublin ; il entra en correspondance avec les promoteurs du mouvement d'Oxford : Pusey et Newmann ; il se dévoua à l'organisation de l'enseignement catholique et aux œuvres d'assistance et établit en Irlande l'Ordre des Filles de la Charité.

« mon honneur, et qu'il a terminé l'éloge le plus exagéré de mes
 « opinions et de ma personne, en proposant ma sante, qui a été
 « bue au milieu des applaudissements par cet illustre prelat dont
 « le nom seul m'inspirait une si profonde vénération et par ces
 « vingt-cinq ecclésiastiques à qui deux heures auparavant j'étais
 « parfaitement inconnu. J'étais tellement confus et surpris que
 « je ne sus pas répondre un mot ; je ne pus que baisser la tête
 « pour cacher les larmes d'orgueil et de joie que m'arrachait
 « cet hommage de sympathie et d'estime rendu par tant d'hom-
 « mes âgés et vénérables à moi laïc et étranger et presque en-
 « fant (1). »

Montalembert termina son voyage par une rapide excursion à la Chaussée des Géants, la grotte de l'ingal et Staffa : « Tout ce
 « pays, écrivit-il, est le théâtre des poèmes d'Ossian que j'ai lus
 « pendant ma tournée et dont par parenthèse je suis en-
 « chanté » (2).

Après avoir suivi Montalembert dans tout son voyage nous trouverons exprimé dans une de ses lettres l'impression générale qu'il gardait de l'Irlande :

« Mes lettres ne vous expriment pas la millième partie des
 « pensées qui m'agitent et m'exaltent pendant toute la journée.
 « Il me semble que je passerai huit jours de suite à vous entre-
 « tenir de ce que j'ai vu, entendu, éprouvé, admiré, adoré, pen-
 « dant ces six dernières semaines. Mon âme est dans une sphère
 « toute nouvelle pour moi, une sphère de réalité et de bonheur.
 « Mes illusions m'apparaissent sous la forme de faits positifs et
 « incontestables, mes croyances instinctives sont devenues des
 « convictions raisonnées. Je m'étonne de ma propre pénétration
 « j'admire l'instinct qui m'a poussé avec une force invincible
 « vers l'Irlande (3). »

Montalembert retenait donc de son voyage en Irlande ce qui cadrerait avec ses tendances personnelles ; il trouvait un nouvel aliment à sa foi en voyant un clergé indépendant du pouvoir, vivant en contact permanent avec le peuple, ne subsistant que des offrandes volontaires, invoquant la liberté comme garantie de ses convictions.

Dès son retour en France, Montalembert offrit à l'abbé de La

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 13 octobre 1830 ; la dernière phrase publiée par Lecanuet : *Montalembert*, t. I, p. 111.

(2) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 31 octobre 1830.

(3) *Ibid.*, 16 octobre 1830.

Mennais de mettre au service de l'*Avenir* l'ardeur juvénile que le séjour en Irlande lui avait inspirée. La Mennais accepta cette collaboration disant :

« Il serait très important que l'on connût mieux l'Irlande qu'on
« ne la connaît généralement en France, et en particulier tout
« ce qui concerne l'état du clergé catholique dans ce pays me
« paraîtrait une chose sur laquelle il serait extrêmement utile
« d'appeler en ce moment l'attention (1). »

La *lettre sur le catholicisme en Irlande*, parut en trois articles à l'*Avenir*, le 1^{er}, le 5, et le 18 janvier 1831 ainsi que dans les *Mélanges Catholiques* édités par ce journal ; elle fut publiée séparément par l'Association Lyonnaise pour la défense religieuse, chez Sauvignet (1831) et vendue au profit de l'Irlande ; Montalembert la fit paraître avec de légères variantes de style dans ses *Œuvres*, Tome IV (1860).

Ces articles ont toute l'animation de la vie, car ils reproduisent en les groupant les impressions et les remarques que Montalembert avait inscrites sous la dictée des faits, dans son journal et dans quelques lettres.

Montalembert invite ses contemporains à se tourner vers l'Irlande « la Terre sainte de nous autres catholiques des siècles froids et civilisés ». L'Europe depuis l'émancipation des catholiques a oublié l'Irlande qui pourtant souffre encore de l'oppression. L'Eglise anglicane y jouit de privilèges abusifs (cf. le journal publié ci-dessus du 26 et 21 septembre, 11 octobre et les *Œuvres* T. IV p. 129-136).

Montalembert lui oppose le clergé catholique « sacerdoce vraiment sublime, un sacerdoce dont la seule présence console tout
« un peuple de sa misère qui n'a laissé à l'hérésie qu'une impure
« richesse, tache qui a fait rougir la conquête étrangère de
« son impuissance, par cela seul qu'il a juré devant Dieu d'être
« pauvre et d'être libre. » Des traits précis représentent le désintéressement de ce clergé, son dévouement, son patriotisme ainsi que la générosité qu'il suscite chez les fidèles (Cf. journal publié ci-dessus, 17, 18, 21 septembre et *Œuvres* T. IV, p. 137 à 143). Montalembert rappelle la dignité de l'épiscopat irlandais dans la personne de Mgr Doyle et de Mgr Murray (cf. journal 19 sept., 13 octobre et *Œuvres* T. IV, p. 143 à 151).

Il caractérise le peuple irlandais en relevant les qualités qui ont attiré toute sa sympathie : l'amour de la France (cf. journal

(1) *Lettres inédites de La Mennais à Montalembert*, éditées par E. Forgues. Perrin, 1898, p. 1.

28 septembre, *Œuvres* T. IV, p. 152), l'hospitalité (cf. journal 11 octobre et *Œuvres* T. IV, p. 153), le don d'enthousiasme (cf. journal 21, 28, 16 septembre et *Œuvres* T. IV, p. 153-159). L'article s'achève par le récit de la messe entendue dans la petite ville de Clonmell (cf. journal 16 octobre et *Œuvres* T. IV, p. 160), et par une description de la même cérémonie dans les bois de Blarney (cf. journal 26 septembre, *Œuvres* T. IV, p. 161).

Cette lettre eut un succès immédiat, *le Globe* (1) en donna des citations ; Victor Hugo, Vigny, Delphine Gay adressèrent leurs félicitations à l'auteur qui note dans son journal : « ...J'ai su
« ensuite que mon dernier article sur l'Irlande avait beaucoup
« plu, qu'il avait fait pleurer même des *hommes* ; j'ai vu des
« lettres adressées à l'agence de Bretagne ou de Franche Comté
« qui parlaient de ces articles avec admiration ; enfin j'ai reçu
« de Victor Hugo la lettre la plus flatteuse à leur sujet (2). » Des traductions parurent en Irlande et en Allemagne, car Montalembert écrit à un ami : « Les deux premiers (articles) ont été
« déjà traduits en Irlande » (3) et un peu plus tard il note : « Réception de mes articles sur l'Irlande traduits en Allemand
« et envoyés de Spire, ce qui m'a bien flatté (4). »

Quelques mois plus tard la famine se déclara en Irlande ; Montalembert adressa aux lecteurs de *l'Avenir* un touchant appel le 13 juin 1831, les souscriptions arrivèrent rapidement ; les *Mélanges Catholiques* donnent comme total « environ 80.000 francs dont 70.000 transmis par l'agence générale pour la défense de la liberté religieuse à Mgr Murray, archevêque de Dublin, et le reste envoyé par les souscripteurs directement (5).

Tout en constatant, en Irlande, les fautes de l'Angleterre, Montalembert n'était pas détaché du pays de son enfance ; les quelques jours qu'il y avait passés avaient au contraire avivé l'intérêt qu'il lui portait. Il consacra pendant toute sa vie un double attachement à l'un et à l'autre pays : apparente contradiction, qui se résolvait dans l'esprit de Montalembert. Il a admiré la foi catholique de l'Irlande et désiré pour elle l'affranchissement

(1) *Le Globe*, 3 janvier 1831.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 19 janvier 1831. La lettre de Victor Hugo du 18 janvier 1831 a été reproduite dans notre étude intitulée *Montalembert et ses amis dans le romantisme*, ainsi que les lettres de Vigny et de Delphine Gay.

(3) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 12 janvier 1831.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 15 juin 1831.

(5) Voir *Mélanges Catholiques*. Extraits de *l'Avenir* publiés par l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse. 2 vol. in-8, 1831, p. 116.

social, mais il ne l'a jamais conçue séparée de l'Angleterre, ce qui ne lui aurait pas semblé viable. Il estimait que le régime parlementaire lui donnait les moyens légaux d'arriver à une juste liberté ; c'est pourquoi son estime allait à Grattan, à O'Connell non aux sociétés révolutionnaires telles que les Whiteboys et autres. En ce qui concerne l'Angleterre, nous le verrons constamment avoir une grande admiration pour ses institutions, mais chez Montalembert, pour les pays comme pour les individus, la sympathie n'excluait pas les reproches les plus directs pour leurs fautes. Parler de l'Irlande en Angleterre, semblait à Montalembert un moyen d'éclairer l'opinion et de contribuer à redresser des torts indéniables, hérités du passé, mais dont la société moderne était comptable.

Il suivait presque avec anxiété la crise que l'émancipation des catholiques rendait imminente et il se demandait quelle influence se dégagerait du parlement qui avait été élu à l'avènement de Guillaume IV. Il réunit ses observations dans un de ses premiers articles donnés au *Correspondant*, le 16 novembre 1830, et intitulé : *Du Mouvement et de la Résistance en Angleterre* (1). Montalembert se trompait dans ses prévisions en croyant le duc de Wellington nécessairement appelé au pouvoir et il constate avec ironie son erreur : « L'autre jour j'ai fait « deux beaux articles dans le *Correspondant* pour prouver que « le duc de Wellington était le seul qui puisse convenir à l'Angleterre ! Voyez un peu comme l'événement a bien répondu à mes prévisions (2). » En effet, le jour où l'article paraissait, Wellington donnait sa démission et le ministère de Lord Grey consacrait le triomphe de Whigs. Il restait quelque chose de juste dans l'étude de Montalembert : il avait montré la nécessité des réformes s'imposant à l'opinion publique anglaise et dans cette crise il affirmait sa confiance : « Nous croyons aussi « que l'Angleterre lui survivra et que si certaines institutions « qui ne répondent plus à rien, et qui ont perdu toute force « morale, sont renversées, les bases mêmes de la constitution « restaurée seront maintenues (3) ».

Montalembert expliquait cette conviction dans l'article du 24 novembre, il mettait la force de l'Angleterre dans son aristo-

(1) MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. IV, p. 85-101.

(2) Montalembert à Lemarcis, 24 novembre 1830. *Revue Montalembert*, 25 décembre 1910.

(3) MONTALEMBERT, « Du mouvement et de la résistance en Angleterre ». *Œuvres*, t. IV, p. 87.

cratie ou plutôt dans les liens maintenus par la hiérarchie sociale entre la pairie, la gentry et la yeomanry et dans la justesse d'un sens politique qui s'appuie sur une longue tradition.

Au milieu de ses autres préoccupations, Montalembert gardait le souci constant de s'informer des grandes œuvres et des opinions de l'Angleterre ; aussi il s'établissait immédiatement un courant de sympathie quand Montalembert rencontrait un milieu anglais.

Pendant le voyage à Rome avec La Mennais et Lacordaire, en 1832, les pèlerins de l'*Avenir* allaient souvent rendre visite au collège anglais dont le membre le plus remarquable était Wiseman, le futur cardinal ; d'autres anglais de passage à Rome y fréquentaient aussi, entre autres M. Monkton Milnes, plus tard Lord Houghton qui a gardé le souvenir suivant de La Mennais et de Montalembert :

« These two remarkable men were accompanied by the
« Abbé Lacordaire, the future successor of Bossuet and Massil-
« lon, and by M. Rio, now well known throughout Europe as
« the graceful and pious historian of Christian art... To these
« missionaries of a wider and braver Catholicism Dr. Wiseman
« proffered a generous hospitality, which was thankfully recei-
« ved. The minute frame and phisical constitution of La Men-
« nais did not permit him to take any important part in general
« society ; but the charm and earnestness of Montalembert, so
« french in his emotions, so English in his thoughts, competed
« with the simple audacious spontaneity of his Breton colleague
« Rio, a christian in politics and an artist in religion, to make
« the conversation of the decorous seminary as bright and cou-
« loured as that of the gayest Paris drawing room (1).

(1) Wilfrid WARD, *The life and time of Cardinal Wiseman*. London, 2 vol. in-8°, 1897, I, p. 96 : « Ces deux hommes remarquables étaient accompagnés par l'abbé Lacordaire, le futur successeur de Bossuet et Massillon, et par M. Rio, maintenant bien connu en Europe comme l'aimable et pieux historien de l'art chrétien... A ces missionnaires d'un catholicisme plus large et plus hardi, Dr. Wiseman offrait une généreuse hospitalité qui était reçue avec gratitude. L'apparence frêle et la constitution phisique de La Mennais ne lui permettait pas de tenir un rôle important dans un cercle ; mais le charme et le sérieux de Montalembert, si Français dans ses sentiments, si Anglais dans ses pensées, rivalisaient avec la simple et audacieuse spontanéité de son collègue breton, Rio, un chrétien en politique et un artiste en religion, pour rendre la conversation de ce respectable séminaire aussi vive et brillante que celle du salon parisien le plus animé. »

CHAPITRE III.

Montalembert et l'Allemagne.

Premiers contacts pendant son enfance.

Influences littéraires et philosophiques.

A l'âge de neuf ans, Montalembert quittant l'Angleterre vint pour la première fois en Allemagne. Son père était ministre plénipotentiaire à Stuttgart, il fit venir son fils auprès de lui en juillet 1819, et le garda à Stuttgart jusqu'à la fin de la même année. Charles de Montalembert qui avait le don des langues, y apprit à parler allemand couramment. Cette faculté n'était pas alors très courante en France, rappelons l'aveu d'Emile Deschamps à Lamartine : « Moi qui sais littérairement quelques « langues, je mourrais de faim, s'il fallait commander mon « dîner à Rome, à Londres ou à Vienne (1). » Montalembert ne courait pas le même danger dans ses voyages qui furent nombreux et dont il jouissait justement d'autant plus qu'il était à même d'entrer en relations avec les esprits cultivés aussi bien qu'avec les paysans.

Au moment où Montalembert commençait en France à apprécier nos romantiques, il lut aussi quelques grandes œuvres de la littérature allemande. Il partage le goût de son époque pour Schiller dont il aime les drames de jeunesse, surtout *Don Carlos*. Dans ce drame à actions multiples, il s'intéresse à l'influence entraînante du marquis de Posa, héraut d'une humanité nouvelle, et il écrit à un ami ignorant l'allemand :

« Le livre dont la lecture m'a inspiré à chaque instant le « désir de t'avoir à côté de moi et que je suis décidé à t'expli-
« quer tant bien que mal, c'est la tragédie de Don Carlos par

(1) H. GIRARD, *E. Deschamps*. Paris 1921, p. xxx.

« Schiller ; elle est sublime et roule tout entière sur les sentiments qui nous animent le patriotisme et l'amitié (1). »

Don Carlos fut peut être l'œuvre de Schiller que Montalembert préféra toujours ; il copia plusieurs fois dans son journal ce passage, où le marquis de Posa, après s'être sacrifié pour son ami, Don Carlos, l'incite à rester dans l'âge mûr fidèle à l'idéal qu'ils avaient conçu ensemble dans leur jeunesse :

« Sagen sie
« Ihm, dass er für die Träume seiner Jugend
« Soll achtung tragen, wenn er Mann sein wird,
« Nicht öffnen soll dem tötenden Insekte.
« Gerühmter besserer Vernunft das Herz
« Der zarten Götterblume — dass er nicht
« Soll irre werden, wenn des Staubes Weisheit
« Begeisterung, die Himmelstocher, lästert » (2).

Rio lui fit connaître et apprécier Klopstock : « Rio m'a lu, écrit Montalembert, une ode délicieuse de Klopstock zur Künftigen Geliebte que je vous copierai un jour (3). »

Goethe n'eut pas d'action sur l'esprit de Montalembert ; il range évidemment *Werther* parmi les grands romans qui ont influé sur son temps, mais sans en avoir été personnellement touché, tandis qu'il ne parle pas des autres œuvres de Goethe. On peut expliquer cette attitude en considérant que l'inspiration de Goethe devait paraître à Montalembert de tendance païenne et de génie trop classique.

Montalembert fit une tentative pour s'initier à la philosophie de Kant ; lorsqu'il quitta Paris, après sa classe de philosophie en 1828, Cousin lui en avait conseillé l'étude. Montalembert, suivant encore les postes diplomatiques de son père, partait alors pour la Suède ; de passage à Hambourg, il se charge de toutes les œuvres de Kant et après avoir demandé à Cousin quel ordre suivre dans ce travail, il l'entreprend avec courage : « Les commencements ne sont pas trop difficiles (4) » ; mais il se rebute

(1) Montalembert à Cornudet. *Lettres à un ami de Collège*, p. 85. 31 octobre 1827.

(2) Schiller *Don Carlos* 4. Akt. 21 Auftritt. v. 4289-4296. Cités par Montalembert, carnets de 1828 à 1832 :

« Dites-lui qu'il doit respecter les rêves de sa jeunesse quand il sera homme, qu'il ne doit pas laisser pénétrer au cœur de la fleur délicate et divine cet insecte destructeur, la raison, dont on vante la valeur plus haute, qu'il ne doit pas être induit en erreur, quand la poussière de la prudence ternira l'enthousiasme, cet enfant du ciel. »

(3) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 21 novembre 1829.

(4) Montalembert à L. Cornudet, 21 octobre 1828. *Lettres à un ami de collège*, p. 123.

bientôt et quelques mois après il écrit : « Vous devriez bien ne
« pas porter des jugements téméraires ; expliquez-moi par
« exemple cette phrase insultante : *Vous qui avez votre âme*
« *dans votre poche et un Kant sous votre bras n'avez plus be-*
« *soin de personne et portez le monde avec vous.* Je ne com-
« prends pas le premier membre de phrase et quant à Kant,
« vous savez bien qu'il y a longtemps que je l'ai abandonné
« pour une philosophie plus poétique, car il me faut de la
« poésie dans tout » (1).

Montalembert ne reprendra Kant que pour faire une traduction que Cousin lui avait demandée en janvier 1830 :

« A peine suis-je sorti de ma Suède (2) que je retombe dans
« une occupation qui m'absorbe et m'ennuie tout autant. Et
« cela par bonté de cœur. Cousin m'a offert du Kant à traduire,
« non pas la partie juridique qui se rapportait un peu à mes
« études actuelles, mais un morceau de la critique de la raison
« pratique, qui s'en écarte totalement. Mais il s'y est pris d'une
« manière si caressante, et puis il est si malade, il va partir
« pour le Midi dans un mois ; enfin, je n'ai pas pu lui résister,
« et je veux avoir fini mes cent pages avant Pâques » (3).

Somme toute, la philosophie de Kant n'a pas laissé de traces dans la mentalité de Montalembert.

Cette philosophie « plus poétique » à laquelle il est fait allusion dans la lettre ci-dessus, est celle de Schelling et de l'école de Munich, qui lui fut révélée par l'abbé Laurent Studach :
« C'est un prêtre catholique allemand, écrit Montalembert, au-
« mônier de la princesse royale, tout à fait versé dans la philo-
« sophie allemande et qui me présente ce mélange de foi et de
« science, de piété et de tolérance que j'ai toujours cherché. »
« ...Je vais me mettre sous sa direction pour mes études phi-
« losophiques » (4).

En aiguillant le jeune Montalembert vers l'école philosophique de Munich, l'abbé Studach partageait des espérances alors courantes dans le monde catholique allemand ; des prêtres, comme Magnus Jocham, des étudiants, plus tard professeurs catholiques, comme Bernard Fuchs, Sepp, pensaient concilier la philosophie de Schelling et la théologie catholique (5). A côté de

(1) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 9 juin 1829.

(2) Il s'agit d'un article sur la Suède pour la *Revue Française*.

(3) Montalembert à Lemarcis. *Lettre inédite*, 9 mars 1830.

(4) Montalembert à Cornudet. Stockholm, 4 novembre 1828. *Lettres à un ami de collège*, p. 128.

(5) Voir GOYAU, *L'Allemagne religieuse*, 6^e édition, 1923, t. II, p. 26 et suiv.

Schelling, l'école de Munich comptait les philosophes Zimmer et Baader qui, prenant leur point de départ dans la philosophie de Schelling, amalgamaient des notions théosophiques et catholiques.

Pendant quelques mois (décembre 1828 à mars 1829), Montalembert lut simultanément quelques écrits de Schelling, de Baader, un peu de Zimmer ; puis, après une interruption, il s'y adonna de nouveau quelque temps (novembre 1829 à janvier 1830), à Paris, en compagnie de son ami Rio, qu'il avait initié ; il note alors dans son journal : « Déjeuner avec Rio et char-
« mante étude de philosophie avec lui ; j'ai relu mon analyse
« de Zimmer, je suis revenu sur cette délicieuse philosophie qui
« faisait ma vie, qui absorbait mon enthousiasme, qui suffisait
« à mon activité mentale pendant les quatre mois que j'ai passés
« à Stockholm avant mon voyage en Dalécarlie » (1).

Cette impression marque l'ardeur de Montalembert, soutenue par le zèle de Rio, qui alla plus loin et persévéra plus longtemps dans cette étude que son initiateur ; cependant il ne faut pas prendre cette déclaration au pied de la lettre et voir Montalembert enfermé avec ses philosophes allemands, tel Faust dans sa cellule ; sa correspondance, son journal indiquent des études d'histoire d'Angleterre et d'Irlande, des travaux sur la constitution de la Suède, des lectures de poèmes et de romans français, allemands, anglais, comme parallèles à ses études philosophiques, sans compter ses obligations mondaines et familiales. Aussi, Montalembert ne semble pas avoir acquis, dans son commerce avec la philosophie allemande, un système bien cohérent ; ses polémiques ou explications à ses amis indiquent plutôt qu'il en a recueilli des lumières éparses.

Montalembert fut d'abord attiré par contraste : il avait suivi à Paris, pendant son année de philosophie, quelques cours de Cousin, et cet éclectisme, (malgré l'estime qu'il avait pour Cousin lui-même et l'intérêt qu'il prenait à sa conversation), ne l'avait pas satisfait entièrement ; nous venons de voir qu'il n'avait pu s'assimiler le kantisme ; il trouvait enfin une philosophie qu'il pouvait concilier avec ce qui était le centre même de sa vie intérieure : une foi religieuse intense, plus vivante et vécue qu'abstraite.

A Sainte-Barbe, il avait beaucoup souffert de rencontrer l'incroyance ou l'hostilité contre la foi, soit parmi des camarades intelligents et sympathiques, soit parmi des esprits supérieurs,

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 8 décembre 1829.

comme celui de Michelet ; il rencontrait enfin des intellectuels, des savants ayant la foi, la foi catholique pour Baader, la foi du moins en un Dieu personnel, en la force du sentiment religieux pour Schelling (et on espérait par moment qu'il parviendrait au catholicisme).

« Cette école, écrit Montalembert, qui a son siège dans les « Universités *catholiques* du Midi de l'Allemagne, qui a pour « chefs le célèbre Schelling et une foule de théologiens et prêtres *catholiques*, a pour but avoué de ses efforts l'union de la « foi et de la science, de la théologie et de la philosophie.

« Vous qui savez que l'étude de la philosophie, à laquelle je « me suis livré avec tant de zèle, n'a été pour moi qu'une entreprise religieuse, vous apprécierez sans peine toute la joie « mêlée de surprise que j'ai ressentie, en voyant ainsi mes espérances accomplies, mes opinions favorites proclamées, avec « tout le talent et toute la science des philosophes allemands. « Cette découverte a jeté un véritable charme sur mon existence « littéraire et scientifique. Mon avenir s'est tout à coup éclairci ; « je me suis senti heureux et fier d'avoir pu, encore enfant, « m'élever jusqu'à cette hauteur philosophique ; et, comme de « raison, j'ai donné aux productions de cette école toute l'attention, tout le temps dont je puis disposer. A peine ai-je commencé à les étudier, et déjà j'y retrouve toutes mes émotions ; « tous les besoins de mon intelligence et de ma raison me semblent déjà satisfaits. Je ne sais quelle sympathie extraordinaire il y a eu entre les nobles efforts qui ont signalé l'apparition des chefs de cette école dans le monde scientifique, et « mes faibles débats contre l'influence contraire de mes maîtres « et de mes camarades ; comme moi, ils ont commencé par la « religion et ont pris pour base de leurs recherches une foi inébranlable ; comme moi, ils ont senti qu'un dogmatisme déposé et ignorant ne suffisait plus pour convaincre et réfuter « une génération éprise de raisonnements et de science, et ils « ont été puiser dans la science même des arguments en faveur « de la foi ; comme moi, ils ont été tourmentés par des doutes, « des convictions diverses et contradictoires, et ils ont triomphé ; comme moi enfin, ils ont été méconnus et insultés, ils « le sont même encore par ceux qui prêchent la tolérance et une « liberté absolue de conscience » (1).

(1) Montalembert à Lemarcis. Stockholm, 12 décembre 1828. Début inédit, le reste publié par Lecanuet. *Montalembert*, t. I, p. 58.

Un peu plus tard, Montalembert accentue son admiration pour cette philosophie, aux dépens de l'éclectisme :

« Je suis enchanté de l'accueil que vous faites à mes révélations philosophiques ; je vous avoue que je craignais fort que vous et votre vieil allemand vous ne m'accusiez « d'illuminisme », car c'est là le grand reproche que l'on fait à notre chère école religieuse, qui y prêtait peut-être un peu trop avant que Zimmer ne lui eût donné une forme purement scientifique, en le rattachant à une doctrine de Schelling. Mais je vois qu'en philosophie, comme en tant d'autres choses, nos opinions et nos besoins sont les mêmes ; je le vois avec délices, car je bâtis sur cette conformité de grands projets pour l'avenir, des études simultanées, peut-être un voyage, etc... Je m'occupe de cette philosophie avec ardeur, je suis toujours à lire Zimmer ; il est difficile, parce qu'il est très néologique et qu'il procède par une voie entièrement différente de la méthode que nous suivons ordinairement en philosophie élémentaire. Comme l'intuition intellectuelle est pour lui la faculté suprême et que les vérités qu'il expose ne sont pas, selon lui, de nature à être démontrées, un éclectique ne voit d'abord dans tout cela que de pures hypothèses ; on s'y habitue cependant sans difficulté, quand on commence à sentir ce dont je me convaincs de plus en plus tous les jours, que l'éclectisme n'est pas le dernier mot de la philosophie. D'ailleurs, Zimmer se laisse entraîner malgré lui à des démonstrations très difficiles, mais la plupart satisfaisantes, quoiqu'elles ne soient fondées ordinairement que sur des analogies. Votre confiance dans l'avenir du catholicisme y est venue ranimer la mienne qui en a bien besoin.

« Je suis devenu dernièrement un peu plus sévère sur le compte de Cousin, quoique je fasse toujours profession d'être son élève tant qu'il y aura lutte entre lui et le matérialisme ; mais je trouve qu'il a bien déchu en élévation d'idées : cette opinion est le résultat des doctrines que j'étudie maintenant ; elle peut donc fort bien être téméraire » (1).

Montalembert revient souvent avec complaisance sur la méthode inductive et sur la base métaphysique de cette philosophie qui posait toute réalité en Dieu :

« L'éclectisme étant donc absurde, ou plutôt impossible comme système, il reste comme méthode, et c'est ici où tu parais le perdre de vue entièrement. En effet, rien de plus exclusif, de

(1) Montalembert à Lemarcis, *Lettre inédite*, 17 février 1829.

« plus despotique que ta méthode : pour peu qu'un pauvre
 « malheureux veuille s'élever au-dessus de l'observation ou lui
 « substituer quelque autre moyen de parvenir qui lui convient
 « davantage, vite, voilà tous les Cousinistes, éclectiques préten-
 « dus, qui se mettent à lui crier : « Manant, que fais-tu là-haut,
 « où tu ne devais pas monter sans le secours des marches que
 « nous t'avons préparées ? » ...« Nous, au contraire, qui
 « avons pour principe que l'on peut arriver à la vérité par tous
 « les chemins, nous ne voyons pas pourquoi il ne nous serait
 « pas permis de commencer par le haut de l'échelle aussi bien
 « que par le bas; nous ne voyons pas pourquoi, malgré M. Cousin
 « nous ne partirions pas de Dieu par la synthèse, aussi bien que
 « de l'observation des phénomènes intérieurs par l'analyse » (1).

« L'intuition... est un débris de l'antique grandeur, de l'an-
 « tique pureté qui, chez quelques hommes, recouvre sa pre-
 « mière force... Le génie philosophique est une inspiration
 « comme tout autre génie » (2).

« Je viens aussi de finir le magnifique traité de Schelling sur
 « la liberté et l'origine du mal ; c'est ce qu'il a fait de plus dif-
 « ficile et de plus important. C'est à peine si je le comprends,
 « mais il me satisfait complètement ; c'est qu'apparemment
 « l'intuition m'est venue à mon insu. Je ris bien de l'opiniâtreté
 « avec laquelle vous ne voulez absolument voir dans cette pau-
 « vre intuition que de l'extase, etc... tandis que ce n'est simple-
 « ment qu'une conviction intime et qui n'a pas besoin d'être
 « raisonnée, analogue à celle qui me dit que je vis » (3).

Montalembert admettait l'unité du moi constituée par l'union
 de deux activités, l'une tendant vers l'infini, l'autre vers le fini :

« Notre philosophie... se fonde enfin sur l'observation, qui lui
 « révèle cette triple unité qui commence dans l'acte de la per-
 « sonnalité et qui pénètre l'univers entier » (4).

La conception de la nature, considérée par Schelling et Baader
 comme une réalité, la place qui lui est donnée dans la « Natur-
 philosophie », les nombreuses comparaisons que ces philosophes
 lui empruntaient, attiraient Montalembert qui jouissait beaucoup

(1) Montalembert à Cornudet. 20 mars 1829. *Lettres à un ami de Collège*, p. 226.

(2) Montalembert à Cornudet. 10 avril 1829. *Idem*, p. 239, 240.

(3) Montalembert à Cornudet. 15 mai 1829. *Idem*, p. 272. Le traité de Schelling est intitulé : « *Über das Wesen der Menschlichen Freiheit* ».

(4) Montalembert à Cornudet. 20 mars 1829. *Lettres à un ami de collège* p. 227; voir Schelling, *System des transzendentalen Idealismus*. Erster Hauptabschnitt und dritter.

de l'univers extérieur, en ressentait profondément l'influence (comme on a pu le voir dans son voyage en Irlande), et aimait à y voir des symboles de Dieu ; cependant, on ne trouve ni dans ses œuvres ni dans ses réflexions de tendance au panthéisme ; c'est, on le sait, le reproche fait souvent à Schelling, non sans raison.

Montalembert trouvait chez Baader une explication philosophique de certains dogmes, entre autres de la résurrection des corps, qui le satisfaisait :

« D'ailleurs, dans le système philosophique que j'étudie maintenant et dont chaque jour me montre davantage la beauté, le corps n'est point du tout traité avec ce dédain que plusieurs de nos spiritualistes affectent. Il ne faut pas croire que notre âme soit faite pour être séparée du corps ; leur union est essentielle, imparfaite seulement sur cette terre, parfaite dans l'éternité. Le christianisme, où se trouvent toutes les doctrines philosophiques les plus élevées, a confirmé celle-ci par les dogmes de la résurrection de Jésus-Christ comme homme et de la résurrection finale des corps. Plus on médite sur ces dogmes, plus on aperçoit leur profondeur et leur nécessité » (1).

C'est en effet une des idées fondamentales de Baader que la nature elle-même sera régénérée par la rédemption de l'homme, et que cette régénération trouvera son achèvement dans la résurrection finale.

Rio affirme l'intérêt que lui et Montalembert prenaient aux conceptions artistiques de Schelling, qui considère l'art comme le seul domaine où l'activité consciente et l'inconsciente s'unissent pour élever la nature presque à une seconde création. Rio fut profondément imprégné de ces théories, qu'il appliqua à la peinture, tandis que Montalembert pouvait aussi y voir une glorification de la poésie (2).

Schelling exaltait donc les facultés artistiques de l'homme : l'imagination qu'il divinise presque comme créatrice, les sentiments subconscients dont la richesse est pour lui le terrain nécessaire à une forte intelligence : « aus dem Dunkeln des Verstandlosen (aus Gefühl, Sehnsucht, der herrlichen Mutter des

(1) Montalembert à Cornudet. 16 janvier 1829. *Lettres à un ami de Collège*, p. 174. Voir Baader, *Sämtliche Werk*. Leipzig, 1860. *Über Religiöse Philosophie*, t. I, Abschnitt 43. und *Fermenta Cognitionis*, II, Seite 163, 186.

(2) Voir Rio, *Epilogue à l'art chrétien*, p. 215 et suiv. Schelling, *System des transzendentalen Idealismus* ; *Über das Verhältnis der bildenden Künste zu der Natur*.

Erkenntniss) erwachsen erst die lichten Gedanken » (1). L'enthousiasme ce mot qui revient si souvent dans la jeunesse de Montalembert, était une manifestation de sentiment religieux : « Wenn das göttliche Prinzip durchschlägt, so erscheint Tugend als Enthusiasmus, als Heroismus (im Kampf gegen das Böse) der schöne freie Mut zu handeln wie Gott unterrichtet » (2) !

Montalembert résume le fruit qu'il tire de ses études philosophiques dans cette lettre :

« Je déteste la déduction, le raisonnement et toutes les niaiseries scolastiques ; c'est bon pour les petits doctes qui veulent être licenciés, ou pour les très grands hommes comme Cousin et Kant, qui savent les manier à leur gré. Moi qui donne dans le médiocre en plein, je me suis fait une petite philosophie à moi où je n'entre qu'avec mon imagination, où je ne cherche que des inspirations poétiques, où je ne procède que par bonds et par sauts. Or ceci me réussit parfaitement ; j'ai l'âme fort tranquille et quelquefois très exaltée, l'imagination et la raison, cette fameuse inconnue, satisfaite. Comme je discute peu et que je ne raisonne jamais, je me tire fort bien d'affaire, cherchant surtout dans la politique et la morale des applications à mon théologico-scolastico-mysticisme. Je n'ai qu'un regret, c'est celui de n'être pas à la campagne. On a besoin de la nature quand on étudie « die Naturphilosophie » (3).

Comme Montalembert le reconnaît lui-même, il n'était pas destiné à une vie purement spéculative ; il va vivre ses convictions, les affermir et les faire rayonner dans le domaine moral et politique, en s'unissant à des amis d'une foi intense et agissante. Lorsqu'en 1831, sous la direction de La Mennais, Montalembert collabora à *l'Avenir*, il avait à cœur de remplir un des buts du journal, qui se proposait de resserrer les liens de la catholicité en tenant les Français au courant des grands faits et mouvements religieux des autres pays ; entre autres tâches, il

(1) Schelling, *Über das Wesen der Menschlichen Freiheit*, Auswahl in drei Bänden herausgegeben von O. Weiss. Leipzig, 1907, t. III, p. 456 : « hors de l'ombre de l'insaisissable (du sentiment, du désir anxieux, générateur splendide de la connaissance) jaillissent les pensées lumineuses ».

(2) Schelling, *Über das Wesen der Menschlichen Freiheit*, ed. Weiss, t. III, p. 488. « Quand le principe divin pénètre une âme, la vertu apparaît comme enthousiasme, comme héroïsme (dans le combat contre le mal), le beau et libre courage d'agir comme Dieu l'enseigne. »

(3) Montalembert à Lemarcis, 21, 22 février 1830, publié par Lecanuet. *Montalembert*, I, p. 83.

assurait la correspondance avec l'Allemagne ; il nous reste de ces rapports les témoignages suivants.

Le 26 avril 1831, le philosophe Baader écrivait à Montalembert pour lui annoncer le premier tome de ses œuvres ; il indiquait le travail et l'ardeur mystique qu'il exigeait de ses lecteurs :

« Es sind Studien die studiert werden wollen. Wehn nicht
 « wie mich, der Schmerz und die Schmach der Unwissenheit
 « lebendig ergriffen hat, und der dieses doppelte Gefühl nicht
 « mit mir theilt, sondern mit Pantoffeln ins Himmelreich der
 « Erkenntniss eingeführt werden will, der, lasse meine Schrif-
 « ten ungelesen. Der Kopf muss zerbrochen werden und gekreu-
 « zigt wie das Herz, und das Licht wie die Liebe kann sich der
 « Geburtswehen nicht ent schlagen. Denn der erste Strahl des
 « Lichts wie der erste Hauch der Liebe weckt das Verlangen
 « nach Vereinigung und den Schmerz des Gretchentochseyns,
 « somit den Zorn gegen die uns noch fern haltenden Banden
 « der Finsternis und der schlechten Liebe. Dii omnia doloribus
 « et laboribus vendunt » (1).

En même temps que cette lettre personnelle, Baader adressait à Montalembert son adhésion officielle destinée à être publiée dans l'*Avenir*, où elle parut le 11 mai. On y trouve ces lignes :

« Je réponds avec d'autant plus d'empressement au désir que
 « vous exprimez de connaître mon opinion et celle de nos amis
 « d'Allemagne sur l'*Avenir* que j'y trouve une occasion de don-
 « ner un témoignage public de ma gratitude et de ma haute
 « estime pour le fondateur et les rédacteurs de ce journal, con-
 « sacré à défendre les plus hauts intérêts de l'humanité, de la
 « religion et de la liberté (2). »

Le 21 juillet, paraissait un article de Baader : Sur un vice des nouvelles Constitutions ». Baader proteste contre les mesures prises par le gouvernement à propos des mariages mixtes (entre

(1) Baader à Montalembert. *Lettre inédite*, 26 avril 1831. « Ce sont des études qui doivent être étudiées. Celui qui n'a pas comme moi ressenti vivement la douleur et la honte de l'ignorance, et qui ne partage pas ce double sentiment avec moi, mais veut entrer en pantoufles dans le paradis de la connaissance, qu'il laisse mes écrits de côté. La tête doit être brisée et crucifiée comme le cœur, et la lumière comme l'amour ne peut se soustraire aux douleurs de l'enfantement, car le premier rayon de lumière comme le premier soufle de l'amour éveille le désir de l'union et la douleur de la séparation encore existante, en même temps est excitée la colère contre les liens de l'obscurité et du mauvais amour qui maintiennent la distance ».

(2) *Avenir*, 11 mai 1831. Reproduit dans les *Mélanges Catholiques*, t. II, p. 171.

catholiques et protestants) ; nous verrons que cette discussion prit plus tard un éclat inattendu. A ce propos, il montre un défaut de la constitution qui n'a pas prévu de médiation en cas de conflit entre le gouvernement et les Chambres. Une note publiée seulement le 7 octobre, faisant suite à l'article précédent, propose que les conflits entre la Chambre et le gouvernement soient tranchés par une assemblée temporaire de notables nommés par province. Le 28 juillet l'*Avenir* insérait, sous la signature de Joseph de Baader, frère du philosophe, une « Annonce d'un plan nouveau et perfectionné pour construire des chemins de fer » .

Le lendemain Montalembert écrivait à F. von Baader pour lui annoncer cette dernière insertion, il lui dit, parlant de l'écrit : « Sur le vice des nouvelles constitutions » : « Il a fait beaucoup de plaisir à M. de La Mennais et à tous nos collaborateurs ». Faisant allusion ensuite à la mort de son père, il ajoute : « Si la mort, qui depuis mon berceau n'a cessé de m'enlever tout ce que j'ai aimé le plus tendrement au monde, ne m'avait frappé plus cruellement que jamais cette année, j'aurais fait une tentative pour visiter le pays que j'aime le mieux, l'Allemagne catholique, et certes je n'aurais oublié ni Munich, ni Schwäbing » (1).

Dans sa réponse, Baader expose sa théorie mystique de la douleur : « Im Bezug auf eine Äusserung in Euer Hochgeboren letztem Schreiben, bemerke ich, dass es Ihr Loos ist, durch beständige Offenhaltung der Wunde und des Fliessens des Herzbbluts die Breche zwischen Diesseits und Jenseits in Ihrer Sphäre stets offen zu halten. Ach! nur zu bald versteinert unsre Herzen der Zeitstrom, gleich mehrern versteinernenden Wässern, und gäbe es nicht Menschen, welche frei dem Opfer — und Geburtsschmerz der Zukunft sich hingäben, so wurden bald in Ermangelung dieser Zu- und Ableiter die vulkanischen Ausduftungen der Erde sich anhaufen und das Gewitter des Weltgerichts vor der Zeit eintreten » (2).

(1) Montalembert à Baader, 29 juillet 1831. Baader, *Sämtliche Werk*. Leipzig, 1860, t. XV, p. 471.

(2) Baader à Montalembert, *Lettre inédite*. Munich, 16 septembre 1831. « A propos de ce que vous m'exprimiez dans votre dernière lettre je remarque que c'est votre destin, en gardant sans cesse une blessure ouverte et un cœur sanglant, de maintenir dans votre sphère un passage franchissable entre ce monde et l'au-delà. Hélas, telles certaines eaux pétrifiantes, le cours du temps pétrifie trop vite notre cœur, et s'il n'y avait des hommes qui s'offrent librement en sacrifice pour enfanter les temps futurs, si cette médiation et ce dérivatif manquaient pour préserver la

Outre les liens personnels que Montalembert établissait entre l'*Avenir* et l'Allemagne, il cherchait à créer un courant d'idées entre toutes les âmes de bonne volonté ; il voulait donner une place dans les colonnes de son journal à toutes les tendances qui, sur quelques points, pouvaient se rapprocher de la Foi catholique. A cause de la courte durée de l'*Avenir*, ses intentions n'eurent que le temps de s'esquisser ; elles amenèrent Montalembert à donner un long article sur Novalis, alors presque inconnu en France (1).

L'article est basé sur l'édition faite par Tieck et Schlegel, après la mort de Novalis, et précédée d'une biographie. Montalembert accepte et dépeint à son tour le personnage de Novalis tout éthéré, angélique et légendaire. Il aime en Novalis « ce mysticisme attrayant et profond qui empreint la vie d'une couleur nouvelle » (2) ; il admire l'imagination magnifique du Prologue à la Nuit et la douceur charmante de l'*Hymne à la Mère de Dieu*, et donne des traductions de ces deux poèmes. Montalembert insiste sur « *La chrétienté ou l'Europe* » ; il y voit une similitude avec les théories soutenues par l'*Avenir*, particulièrement dans le « tableau admirable de l'organisation catholique de la société au moyen âge » (3). Il signale l'espoir d'une union de tous les esprits en un christianisme régénéré et l'interprète comme un témoignage en faveur de l'avenir du catholicisme. Rappelons que l'édition que Montalembert avait sous les yeux ne contenait pas le passage où Novalis s'exprime nettement contre le catholicisme. Montalembert, qui à ce moment voyait les points de contact plutôt que les divergences, était donc justifié à croire Novalis plus près du catholicisme qu'il ne l'était réellement.

« terre, les émanations volcaniques s'amoncèleraient et l'orage du jugement « dernier fondrait avant le temps. »

(1) Voir L. REYNAUD, *l'influence allemande en France au XVIII^e et XIX^e siècle*, p. 136. Hachette, 1922.

(2) MONTALEMBERT. « Novalis ». *Avenir*, 9 septembre ; *Œuvres*, t. VI, p. 397.

(3) Idem, p. 400.



CHAPITRE IV.

Séjour en Allemagne en 1832.

Lorsque, en 1832, « les pèlerins de l'*Avenir* » quittèrent Rome, La Mennais et Montalembert, en compagnie de Rio, s'acheminèrent par Venise vers le Tyrol. Les deux jeunes gens quittaient souvent la voiture pour faire une grande partie du chemin à pied, et voici les impressions que, le soir à l'auberge, Montalembert écrivait :

« J'ai vu et je me figure des pays plus beaux, plus brillans, « plus séduisans, mais je ne m'en figure pas de plus agréable, « de plus délicieux à habiter. Pendant les premières heures de « la matinée avant que les nuages ne se fussent encore déta- « chés des flancs de la montagne, l'effet était enchanteur. Brü- « necken, le premier endroit un peu remarquable après notre « gîte de la nuit, offre de loin avec ses sept flèches et son vieux « château féodal sur l'éminence qui le domine, tout à fait l'as- « pect des villes gothiques que l'on trouve dans les charmans « paysages des peintres du xv^e siècle. Je crois que je n'oublierai « jamais ce coup d'œil, qui me transporte tout à fait au Moyen « Age. Un peu plus loin se trouve S. Lorenzo avec trois ou « quatre églises gothiques, et un vieux château dans une posi- « tion encore plus romanesque et plus boisée. Plus loin encore, « et vis-à-vis le village de Kiens, il y a le plus délicieux châ- « teau de la vallée, celui d'Ehrenburg, moitié ancien, moitié « moderne, encaissé dans les bois au pied de hautes montagnes « sur le penchant d'une colline surmontée par l'église, et au « bord de la rivière ! »... « Voilà pour le pays, mais que dire du « peuple ! Ce sont les Irlandais, les Bretons de l'Allemagne, bra- « ves jusqu'à l'héroïsme comme on l'a vu dans la magnifique « insurrection de 1809 ; organisés pour la musique plus qu'au- « cun autre peuple de l'Europe ; enfin comme je n'ai jamais rien « vu de pareil à peine en Irlande, à chaque pas des crucifix, sur

« chaque maison des peintures grossières de la Sainte Vierge, de
 « saint Sébastien, de saint Florian, avec des inscriptions les plus
 « touchantes, des chapelles, des églises innombrables, pres-
 « qu'aussi nombreuses que des maisons. En arrivant à notre gîte
 « du soir, l'angelus sonnait dans la montagne, tous les paysans
 « rentrant du travail étaient à genoux, le chapeau à la main,
 « récitant l'angelus. Je n'ai vu cela qu'une seule fois en Italie,
 « à Pietra Santa. Nous continuions notre promenade, Rio et moi,
 « au clair de lune ; dans chaque chaumière devant laquelle
 « nous passons, nous les entendions réciter leurs prières du soir,
 « avec les litanies de la Sainte Vierge. J'ai été rarement plus ému
 « d'admiration et de sympathie. Et comme leur extérieur, leurs
 « manières, leur affabilité envers les étrangers, comme tout cela
 « correspond bien avec cette exquise piété. le bon peuple, le
 « grand peuple » (1) !

Ils remontèrent ensuite la vallée de l'Inn, en jouissant toujours autant du paysage, et arrivèrent le 10 août à Munich, où ils furent chaleureusement accueillis par tous les amis de l'*Avenir*, qui se groupaient autour des Görres.

On sait que Görres, alors dans tout le prestige d'une carrière à son apogée, était sans conteste le chef du parti catholique en Bavière, chef dont les directions avait un écho dans toute l'Allemagne.

Il se montra immédiatement favorable à La Mennais et à ses disciples. D'ailleurs n'avait-il pas défendu, au cours de sa vie, des tendances analogues à celles que prônait l'*Avenir* ; naturellement avec toute la divergence de points de vue qu'entraînait une nationalité différente, toute la différence entre l'action qui s'étend sur la moitié d'une existence et la campagne fébrile d'une année. Cette hâte à vouloir trancher par des solutions immédiates des questions qu'une lente évolution pouvait seule résoudre, le côté excessif que la clarté et la logique de l'esprit français mettaient en vedette, et le ton véhément que prenait l'enthousiasme de ses jeunes collaborateurs furent le malheur de l'*Avenir* et la cause des rudes épreuves que Montalembert traversa pendant ces années. Mais on retrouve, dans les œuvres de Görres, les idées généreuses qui faisaient la vie de ce mouvement et qui préparaient entre eux un terrain de sympathie.

Au moment de la Révolution, Görres écrivait à sa fiancée :
 « Liberté, bien des peuples, salut de l'humanité, quelles étincel-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 7 août 1832.

les pour une nature un peu généreuse » (1). *Das Rothe Blatt*, puis *Rübezahl*, s'inspiraient de cet esprit, qui fut tout refroidi après sa mission à Paris. Peut-être cela lui permettait-il de comprendre les articles de l'*Avenir*, où la Révolution de 1789 (et non de 1793) était considérée comme un fait providentiel qui, après bien des perturbations, ouvrirait une ère nouvelle pour le catholicisme (2). Conviction soutenue par Lacordaire, beaucoup plus que par Montalembert.

Sa haine de Napoléon ne devait pas l'éloigner de Montalembert qui considérait l'empereur comme un usurpateur et un tyran.

Les efforts que Görres avaient déployés pour obtenir l'autonomie des pays rhénans (3), puis sa conception d'un vaste empire allemand où chaque pays aurait eu une grande indépendance et une constitution libérale adaptée aux coutumes du passé (4), étaient compris des adeptes de l'*Avenir* qui avaient revendiqué toutes les libertés (5) et recommandaient le régionalisme comme une de leur garantie (6).

Cependant Görres se trouvait opposé à Montalembert sur la question de Pologne ; son sentiment national apparaissait alors dans toute sa rigueur ; quant à ses sentiments gallophobes, ils avaient été atténués par son séjour à Strasbourg, où il avait eu l'occasion de mieux connaître le caractère français (7).

Depuis sa collaboration au *Katholik* (8), Görres plus particulièrement intéressé aux relations de l'Eglise et de l'Etat ; bien qu'il en eût déjà parlé incidemment dans ses autres écrits politiques, il envisageait cette question qui avait été fondamentale pour l'*Avenir*, dans le même sens, mais sans aller aussi loin,

(1) GALLAND, *J. von Görres*, Freiburg, 1876, seite 35. Görres an seine Braut. « Freiheit, Völkerwohl, Heil der Menschheit, welche Funken für « ein nur einigermassen warmes Gefühl. »

(2) Voir *Avenir* : « Mouvement d'ascension du Christianisme » p. Lacordaire, 7 janvier 1831 ; « De l'Avenir de la Société » p. La Mennais, 28, 29 juin 1831.

(3) Voir GÖRRES « *Resultate meiner Sendung nach Paris* » 1799) et « *Adresse der Stadt Coblenz* » (1818), *Gesammelte Schriften*, t. III et IV.

(4) Voir GÖRRES « *Teutschland und die Revolution* » (1819) *Gesammelte Schriften*, t. IV, p. 74 et suivantes.

(5) *Avenir*, 6 février 1831. Déclaration présentée au Saint-Siège.

(6) *Avenir*, 3 janvier 1831. Des bases naturelles de l'organisation de la France.

(7) Voir F. BALDENSPERGER, *Joseph Görres sous l'œil du guet* (Mélanges Andler (1924), p. 1 à 14.

(8) Voir GÖRRES, *Gesammelte Schriften*, t. V, p. 310 et suivantes.

Görres soutenait l'indépendance des deux pouvoirs ; La Mennais et ses disciples allaient jusqu'à désirer la séparation (1).

On peut supposer que tous ces sujets furent agités dans les visites que Montalembert fit à Görres le 16 et 27 août 1832 ; le 17, ils se rencontrent chez M. Boisserée, le 20, chez Ringseis, médecin et membre du Parlement Bavarois qui soutenait les principes de Görres, le 23, Montalembert note dans son journal un dîner chez Cornélius, le peintre : « Violente dispute avec
« Görres, sur la Pologne, ces repas allemands sont un peu trop
« longs, mais il y a en revanche une aisance, une cordialité, une
« franche gaieté qui ne se retrouvent nulle part, et moins que
« partout dans notre pauvre France. Chaque jour, j'apprécie
« mieux le caractère de ces excellents allemands, chaque jour
« je me confirme dans ma prédilection pour ce pays, où je me
« fixerai certainement si je suis jamais exilé de France. La
« cause catholique fait ici d'immenses progrès, et je ne connais
« pas de séjour plus consolant pour une âme religieuse. M. Féli
« y fait chaque jour des conquêtes prodigieuses : Schelling,
« Görres, Baader, toutes les hautes intelligences ont reconnu
« plus ou moins la vérité et l'opportunité de sa destinée » (2).

Montalembert fondait donc de grands espoirs sur le rayonnement que la pensée de La Mennais pouvait avoir au point de vue catholique ; on espérait beaucoup en particulier de sa rencontre avec Schelling, qui se préoccupait alors d'expliquer philosophiquement le rôle du christianisme dans l'évolution de l'humanité (3). Rio a donné, sur ce sujet, un compte rendu d'une longue discussion dont il fut le seul témoin entre La Mennais et Schelling (4). Mais à ce moment Montalembert ne s'intéressait plus aux questions de métaphysique, où du moins il n'en considérerait plus que les conséquences religieuses, et l'influence immédiate ; voici l'impression que lui laissa le philosophe :

« Dîner chez ce fameux Schelling dont j'étais autrefois si
« enthousiaste et qui aujourd'hui me paraît peu agréable de
« toutes les manières. Après le dîner comparaissent deux de

(1) *Avenir*, 6 janvier « De la position de l'Eglise de France » p. La Mennais. 17 janvier « De l'abolition des Concordats » p. l'abbé Gerbet. 25 novembre 1830, « Aux évêques de France » p. Lacordaire. « Lettres sur l'Irlande » p. Montalembert.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 23 août 1832.

(3) Voir GOYAU, *L'Allemagne religieuse*, t. II, 76 et suivantes.

(4) Voir RIO, *Epilogue à l'Art chrétien*, t. II, p. 165 à 170.

« ses filles dont l'une est très intéressante. Conversation où
« M. Féli joue comme à l'ordinaire un fort beau rôle (1).

La rencontre de Baader fut aussi une déception : « Visite à
« ce fameux Baader qui m'inspirait de loin une si grande véné-
« ration et qui de près me semble bien ennuyeux » (2).

Une seconde entrevue a lieu peu de jours après : « Après
« dîner conversation philosophique avec Baader à moitié inin-
« telligible, à moitié très lumineuse dans son aversion contre
« la philosophie négative et infernale des rationalistes, Hegel,
« etc., etc. » (3).

Pourtant Montalembert alla entendre un élève de Baader :

« Je vais avec l'excellentissime Döllinger à l'Université pour
« assister à une thèse de doctorat, passée par le docteur Stadt-
« bauer, élève de Baader, en présence du recteur Bayer et de la
« faculté de théologie. J'ai été extrêmement satisfait du carac-
« tère profondément catholique des discussions, des objections
« et des cérémonies de la réception du serment, etc. Pauvre
« France ! quel contraste ! et cependant ce n'est ici que l'arse-
« nal : le champ de bataille est chez nous » (4).

Le champ de bataille, ou d'action, voilà ce que désirait Montalembert ; sentir sa parole aller à une foule de catholiques et de Français comme au temps de l'*Avenir*, des campagnes de propagande à travers la France. Mais le Chef de l'Eglise accepterait-il les armes de ces nouveaux combattants ? Sa réponse définitive n'était pas encore prononcée.

Pendant ces jours d'attente anxieuse, Montalembert trouva une diversion reconfortante parmi les artistes qui tentaient une renaissance de l'art catholique.

Déjà pendant son séjour à Rome, Montalembert avait lié connaissance et amitié avec Overbeck, qu'il avait trouvé dans l'ancien couvent de Saint-Isidore, où ce converti menait avec ses adeptes une vie presque monastique. S'inspirant des primitifs, Overbeck regardait l'art comme une prière, trop dédaigneux du métier il considérait l'inspiration religieuse comme indispensable au peintre de sujets sacrés ; cette conception enchantait Montalembert, il vit plusieurs de ses fresques entre autres la vente de Joseph par ses frères et Jésus au milieu des enfants.

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 27 août 1832.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 12 août 1832.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 25 août 1832.

(4) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 14 août 1832.

« Enfin, écrivait-il, c'est un artiste, dans toute l'extension du « terme, un homme de foi et de poésie » (1).

A Munich, il retrouva des amis et disciples du mouvement Nazaréen : Cornelius, après quelques années à Rome où il avait collaboré avec Overbeck, était alors Directeur de l'Académie de Munich, Montalembert le vit le 13 août :

« Journée consacrée aux jouissances vives et pures qui doi-
« vent naître dans toute âme catholique à la vue des symptô-
« mes de la régénération catholique des arts qui a son foyer à
« Munich. Visite à l'atelier de Cornelius qui suit la même direc-
« tion que le divin Overbeck : cartons admirables des quinze
« grands tableaux représentant les quinze points du symbole
« des apôtres et destinés à l'église de Saint-Louis que le roi fait
« construire dans le goût byzantin » (2).

Les principes d'Overbeck étaient appliqués à la sculpture par Eberhard, sa personnalité semble avoir frappé Montalembert plus que ses œuvres ; car il note en date du 20 août :

« Souper le soir chez Ringseis : j'y trouve le vieux saint Eber-
« hard, dont j'avais visité l'atelier le matin, et qui est le patriar-
« che de l'art catholique en Allemagne. Peinture, sculpture,
« musique, il a tout embrassé et répandu sur tout le charme de
« sa foi et de sa piété, il est avec son vieux frère, un véritable
« type du Moyen Age. On dirait, avec Görres qu'ils ont été tout
« fraîchement déterrés du milieu de quelques décombres du xv^e
« siècle » (3).

Les frères Boisserée trouvèrent en Montalembert un fervent admirateur, aussi passionné qu'eux-mêmes pour l'architecture gothique ; il aborda Sulpice Boisserée au moment où il avait achevé depuis un an de rassembler les plans et descriptions de la cathédrale de Cologne ; les deux premières livraisons de son grand ouvrage : *Geschichte und Beschreibung des Doms von Köln*, avaient paru en 1824 ; elles avaient trouvé un accueil enthousiaste en Allemagne où les projets de Boisserée apparaissaient comme une double glorification de la religion catholique et de la patrie, à l'étranger elles furent également bien reçues. Sulpice Boisserée continuait sa publication quand Montalembert vint à Munich :

« Je vais, écrit-il, chez M. Sulpice Boisserée qui a commencé

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 4 février 1832.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 13 août 1832.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 20 août 1832.

« cette régénération (de l'art catholique) par le grand ouvrage
 « sur la cathédrale de Cologne. Il me le fait voir en détail, après
 « une bonne discussion sur Victor Hugo et le Romantisme fran-
 « çais (1). »

Sulpice Boisserée était secondé par son jeune frère Melchior, qui, en outre, poursuivait des recherches sur la peinture des vitraux ; il se fit, très aimablement, le cicerone de Montalembert :

« Je vais avec mes amis, note-t-il, chez M. Boisserée, où
 « j'ai encore un de ces momens de vive et pure jouissance qui
 « me rendront bien cher le souvenir de mon séjour à Munich.
 « Il nous met au fait de l'admirable et récente découverte de
 « l'ancien secret de peindre sur verre, qui a été faite par le pein-
 « tre bavarois Franck, et immensément perfectionné par lui. Il
 « nous fait voir, ainsi qu'à la famille Görres, trois vitraux de
 « très grande dimension, sans compartimens en plomb, repré-
 « sentant la Résurrection, la Nativité et surtout un saint Luc
 « peignant la Madone d'après Memling dessinés par Hess, vrai-
 « ment ravissans d'effet et d'exécution. C'est une découverte qui
 « pourra renouveler l'art catholique (2). »

Le lendemain, Melchior Boisserée fit à Montalembert les honneurs de la collection de tableaux qu'il avait rassemblée, et qui, achetée par le roi de Bavière, fut finalement conservée à Munich :

« Matinée presque en entier chez MM. Boisserée, inscrit Mon-
 « talembert dans son carnet, qui nous montre ceux des tableaux
 « de l'ancienne école flamande et allemande qu'il a eus en main.
 « Tout en restant fidèle à mes prédilections italiennes, j'ai été
 « enthousiasmé par ce que j'ai vu aujourd'hui de cette admi-
 « rable école si profondément catholique, si naïve, si poétique,
 « si amoureuse de la nature jusque dans ses moindres détails,
 « et des légendes délicieuses du Moyen Age qui ajoute tant de
 « charme et de beauté aux histoires de l'Evangile. Je suis surtout
 « enchanté de Memling de Bruges, dont l'histoire est si catholique
 « et dont le grand tableau intitulé *les Sept Joies de la Vierge*
 « est un des chefs-d'œuvre de l'art (3). »

Avec M. Boisserée ou sur ses indications, Montalembert visita

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 13 août 1832. Montalembert avait fort à faire, pour convertir S. Boisserée à l'admiration de V. Hugo, il avait été outré par « *Notre-Dame de Paris* », qu'il appelle « une injure envers l'esprit humain » voir *Briefwechsel mit Goethe*. Stuttgart, 1862, p. 573.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 17 août 1832.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 18 août 1832.

encore, les jours suivants, la galerie royale de tableaux, la Glyptothèque, la manufacture de porcelaine et de vitraux.

Montalembert se serait volontiers prolongé en Allemagne, mais La Mennais avait hâte de retrouver la France ; le départ fut donc décidé.

Le bref de Grégoire XVI condamnant l'*Avenir* parvint à La Mennais au milieu du banquet d'adieu qui lui était offert à lui et à ses disciples, (le 30 août) ; parmi les amis présents se trouvaient J. von Görres et son fils Guido, Ringseis, le peintre Schlottthauer, Schelling, Döllinger.

Nous avons donné le récit de cette journée en étudiant les rapports de Montalembert, de La Mennais, rappelons ici que tous à l'unanimité, même le protestant Schelling, furent touchés de voir l'attitude respectueuse et profondément chrétienne de La Mennais, Montalembert et Lacordaire (1).

Le 1^{er} septembre, Montalembert accompagnant La Mennais, quittait Munich, après avoir fait ses adieux « à tous nos excellents amis ».

(1) Voir l'impression très sympathique à La Mennais de Görres dans : Görres, *Gesammelte Briefe*, t. III, p. 404.



CHAPITRE V.

Séjour en Allemagne de 1833 à 1834. Correspondance avec Görres et Brentano.

A cette époque, de nombreux Français visitèrent l'Allemagne sous des impulsions diverses (1). Des lettrés comme Michelet, Quinet, Hugo, Saint-Marc-Girardin, Saint-René-Taillandier, confiants en Mme de Staël cherchaient l'image de son *Allemagne*. Des collaborateurs du *Globe*, Fortoul, Lerminier, qui voulaient répandre en France la littérature et l'art allemands venaient s'y documenter.

La Mennais ravi de son séjour de 1832, y poussait ses disciples ; il voulait même fonder une œuvre qui eût pour but de fournir des fonds destinés à couvrir les frais de séjour en Allemagne d'étudiants français. Au dire de Lacordaire (2), les Allemands souriaient parfois de cet empressement, cependant ils firent bon accueil à E. Jourdain qui a raconté son voyage sous le pseudonyme de Charles Sainte-Foi, et au catholique légitimiste Cazalès, qui leur rendit aussi bon témoignage (3).

Montalembert qui s'intéressait déjà à l'Allemagne bien avant de connaître La Mennais, et qui avait beaucoup admiré l'*Allemagne* de Mme Staël, y revint au mois d'août 1833, il y resta jusqu'en 1834 et retira grands fruits de ce séjour.

(1) Sur l'opinion des Français à l'égard de l'Allemagne, et leurs souvenirs de voyage voir la liste donnée par L. Reynaud. *L'influence Allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècles*. Paris, 1922, p. 147. G. Monod, Michelet et l'Allemagne. *Revue Germanique*. 1905, p. 129. G. Monod, *La vie et la pensée de Michelet*, Paris, 1925, P. Gautier, *Un prophète. E. Quinet*. Paris, 1917, in-12.

(2) *Correspondance de Lacordaire et de Mme Swetchine*. Paris, 1864, p. 10.

(3) Voir : Ch. SAINTE-FOI, *Souvenirs de Jeunesse* (1828-1835). Paris, in-12, 1911. CAZALÈS, *Etudes historiques et politiques sur l'Allemagne contemporaine*. Paris, 1853, in-12.

Il y était attiré par les souvenirs de son séjour précédent ; d'autre part, il désirait s'éloigner de France pour chercher une diversion à la crise morale qu'il traversait : la condamnation de l'*Avenir* obligeait La Mennais et ses disciples au silence après une période de vie intense. Lacordaire s'était retiré dans l'étude et l'exercice de son ministère comme aumônier. La Mennais rentré à La Chesnaie, glissait de plus en plus vers la révolte contre le Pape. Montalembert cherchait sa voie, désireux de rester uni à l'Eglise il restait en rapport constant avec son maître, espérant le retenir dans l'orthodoxie catholique, hésitant à s'éloigner de celui qui lui avait témoigné tant d'affection et qui lui était si cher. Cependant, Lacordaire et Mme Swetchine lui adressaient les lettres les plus pressantes pour le détacher de celui qu'ils estimaient dangereux pour son salut ; leurs exhortations se firent d'autant plus vives après que le Pape eût condamné la traduction et la préface des *Pèlerins Polonais* par Montalembert. Montalembert se soumit en retirant son ouvrage du commerce, mais il hésita beaucoup avant de publier une lettre officielle d'adhésion aux actes du Saint-Siège, ce qu'il fit le 8 décembre 1834 ; consommant ainsi sa rupture avec La Mennais.

C'est pendant cette année de luttes intérieures, d'isolement moral, d'incertitudes sur son avenir que se passa ce séjour ; l'hiver à Munich fut encadré entre deux périodes de voyages.

Montalembert aborda cette fois l'Allemagne par les bords du Rhin. On sait la réputation qui avait été faite à ces sites romantiques entre tous. Montalembert, au premier contact, ne subit pas le charme, il est à Bingen quand il écrit : « Je trouve enfin
« le Rhin, ses montagnes et ses ruines. Courses dans les envi-
« rons de Bingen au pèlerinage célèbre du Rochusberg, à Ru-
« pertsberg sanctifié pour tout catholique par le souvenir de
« sainte Hildegarde, au vieux château de Klopp au-dessus de la
« ville même. Beaucoup de vandalisme comme en France, je
« dois avouer que malgré ma ferme intention de tout aimer et
« de tout admirer en Allemagne, je suis extrêmement désap-
« pointé de ce que j'ai vu jusqu'à présent, de ce Rhin qui se
« présentait à mon imagination sous des couleurs si séduisan-
« tes. De Bingen à Mayence, trajet que je fais sur le bateau à
« vapeur, ce fleuve est magnifique mais les bords y compris le
« fameux Johannisberg, etc., me semblent plats et médiocres.
« Les éternels vignobles de la Rheingau rendent l'aspect général,
« monotone et nu. Mayence me frappe et me plaît : c'est une
« vraie ville allemande. Cathédrale admirable encore quoique

« doublement dévastée par les bombes françaises et la brosse
« des réparateurs (1). »

A Wiesbaden, Montalembert rencontra des amis Suédois, le comte et la comtesse d'Ugglas et leur agréable compagnie éclaira immédiatement sa route, avec eux il se rend à Schlangenbad : « l'endroit délicieux, le premier qui réponde à l'idée que
« je m'étais faite de l'Allemagne. C'est un vallon bien encaissé
« dans la montagne, entouré de bois (2). Il y passa une quinzaine, de là il écrivit à La Mennais :

« J'ai fait de mon mieux pour ne pas perdre tout à fait mon
« temps ici. J'ai beaucoup vu l'intérieur du pays et la population, tout en courant après les ruines que j'aime tant. Je me
« suis trouvé logé à côté d'une école : j'ai profité de ce voisinage pour faire la connaissance du maître d'école et pour
« suivre les leçons qu'il donnait aux enfants (3). »

Montalembert donne le programme de l'enseignement qu'il approuve et il signale en particulier l'importance accordée à l'éducation musicale.

Il expose ensuite un projet qu'il ne réalisa pas, mais qui occupa souvent sa pensée pendant cette année :

« Je suis à peu près décidé à faire, à la suite de mes voyages,
« un ouvrage qu'on pourrait intituler : *Pèlerinage d'un Catholique au XIX^e siècle*. J'y mêlerais à une description des lieux et
« des population qui portent un caractère spécialement catholique, toutes les traditions, les légendes que je pourrais ramasser ; j'y consignerais tous les détails de mœurs qui témoigneraient encore de l'empire de la religion. Je m'y élèverais contre le vandalisme destructeur et réparateur, je dénoncerais enfin l'oppression dont les catholiques sont victimes
« dans presque tous les pays et cela par le seul récit des faits. Peut-être tout cela pourrait-il avoir quelque utilité. Je crois
« que je pourrais faire un volume avec l'Allemagne et le Tyrol ; un second avec l'Italie et peut-être un troisième avec la Bretagne et les provinces que j'ai déjà vues en France » (4).

A Cologne, Montalembert retrouve Rio ; lui aussi faisait alors un voyage d'études en Allemagne et ils vont tantôt réunir, tantôt séparer leurs itinéraires ; ensemble ils visitent toutes les

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 8 août 1833.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 10 août 1833.

(3) Montalembert à La Mennais, *Lettre inédite*, 22 août 1833.

(4) Montalembert à La Mennais, 22 août 1833 fragment publié par Lecanuet, *Montalembert*, I, p. 371.

belles églises de Cologne ; le dimanche, ils vont à la grand'-messe à la cathédrale, dont les frères Boisserée avaient tant parlé à Montalembert :

« Moment d'enthousiasme ardent, note-t-il, et de bien vive « jouissance, le plus grand mystère de notre sainte religion cé- « lébré avec toutes ses pompes dans la plus belle œuvre de cette « religion m'a été au cœur d'une manière poignante. » ...« Le « soir, je vais dans un jardin à Deutz, au delà du Rhin ; il y « avait une charmante musique ; j'y ai vu coucher le soleil « d'une manière admirable, en réfléchissant ses rayons sur les « larges flots du Rhin, après les avoir lancés à travers les tou- « relles de Saint-Martin et les arcs-boutants de la sublime ca- « thédrale. Moment de délices digne d'être mis à côté de celui « de ce matin » (1).

Le lendemain, Montalembert est reçu à Bonn, dans le cercle du professeur Windischmann, le philosophe catholique et anti-hermésien :

« Visite au vieux et vénérable Windischmann, qui me reçoit « avec cette tendre cordialité qu'on ne trouve qu'en Allemagne ; « son gendre Walter, professeur de droit canon, de même. Il « me mène chez Welker, célèbre philologue, qui me reçoit fort « bien. »

« Le soir, souper chez Windischmann et sa charmante famille « et le professeur Klee (2) et Pügge (3), le très ardent partisan « de l'*Avenir*. »

« Mardi, 27 août. Le matin, au cours de Windischmann, his- « toire de la Philosophie, peu intéressant. Puis visite avec Wal- « ter au célèbre Guillaume de Schlegel, qui me fait force poli- « tesse, mais me semble trop vain et trop français. »

« Course avec Walter et Klee à Rolandseck et Nonnenwerth, « site aussi délicieux que la légende qui s'y rapporte et qui est « la plus belle du Rhin » (4).

« Mercredi 28 août. Longue conversation avec Windisch-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 25 août 1833.

(2) H. KLEE *théologien catholique* (1800-1840), professeur à Bonn plus tard à Munich, écrivit plusieurs ouvrages dont le plus important : *Die Katholische Dogmatik*.

(3) PÜGGE, ami des Görres, collaborateur au *Rheinisches Museum*.

(4) On racontait que lorsque la belle Hildegunde apprit la mort de Roland, son fiancé, elle prit le voile dans ce couvent. Mais la nouvelle était fausse, et Roland désespéré à son retour se fit ermite sur le rocher dominant le rivage pour entendre les chants des nonnes monter à lui jusqu'à ce qu'il mourût d'amour. Voir *Die Geschichtlichen Deutschen Sagen* von Karl Simrock, Basel, 1886.

« mann sur l'histoire de la philosophie, peu féconde. Jugement
« médiocre sur M. Féli » (1).

Après avoir visité l'église de l'Apollinarisberg, Montalembert parcourt la charmante vallée de l'Ahr, et s'arrête au site alors désert, de Laach, qui est maintenant peuplé par les bénédictins :

« J'arrive enfin à ce Laach que j'ai tant voulu voir et je trouve
« que cela surpasse mon attente. Le lac, les forêts et l'abbaye
« forment un ensemble unique. L'église est le monument le plus
« parfait d'architecture romane qu'on puisse voir » (2).

A Coblenze, Montalembert entra en relation avec le conseiller municipal Dietz, « ce fidèle ami, allègre et brave serviteur de Dieu » (comme l'appelle Brentano), qui fit venir de Nancy les Sœurs de la Charité ; Sulpice Boisserée se trouve là aussi de passage (3) ; Montalembert a une impression de vie religieuse intense ; il écrit à La Mennais :

« De Bonn, où je vous ai écrit ma dernière lettre, j'ai été à
« Coblenz, qui est le véritable foyer du catholicisme sur le
« Rhin, beaucoup plus que Bonn où règne une sorte de tiédeur
« scientifique. A Coblenz, siège de toutes les autorités prus-
« siennes, l'esprit d'opposition a développé l'esprit catholique,
« et sous ce rapport, l'occupation prussienne a fait un bien
« immense. Si le gouvernement français avait eu l'ombre de
« pénétration, il aurait pu tourner à son profit ici comme en
« Belgique toutes les passions des masses catholiques. Mainte-
« nant, tout est changé ; les catholiques redoutent avant tout,
« comme en Belgique, la réunion à la France ; et le gouverne-
« ment prussien a fort habilement profité de cette disposition en
« mettant beaucoup plus de tolérance et de complaisance dans
« ses relations avec le clergé en tolérant les pèlerinages, en ces-
« sant d'astreindre les soldats catholiques à l'office protes-
« tant » (4).

Par Bingen et Mayence, Montalembert arrive à Francfort le 3 septembre ; il va renouer ses amitiés de 1832 et en former de nouvelles :

« Visite à la bonne Mme Steingass, fille de Görres, que j'ai-
« mais déjà tant à Munich. Son mari, professeur d'histoire, me

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 30 août 1833.

(3) Voir M. BOISSERÉE, *Sulpiz Boisserée Lebensbeschreibung und Briefwechsel*. Stuttgart, 1862, p. 618.

(4) Montalembert à La Mennais, *Lettre inédite*, 15 septembre 1833.

« paraît fort distingué. Après un dîner solitaire, je vais voir
 « Mme Schlegel, veuve du célèbre Frédéric, qui me reçoit à
 « merveille. Le soir, j'y retourne, j'y retrouve son fils Veith,
 « juif converti et peintre délicieux, rival d'Overbeck pour l'ex-
 « pression. Sa femme italienne, sa belle-sœur et ses quatre filles
 « nées à Rome, m'enchantent par leur cordialité et par les sou-
 « venirs qu'elles réveillent dans mon cœur par ce chant exquis
 « d'*Evviva Maria e chi la creò*, qu'on entend à Rome. »

« Vendredi 6 septembre. Je ne me suis jamais trouvé si à mon
 « aise, si amusé qu'à Francfort. Je m'en vais cependant avec les
 « Steingass, à quatre heures, pour le pèlerinage de la Nativité
 « à Boppard » (1).

Là, Montalembert retrouva Christian Brentano, frère du poète
 « très agréable et amusant » ; ils s'associent à Schelble, direc-
 teur d'une association de musique catholique, pour remonter la
 vallée de la Lahn, « encore plus délicieuse à mon gré que celle
 « de l'Ahr », dit Montalembert. « Que cette Allemagne est
 « belle ! et d'une beauté si douce et si pénétrante ! »

« Je continue mon voyage avec mes deux agréables et aima-
 « bles compagnons de voyage qui me font mourir de rire avec
 « leurs histoires d'Authichiens » (2).

Et l'on visite ainsi Limbourg et Wetzlar avant de se séparer.
 Ils discutèrent évidemment les idées de l'*Avenir*, car Montalembert, en nommant à La Mennais les partisans de ses doctrines,

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*. Montalembert repassa à Francfort dans ses voyages de l'année suivante. Confer. *Briefe von und an Friedrich und Dorothea Schlegel*. Gesammelt und erläutert durch J. Körner. Berlin, 1926, p. 349 : « Unter den vielen Reisenden ...Graf Montalembert, abbé Lacordaire, Cazalès und mehrere andre vortrefflich gesinnte, « gediegne, sehr unterrichtete junge Männer, die aber nach der Erschei-
 « nung jener *Paroles*, die Fahne ihres Meisters verlassen, und sich von
 « ihm und seiner Sache völlig abgewendet haben, jedoch seiner Person
 « selbst auf gewisse Weise, und mitdauerndem Schmerzgefühl zugethan
 « bleiben. » (D. Schlegel. Frankfurth a. M. 6ten nov. 1834.) « Parmi les
 « nombreux voyageurs... Le comte de Montalembert, l'abbé Lacordaire,
 « Cazalès et plusieurs autres jeunes gens d'une mentalité excellente, sé-
 « rieux et très instruits, qui après l'apparition des « *Paroles d'un Croyant*,
 « ont abandonné le drapeau de leurs maîtres et se sont complètement
 « détachés de lui et de ses affaires, cependant ils restent d'une certaine
 « façon attachés à sa personne dans une sympathie compatissante et
 « douloureuse. »

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 9 et 10 septembre 1833. L'année suivante Crabb Robinson écrit : « My old acquaintance Christian Brentano has become a pietist, and all but a fanatic. De Lamennais is his hero now. » *Diary*, ed. 1872, II, p. 71 : « Mon viel ami Christian Brentano est devenu un homme dévot et un vrai fanatique. La Mennais est maintenant son héros. »

cite : « Christian Brentano, qui l'est également, sauf la séparation de l'Eglise et de l'Etat » (1).

Seul, Montalembert va voir, à Aschaffenburg, Döllinger, mais il le trouve assez froid.

Après avoir de nouveau passé à Francfort pour entraîner Rio qui refuse le voyage, Montalembert va à Dresde, il regarde la galerie de peinture, surtout l'école vénitienne « si puissante et si éclatante », puis va trouver celui qui était le centre du romantisme allemand, Ludwig Tieck :

« Visite au célèbre Tieck, qui me reçoit fort amicalement et « où je trouve Raumer, l'historien qui me plaît assez » (2).

Les études de Tieck sur Shakespeare, ses publications, très fantaisistes d'ailleurs, sur le Moyen Age allemand, les hommages qu'il rendait à la poésie du catholicisme, étaient autant de liens entre le poète et l'historien de sainte Elisabeth.

Montalembert fut invité à une des fameuses séances de lecture où Tieck, avec sa physionomie expressive, sa voix aux inflexions très variées, donnait libre cours au merveilleux talent d'acteur qu'il n'avait jamais pu mettre en œuvre.

« Soirée chez Tieck, écrit Montalembert, qui lit une admirable traduction d'un admirable drame de Calderon, la *Magie miraculeuse*, ou quelque chose de pareil. Je suis stupéfait de « la beauté de ce drame chrétien : c'est quelque chose dont on « n'a pas idée dans aucune littérature. J'y fais deux ou trois « connaissances, celle de Steffens, le professeur, du comte Baudissin, etc. » (3).

Montalembert traverse ensuite la Suisse saxonne et la Bohême où il jouit beaucoup de la nature et du caractère catholique et local de la fête de saint Wenceslas ; il allait voir à Prague le général polonais Skrzynecki :

« L'accueil que m'a fait ce héros de mon imagination et de ma « foi, ce preux chrétien, ce saint guerrier, l'honneur et la consolation de ce siècle, m'a comblé de fierté et de joie. Jamais « attente n'a été si bien remplie et même dépassée que la

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 20 septembre 1833.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 21 septembre 1833.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 21 septembre 1833.

LE COMTE BAUDISSIN (1789-1878), diplomate au service du Danemark jusqu'en 1821, se fixa à Dresde 1827 et fit plusieurs traductions de Shakespeare publiés par Tieck. Le drame lu par Tieck était *der wunderthätige magus* (le magicien bienfaisant) trad. p. Gries : *Schauspiele von Calderon*. Berlin, 1815-1829, t. II.

« mienne. Je trouve en lui tout ce que j'avais pu espérer, c'est
« le modèle du chevalier chrétien, un saint et un héros » (1).

~ Au début de novembre, voici Montalembert à Berlin ; pendant une semaine, il est accueilli par plusieurs personnalités, mais si rapidement, qu'il n'a que le temps de jeter une impression bien fugitive dans son journal :

« 1^{er} novembre : Visite au professeur Von der Hagen, l'homme
« des Nibelungen, excellent. »

« 3 novembre : Au sermon du fameux Schleiermacher, pi-
« toyable... Le soir chez Savigny (2) : j'y trouve M. Rancke,
« écrivain historique d'un vrai talent, et M. Radowitz (3), chef
« de l'état-major d'artillerie, le plus notable des catholiques
« d'ici, extrêmement instruit et surtout parfaitement au fait de
« l'art ; ainsi que M. de Savigny, celui-ci me plaît de plus en
« plus.

« Lundi, 4 novembre : Au cours de Savigny, de Gans (5), de
« Raumer (4), le premier grave et digne, le second facile et élo-
« quent ; le troisième très éloquent.

« Mardi 5 novembre : Ce matin, je vois le célèbre M. de Hum-
« boldt (6), qui me comble de politesses et de prévenances.

« Soirée chez les Savigny. Discussion théologique avec cette
« remarquable Mme d'Arnim.

« 7 novembre : Seconde visite à M. de Humboldt, toujours
« plein de bonté et d'amitié. »

« 8 novembre : Dîner avec Gans et Lerminier » (7).

De là, Montalembert passe en Westphalie ; à Munster, il salue la comtesse de Stollberg. Il s'arrête deux jours à Paderborn, pour voir un ami de Windischmann, le Père Gossler, protestant converti, devenu franciscain :

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 5 octobre 1833.

(2) Frédéric Charles de SAVIGNY (1779-1861) professeur de droit civil ; avait épousé Kunigunde Brentano, sœur de Clemens et de Bettina, alors veuve d'Arnim. Chez ses parents se trouvait aussi Charles de Savigny (1814-1875) plus tard un des chefs du centre catholique.

(3) J. M. VON RADOWITZ (1797-1853), Commandant en chef de l'artillerie, chargé de plusieurs missions diplomatiques, auteur de plusieurs ouvrages politiques.

(4) GANS (1798-1839), professeur de droit et disciple de Hegel.

(5) RAUMER (1781-1873) l'historien connu.

(6) Guillaume de HUMBOLDT (1767-1835) le diplomate lettré et philologue.

(7) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

LERMINIER (1803-1857), professeur de législation au Collège de France, collaborateur du *Globe*, de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Revue contemporaine*.

« Je crois voir, dit Montalembert, saint François ressuscité, « Fra Angelico et toute l'admirable vie monastique des siècles « de foi se dressent devant moi dans sa personne » (1).

Enfin Montalembert va trouver un but à ses pérégrinations : il passait à Marburg et, ayant visité pieusement le château et l'église, remplis du souvenir de sainte Elisabeth, il acheta un almanach contenant un récit de sa vie, il en fut enthousiasmé et résolut sur l'heure d'écrire la vie de cette charmante princesse.

L'heureuse inspiration de ce travail lui venait à un moment très douloureux ; en arrivant à Francfort, Montalembert recevait le Bref du pape le condamnant nommément pour la préface et la traduction des *Pèlerins Polonais*. Ecarté momentanément de toute action politique, Montalembert se rejeta avec d'autant plus d'ardeur vers le passé. A Nuremberg, Montalembert trouve :

« Un soulagement réel, un adoucissement ineffable dans la « vue de ces exquis productions du Moyen Age catholique »...

« Nuremberg est vraiment la Venise ou la Florence de l'Alle-
« magne ; quoiqu'elle ne soit plus catholique, toutes ses beautés
« sont catholiques et surtout elles sont bien conservées. » Il énumère les sujets de son admiration et ajoute : « Enfin, sans
« parler de Heideloff l'architecte, Wilder le graveur, et autres
« artistes, je fais une connaissance vraiment précieuse, celle du
« Baron Hans d'Aufsess (2), fondateur de la société et du jour-
« nal pour la défense des antiquités du Moyen Age. Il est luthé-
« rien, mais si plein de foi, d'humilité, de dévouement aux an-
« ciens siècles, à l'art chrétien et catholique, à tout ce qui est
« honorable, pur, poétique, qu'il est impossible qu'il ne re-
« vienne pas un jour à la vérité. Je passe trois soirées avec lui ;
« notre sympathie est complète sur la noblesse, la féodalité, les
« arts, l'histoire, etc., et cependant il est protestant et monar-
« chiste ! Enfin, je suis très satisfait de mon séjour à Nurem-
« berg et j'en remercie Dieu » (3).

Pendant plusieurs mois, Montalembert s'installa à Munich, dans la maison du professeur Moy (4), entouré de relations cor-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 15 novembre 1833.

(2) BARON HANS VON AUFSESS (1801-1872), en relation avec les frères Grimm, Uhland, Ranke et autres, fondateur du « *Germanisches Museum* ».

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 12 au 16 septembre 1833.

(4) E. MOY DE SONS (1799-1867), fils d'émigré français, professeur de droit à Würzburg, puis à Munich.

diales et plongé dans le travail. Le premier accueil qu'il reçut à son arrivée est rappelé ainsi :

« 19 au 21 décembre : Journées consacrées à faire des visites « et à renouveler d'anciennes connaissances. Sauf les Gôrres, « père et fils, qui me témoignent une froideur marquée » (qui « ne persista pas), « je suis partout mieux reçu que je ne l'avais « espéré : ces bonnes gens paraissent comprendre ma position « et me trouver plus digne de pitié que de colère. Döllinger, si « froid à Aschaffembourg, me comble d'amitiés ; Schelling me « témoigne pour M. Féli la plus touchante sympathie. Cazalès, « autrefois si persifleur, m'émeut par sa cordialité. Baader est « toujours plein de zèle pour nous. Mais celui qui me montre le « plus d'intérêt et d'amitié est une nouvelle connaissance, Cle- « mens Brentano, cet admirable écrivain que j'ai toujours dé- « siré connaître et qui paraît tout à fait comprendre mon âme, « mes sentimens et ma position. Seulement, il m'attriste et me « trouble en insistant très fort, comme Mme Swetchine et La- « cordaire, sur la nécessité d'une soumission au Pape » (1).

On a vu que Montalembert avait été souvent reçu par des amis ou des parents de Clemens Brentano. Il connaissait aussi ses œuvres, ce monde fantaisiste issu des légendes populaires le charmait ; il aimait surtout cette nouvelle : *Geschichte eines fahrenden Schülers*. « Moment d'émotion et de douce jouis- « sance, écrit-il, en lisant, dans un almanach de 1818, l'un des « fragmens les plus exquis qui me soit jamais tombé entre les « mains, l'histoire de l'écolier errant, par Brentano, dans le « langage du Moyen Age, et toute empreinte de la foi et de la « naïveté de cette heureuse époque » (2).

Montalembert fut aussi enthousiasmé de « l'admirable et remarquable ouvrage » (3) *l'Histoire de la Passion*, écrite d'après les révélations de Catherine von Emmerich, religieuse à Dülmen. Cet ouvrage a été bien discuté, il semble que si on ne peut douter de la sincérité et de la bonne foi de cette sainte personne, le dictant à Brentano, il est bien difficile de dégager ses visions, des fleurs que l'imagination du poète a tressées alentour.

On voit que Montalembert suivait volontiers cet esprit vagabond dans tous les chemins qu'il avait parcourus. L'ironie, élevée par Schlegel au rang de théorie artistique, et si naturel à Brentano, ne déroutait pas Montalembert, comme il arriva pour

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 19, 20, 21 décembre 1833.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 21 août 1832.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 28 novembre 1833.

bien d'autres ; au contraire, il en jouissait et s'amusa beaucoup de son *traité contre les Philistins*.

Brentano a laissé une description singulière de l'impression que lui fit Montalembert.

« Ich kann sein Wesen mit nichts vergleichen in meinem Leben, als mit meiner Empfindung nach der ersten Beichte, da ich rein und voll Friede und Freude und heiliger Trunkenheit durch den Kreuzgang des Klosters heimging und in dem Garten, der den Gang umschloss, ein Springbrünnschen zwischen Rosen und Lilien tanzen sah » (1).

Ils se virent bien souvent pendant cet hiver ; puis ils firent ensemble, avec Döllinger et Guido von Görres, un petit voyage à Salzbourg et à Berchtesgaden, au mois de mai 1834. Montalembert fut enchanté de son compagnon de route : « Brentano, toujours jours éblouissant et pétillant d'esprit à la fois religieux et comique. » « Je suis tout content de Brentano ; il me traite avec amitié et me donne d'excellents conseils » (2). Montalembert devait garder longtemps le souvenir de cette excursion dans ces montagnes qu'il décrit ainsi :

« J'en suis tout saisi d'admiration. C'est un genre de beauté ou plutôt de doux et paisible attrait, de charme mélancolique et solitaire, que je ne me rappelle pas d'avoir jamais rencontré ailleurs à ce point, pas même dans les vallées derrière Amalfi, ni dans celles du Tyrol. Ce sera toujours pour moi un souvenir délicieux, quoique dépourvu de tout intérêt personnel »... « à mesure qu'on s'approche de Berchtesgaden, la vallée s'élargit un peu, sans rien perdre de sa beauté. En ce moment, l'Angelus sonne ; j'en ai été rarement plus touché, plus pénétré, je cherche à réciter tout simplement la prière, à oublier les vers de Dante, de Byron » (3).

Pendant son long séjour à Munich, Montalembert était devenu tout à fait un habitué de la maison des Görres, il y passait souvent ses soirées et retrouvait là Döllinger, parfois les Boisserée, Philipps, protestant anglais de naissance, converti au catholicisme et qui se fixa comme professeur de droit à Munich, le

(1) Clemens Brentano an eine Freundin. Diel und Kreiten. *Clemens Brentano*. 2 vol. Freiburg, 1877. « Je ne peux comparer sa nature à rien d'autre dans ma vie si ce n'est à l'impression éprouvée après ma première confession, lorsque, innocent, plein de joie, de paix, de sainte allégresse je passai dans le cloître longeant le jardin, et je vis entre les roses et les lys danser un jet d'eau. »

(2) MONTALEMBERT. *Journal*. 21 mai 1834, cité par Lecanuet, *Montalembert*, I, p. 384, et 26 mai 1834 (inédit).

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 24 mai 1834.

peintre Schlotthauer qui l'entraînait à son cercle d'artistes catholiques (1).

Montalembert se plongea alors dans l'étude de l'histoire du Moyen Age, car il avait résolu de faire précéder sa *Vie de Sainte Elisabeth* d'une importante introduction historique ; il écrit à La Mennais :

« Je me suis donc décidé à me livrer exclusivement à l'étude
« du passé, où mon cœur, mon imagination et ma foi trouvent
« encore des aliments ; et nulle part le moyen âge n'est exploité,
« étudié, dévoilé comme en Allemagne ; j'y trouve chaque jour
« de nouvelles ressources, de nouveaux trésors tirés depuis peu
« de l'oubli ; en un mot, j'ai ici ce qui me manquerait complète-
« ment à Paris : les livres et les hommes qui s'expliquent et
« s'éclaircissent mutuellement. Ils me resteraient inconnus,
« ou en tous cas hors de ma portée, si je n'étais pas en Allema-
« gne. Je ne parle que de l'histoire et de la littérature, ne m'oc-
« cupant en rien de philosophie » (2).

Grâce au professeur Massmann, Montalembert s'initia à la lecture des textes anciens ; il étudia les poèmes chevaleresques particulièrement Walter von der Vogelweide, dont il parle plusieurs fois dans la *Vie de Sainte Elisabeth*, et qu'Uhlend venait de mettre en lumière.

Sous l'impulsion de Görres, dont il suivit les cours sur la mystique chrétienne, plus tard réunis et développés en un grand ouvrage, Montalembert se mit à lire les mystiques allemands. Outre les œuvres nécessaires à son travail spécial, il mentionne le poème du « Pauvre Henri », à la fois chevaleresque et mystique, où le pauvre lépreux, après une résignation héroïque, obtient sa guérison miraculeuse par le dévouement d'une jeune fille :

« J'éprouve un moment d'enthousiasme et d'admiration si
« profonde en lisant le poème d'Hartmann von der Aue, intitulé
« *Der Arme Heinrich*, que je puis m'empêcher de l'inscrire dans
« cette liste de mes instans de bonheur vide depuis longtemps.
« Ce n'est qu'un instant bien exactement, mais un instant bien
« pur et bien sacré. Ce poème est le beau idéal de l'amour chré-
« tien et saint » (3).

(1) Voir sur les commensaux de Görres : Galland *J. von Görres*. Freiburg, 1876, p. 433 et Franz Rhein, *Zehn Jahre Historisch Politische Blätter*. Obercassel, 1916.

(2) Montalembert à Lamennais, *Lettre inédite*, 26 janvier 1834.

(3) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 19 avril 1834.

Il copie, pour l'avoir souvent sous les yeux, la prière de Nicolas de Flüe, ce paysan devenu ermite, qui rétablit la paix entre les cantons Suisses (1). Par dessus tout, il vénère le bienheureux Suso, dont la vie racontée par lui-même, et les œuvres avaient été publiées par le chanoine Diepenbroëk, précédées d'une longue préface de Görres où il résume l'histoire du mysticisme catholique ; la première fois que Montalembert ouvre le livre, il écrit :

« J'éprouve une émotion délicieuse, de ces émotions que les « ouvrages allemands peuvent seuls procurer, en lisant la *Vie du* « *mystique Suso*, par lui-même ; c'est vraiment céleste » (2).

Dans les lettres de direction de cet ascète, si terrible à lui-même, mais bon et compréhensif pour ceux qui luttent dans le monde, Montalembert trouvait un réconfort ; il cherchait la sérénité en méditant ces conseils : « Liege vor seinen milden Füssen, bis er dich begnade, und lass Gott wirken wie er wolle. « Es muss manch wandelbar Wetter über dich gehen, eh dass « die himmlische Heitere in dir bestätigt werde »...

« Gedenke dass manche schönere, edlere und zärtere Menschen denn du bist, deinen Streit ritterlich überwunden haben ; « die in dem Gefecht in dem du nun bist, manche Zeit standen « und viel bitterlicher angefochten wurden, und dass ist nun « ihres Herzens Freude » (3).

Devançant saint François de Sales, Suso cherche dans toute la nature des points de comparaison pour élever l'âme allant à Dieu. Il ne se refuse pas au plaisir innocent de regarder le lapin effrayé se cachant sous un buisson, un beau rosier fleurissant,

(1) Voir : Bruder Klaus von der Flüe. G. von Görres, chap. VI.

« O Herr, nimm von mir,
« Wass mich wendet von dir
« O Herr gib auch mir
« Was mich kehrt zu dir
« O Herr nimm mich mir
« Und gib mich eigen dir. »

Copié par Montalembert en tête du carnet commencé en septembre 1833.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 2 décembre 1833.

(3) Suso, *Schriften*. Rastisbonne, 1837, 2^e ed., p. 321, 327 :

« Demeure aux pieds du Seigneur jusqu'à ce qu'il t'envoie sa grâce, et « laisse le agir selon sa volonté. Tu traverseras encore bien des intempéries jusqu'à ce que la sérénité céleste soit confirmée en toi...
« Songe que bien des créatures plus belles, plus nobles, plus délicates « que toi ont soutenu vaillamment ce combat ; elles sont demeurées longtemps dans la lutte où tu es maintenant, et ont été attaquées plus cruellement encore et c'est maintenant la joie de leur cœur. »

l'étoile du matin accompagnant les matines, et les belles perspectives du lac de Constance, car « les cieux racontent la gloire de Dieu », et il s'unit à ce concert ; mais ce n'est pas l'hymne majestueux du prophète devant Jéhovah, il rappelle plutôt dans sa grâce et sa naïveté les bergers et les angelots qui, sur le flageolet, la cornemuse, chantent Noël autour de la crèche dans les tableaux des maîtres Rhénans.

Montalembert trouva alors dans la nature des joies nouvelles :
 « Ces jours-ci, il s'est ouvert pour moi une source nouvelle
 « d'émotions et d'études : la nature envisagée sous le point de
 « vue catholique et populaire du Moyen Age et la recherche des
 « noms que les fidèles ont assignés aux plantes, aux oiseaux les
 « plus charmans, des douces et touchantes croyances que leurs
 « âmes naïves et heureuses ont attachées à une foule de phénomènes des trois règnes. Ah ! si je pouvais seulement étouffer
 « dans mon cœur les convictions politiques qui ne servent qu'à
 « le déchirer, étouffer surtout les chimères d'ambitions qui sont
 « aujourd'hui le dernier degré de l'absurde et du ridicule, je
 « pourrais encore peut-être trouver du repos et du bonheur
 « dans ces tranquilles et religieuses études. Mais vivre sans
 « amour et sans gloire, sans un pauvre rayon de l'un ou de
 « l'autre ! ! Qui l'aurait cru ! mais je vois bien qu'il en sera
 « ainsi » (1).

Montalembert reconnut ce qu'il devait à Suso en allant voir à Ratisbonne son éditeur le chanoine Diepenbröck, et en se rappelant son souvenir au bord du lac de Constance :

« J'aperçois à mes pieds le couvent des Dominicains qu'habitait Suso, mon bien-aimé, mon divin Suso, dont il décrit la situation d'une manière si touchante dans le récit de sa pénitence de la soif. Cette vue me pénètre d'émotions. J'y cours aussitôt. Ce n'est plus qu'une affreuse ruine, profanée, souillée par une manufacture dirigée par des protestans de Genève » (2).

Mais avant de quitter Munich, Montalembert jetant un coup d'œil sur toute cette période la résumait ainsi, le 30 mai 1834 :

« Je quitte enfin Munich, je ne puis pas dire que ce soit avec tristesse puisque ce lieu a été pour moi le théâtre des plus grandes douleurs intérieures que j'ai eu à subir »... « Mais en même temps sur ces ruines affreuses au delà de mes plus noi-

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 19 mai 1834.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 2 août 1834.

« res prévisions j'ai appris à mettre en pratique les excellents
« conseils de Skrzynecki, j'ai appris à me concentrer, à me suffire
« à moi-même, à connaître la vie telle qu'elle est et non pas
« telle que je la voudrais. J'y ai acquis surtout grâce à Dieu un
« calme et une sorte de résignation passive qui m'étonnent moi-
« même » (1).

Ajoutons que Montalembert avait appris à connaître à fond les rapports religieux et politiques de l'Allemagne contemporaine et qu'il avait acquis une connaissance très sérieuse de son histoire et de sa littérature du Moyen Age, ainsi que le reconnaît un article du *Katholik*, non signé mais inspiré par Görres ou par un de ses amis (2). En même temps la fréquentation des poètes romantiques avait développé en lui un esprit de poésie qui lui a dicté les titres charmants et les fins de chapitres suaves comme des strophes qui encadrent le récit de l'*Histoire de sainte Elisabeth*.

En quittant Munich, Montalembert allait faire un voyage d'étude dans toutes les bibliothèques contenant des documents sur sainte Elisabeth et dans tous les lieux rappelant son souvenir. En cours de route il fit encore quelques rencontres intéressantes :

A Toplitz il passa encore quelques jours auprès du vaillant et pieux général Skrzynecki.

A Göttingen, muni d'une lettre de recommandation de Görres, il va voir Jacob Grimm :

« Je vais chez le célèbre Grimm, à qui je dois tant de jouissances, et que je trouve simple et modeste au suprême degré.
« Il me conduit à la Bibliothèque où il me présente à Benecke
« et à son frère Guillaume Grimm (touchante histoire sur leur
« double amour pour la même personne, et le supplice auquel
« le bon Jacob s'est condamné en vivant avec celle qui lui a
« préféré son frère). Il me conduit aussi chez Heeren, que je

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*.

(2) « Das Buch schildert auch in der Einleitung der Charakter des Mittelalters... in einer Wahrheit und Treue, in eine Fülle und Wärme, wie sie die wenigsten Geschichtsleser noch werden irgendwo gefunden haben », *Der Katholik*. Band 66. Heft 1837 (article sur l'Histoire de Sainte Elisabeth).

Voir aussi *Allgemeine Literatur Zeitung* : Es gibt nur wenige Franzosen welche so tief in die deutsche Literatur eingedrungen wären, als der Hr. von Montalembert, welcher Gelegenheit gehabt hat, den geistreichen jungen Mann kennen zu lernen war erstaunt über dessen genaue Kenntnis unserer ältesten Literatur und über die Fertigkeit mit welcher er die alten deutschen Urkunden las und verstand. » 1837. Seite 278.

« trouve encor plein de vigueur, malgré ses soixante-quinze ans »...

« A 5 heures, je vais au cours de Grimm sur l'histoire de la « littérature allemande qui m'inspire autant de regrets que « d'intérêt » (1).

Montalembert apprécie tout autant Uhland qu'il visite à Tübingen et qu'il appelle le plus grand poète moderne de l'Allemagne :

« Uhland vient me voir, plein de prévenances mais un peu « réservé sur la poétique. Je lis ses poésies qui m'enchantent : « c'est la vieille poésie souabe du XIII^e siècle ressuscitée. C'est « admirable » (2).

Montalembert termina son voyage par le Tyrol, il traversait la belle contrée du Passeyer Thal quand son intérêt fut excité par la rencontre d'un paysan : « Balthazar Holzschnecht, avec qui je « fais route pendant plusieurs heures ; nous parlons beaucoup « de l'immortel André Hofer, dont cette vallée était la patrie et « le séjour habituel ; il me montre l'endroit où les Français « le firent prisonnier, c'est une hutte isolée dans les bois pres- « qu'au sommet de la montagne. Il se plaint de l'ingratitude de « l'Autriche et dit que si les Tyroliens s'étaient ainsi battus « pour Napoléon ou le Roi de Bavière ils auraient été autrement « récompensés » ...« J'arrive à la célèbre auberge : *Am Sand* « dont Hofer était Wirth (aubergiste) et qui appartient encore « à sa famille. Le premier objet que j'y rencontre c'est sa femme, « vieille rabougrie, avec la pipe à la bouche. Rien ne distingue « d'ailleurs cette maison pas même un portrait du héros comme « dans presque toutes les auberges de Tyrol. Les tableaux de « piété (Haussegen) rien de plus. Cependant après quelques « difficultés, la servante me fait monter au premier où je trouve « une demoiselle de vingt-cinq ans, habillée à la Française (c'est- « à-dire à la Viennoise), avec un air affecté et langoureux, qui « me montre les habits de son père, car c'est la fille de Hofer « qu'on a ennoblie et fait venir à Vienne, d'où elle vient de « tems en tems revoir le toit de son père » (3).

En rentrant en Bavière Montalembert fut extrêmement intéressé et touché par la passion jouée à Mittelwalden par les gens du pays (4).

(1) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 23 juin 1834.

(2) MONTALEMBERT, *Journal inédit*, 25 et 26 juillet 1834.

(3) MONTALEMBERT, *Journal*, 29 août, publié en partie par Lecanuet *Montalembert*, I, p. 388.

(4) Voir Lecanuet, *Montalembert*, I, p. 389.

Il ne rentre à Munich que pour faire ses adieux à ses amis ; pendant les mois qui suivirent il rédigea, en Italie et en France, *l'Histoire de la Vie de sainte Elisabeth*, d'après les documents qu'il venait d'amasser. On y trouve toutes les études et les tendances qui se sont manifestées dans l'esprit de Montalembert pendant son séjour en Allemagne cristallisées autour de la charmante princesse de Thuringe : l'attrait de la vie du Moyen Age, la poésie de l'amour humain, une foi et un esprit de pénitence qui rayonnent en universelle charité et sympathie avec la nature entière ; les perspectives du Moyen Age ouvrait le récit qui se prolongeait dans l'auréole des légendes populaires.

L'Histoire de sainte Elisabeth parut au moment du mariage de Montalembert avec Mademoiselle de Mérode ; ce double événement fut l'occasion d'un échange de correspondance avec ses amis allemands.

Overbeck adressa à Montalembert ses félicitations et ses remerciements pour l'exemplaire offert (2). Il se réjouit de le voir à Rome en janvier 1837 et lui offrit un dessin du miracle des roses que Montalembert publia dans *Les Monuments de sainte Elisabeth*.

Görres lui envoie en même temps que ses vœux, où il fait allusion au voyage de noces de Montalembert sur le Rhin et de là en Italie, son premier tome sur la *mystique chrétienne*, il le lui annonce dans la lettre suivante :

« Allen Segen und alles Glück und Heil in das neue Haus das
« sie in diesen Tagen wie ich vernehme, gegründet haben ; möge
« es lange bestehen, und das Geist seines Gründers sich lange in
« ihm bewahren ! Sie haben wohl gethan, dass sie den Haus-
« halt mit einer Rheinreise begonnen, der breite Strom zwis-
« chen Weinbergen, Burgen, Städten Dörfern und Wäldern ist
« ein gar gutes Bild ins Grosse hin des angefangenen Werkes,
« und der Weise in der es ablaufen soll ; und wenn der Himmel
« ihnen dabei wohlgewollt, dann wird die Erinnerung der Tage
« mit der sonnigen Landschaft sich gar enge verbinden, und die
« eine die andere zu befestigen dienen.

« Ich sollte nun in diese rosenfarbenen Tage nicht mit dem
« Ernste meiner Mystik treten. Ich denke inzwischen sie wissen

(1) Overbeck à Montalembert, 9 janvier 1837 : « Unmöglich kann ich
« auch einen Tag versteichen lassen, ohne aufs wärmste für das köst-
« liche Geschenk zu danken, womit sie mich Gestern haben erfreuen
« wollen » (lettre inédite). Voir les rapports de Montalembert et Over-
beck : M. Howitt *Friedrich Overbeck, sein Leben und Schreiben*. Freiburg
in Brisgau, 1886.

« schon den Ernst und die Fröhlichkeit zu verbinden, ohne dass
 « Eines dem Andern Eintrag thut. Lassen Sie sich daher mein
 « Buch immerhin gefallen ; sie haben einen Theil seines Inhal-
 « tes schon gehört und es wird Sie weniger Aufmerksamkeit
 « kosten schon Vernemenes wieder in sich zurück zu rufen, als
 « in einen ganz neuen Ideengang einzugehen ; auch können sie
 « ohne allen Schaden das Buch sur Seite legen, bis ihnen die
 « Stimmung strömt, sich mit ihm zu beschäftigen ».

Montalembert le remercie et ajoute :

« Je réserve pour Rome le plaisir de repasser ces admirables
 « leçons qui ont produit sur moi une si douce et si profonde
 « impression.

« J'ai envoyé à Clémens Brentano ma *Sainte Elisabeth*. Il vous
 « l'aura sans doute communiquée. Si vous me faites l'hon-
 « neur de me lire, vous me direz, j'espère, votre opinion bien
 « franche et paternelle sur la manière dont j'ai traité ce sujet
 « divin. Quelque soit le sort de cet ouvrage, il m'aura valu les
 « plus délicieuses et les plus pures émotions de ma vie : j'ai été
 « récompensé et bien au delà des peines et du travail qu'il m'a
 « coûtés.

Montalembert adresse ses amitiés à tous ses anciens amis de Munich : « mais surtout à Clemens Brentano. Au milieu des
 « caprices de son esprit, il m'aura peut-être oublié ou renié ;
 « pour moi, je n'oublierai ni sa conversation ni ses écrits : je
 « me souviens sans cesse et avec un plaisir toujours nouveau
 « de notre voyage ensemble à Salzbourg et à Berchtesgaden.
 J'espère qu'il me donnera de ses nouvelles » (1).

(1) Görres à Montalembert. *Lettre inédite*, 22 septembre 1836 :

« Que toute bénédiction, bonheur et santé vous soient données dans le
 « nouveau foyer que vous avez fondé ces jours-ci, ainsi que je l'apprends ;
 « qu'il subsiste longtemps et conserve l'esprit de son fondateur ! Vous avez
 « bien fait de commencer votre vie de famille par un voyage sur le Rhin
 « ce large fleuve entre les vignes, les châteaux, les villes, les villages et
 « les bois est un bon symbole vu en grand de l'œuvre commencée et de
 « la manière dont elle doit s'accomplir ; et si le ciel vous est clément,
 « alors les souvenirs de ces jours et de ces paysages ensoleillés s'uniront
 « intimement et se fortifieront les uns les autres. Je ne devrais pas in-
 « tervenir dans ces jours rosés avec le sérieux de ma mystique, mais je
 « songe que vous savez déjà unir le sérieux à la joie, sans que l'un fasse
 « tort à l'autre. Acceptez donc mon livre, vous en avez déjà entendu une
 « partie et cela vous demandera moins d'attention de vous rappeler ce qui
 « a déjà été vu que d'entrer dans un monde d'idées nouvelles ; vous pou-
 « vez aussi sans inconvénient le laisser de côté jusqu'à ce que vous soyez
 « dans la disposition voulue pour vous en occuper. »

(1) Montalembert à Görres, Rovigo, 13 décembre 1836. J. von Görres *Gesammelte Briefe*, III, p. 450 à 453.

Un an plus tard Brentano, en dépit des prévisions contraires, rendait témoignage d'amitié en envoyant à Montalembert son conte pour enfants « *Hinkel, Gockel und Gackeleia* », plein d'humour et d'animation malgré une fin un peu diffuse ; il lui écrit à ce propos :

« Da Graf Alfred de Falloux plötzlich von hier abreisst und
« die Güte haben will, Ihnen das kindische Buch mitzubringen
« welches zu schreiben ich mich verführen lies, so nehmen Sie es
« frei freundlich auf. Sie werden alle meine Weisheit und Tho-
« reiß, sie werden einen Père Enfantin darin finden. Ich danke
« Ihnen recht herzlich dass Sie mir Ihre Geschichte der H. Eli-
« sabeth mit der Ankündigung ihrer Verheirathung zugesendet,
« möge die H. Elisabeth Ihnen Segen erfliehen... »

« Mit Rührung haben wir Ihre Stimme im Univers gegen den
« verkehrten Cöllner Handel vernommen. In der *Allgemeinen*
« *Zeitung*, 4 januar 1838, finden Sie einen sehr delikaten Artikel
« über die gemischten Ehen (von Pr. Möhlar). Er verdiente einen
« guten Übersetzer und Commentator. Am armen Rhein sind
« alle guten Leute höchst betrübt. Warum hat sich der unglück-
« liche Lamennais so unselig verrennt ? Jetzt konnte er spre-
« chen » (1).

Brentano fait ici allusion au conflit qui s'éleva entre le gouvernement de Frédéric Guillaume III et l'Eglise catholique. On sait que le gouvernement prussien voulut obliger le clergé catholique à bénir des mariages entre protestants et catholiques dans des conditions contraires aux préceptes de l'Eglise. Devant la résistance de Mgr de Droste Vischering, évêque de Cologne, et de Mgr Martin de Dunin, archevêque de Gnesen, le gouvernement les fit emprisonner ; Görres lança pour les défendre son pamphlet de protestation *Athanasius*, suivi de plusieurs autres. Montalembert

(1) Clemens Brentano à Montalembert, *lettre inédite*, Munich 8 janvier 1838.

« Puisque le Comte Alfred de Falloux part subitement d'ici demain et
« qu'il a la bonté de vous apporter ce livre d'enfant que je me suis laissé
« induire à écrire acceptez-le donc en toute amitié. Vous y trouverez toute
« ma sagesse et toute ma folie, vous y trouverez un père Enfantin. Je
« vous remercie bien cordialement de m'avoir envoyé l'*Histoire de Sainte*
« *Elisabeth* en m'annonçant votre mariage, je vous souhaite que sainte Elisa-
« beth vous obtienne toute bénédiction. Nous avons été bien touché d'enten-
« dre votre voix dans l'*Univers* à propos des fâcheuses affaires de Cologne.
« Vous trouverez dans l'*Allgemeine Zeitung* du 4 janvier 1838, un arti-
« cle très fin sur les mariages mixtes. Il mériterait un bon traducteur et
« commentateur. Aux bords du Rhin tous les braves gens sont bien affli-
« gés. Pourquoi le pauvre Lamennais s'est-il si malheureusement égaré,
« maintenant il pourrait parler. »

se rangea au côté de son ami, pour soutenir la liberté de l'Eglise, il publia dans l'*Univers* plusieurs articles sur ce sujet qui eurent d'autant plus de poids que Montalembert, ayant atteint en 1835, l'âge légal, siégeait à la Chambre des Pairs (1).

Montalembert prévoyait que cette persécution susciterait une renaissance catholique en Allemagne, cette prévision fut en effet justifiée par de nombreuses conversions et une action catholique plus intense. Il continua à s'intéresser vivement à ce mouvement dans la suite de sa vie et rendit hommage aussi bien au développement politique social de l'influence de Görres qu'aux efforts de renouvellement artistique et chrétien dont il avait vu les débuts pendant ses séjours en Allemagne (2).

(1) Voir MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. IV : Réflexions sur l'Allocution pontificale du 10 décembre 1837 (p. 251). Encore l'affaire de Cologne (p. 262). Des derniers actes du Saint-Siège (p. 525).

GOYAU, *l'Allemagne religieuse*, II, ch. 2, exposé de la question et références.

(2) Voir Montalembert, *Des intérêts catholiques* (1852), *Œuvres*, t. V, p. 13 et suiv. et 41.



CHAPITRE VI

Séjour en Angleterre de 1839. Gladstone.

Au printemps de 1839, Montalembert fut appelé en Angleterre par la mort de sa mère ; Madame de Montalembert, sa femme, vint l'y rejoindre pendant quelques jours. Le nom de Montalembert était alors connu, sa campagne de l'*Avenir*, son entrée à la Chambre des Pairs, plusieurs publications, notamment l'*Histoire de sainte Elisabeth*, avaient attiré sur lui l'attention ; il retrouvait à Londres son ami Rio qui avait épousé Miss Jones of Lanarth et aurait voulu le mettre en rapport avec les nombreuses personnalités qu'il fréquentait ; mais étant donné les circonstances où Montalembert se trouvait, il n'accepta que rarement de se rendre à des invitations.

Sur les instances de Rio et en sa compagnie, Montalembert, ainsi que Madame de Montalembert, furent reçus à déjeuner par Samuel Rogers. Le poète des *Plaisirs de la Mémoire* confia à Rio l'impression que lui avait laissée cette visite : « Après le départ « des trois autres convives, Rogers m'a dit que, s'il avait le pouvoir de se mettre à la place de quelqu'un, il voudrait se mettre « à celle de Montalembert, non pas pour avoir sa jeunesse et sa « jolie femme, mais pour avoir cette foi imperturbable et sans « nuages qui lui semble le plus enviable de tous les dons » (1).

Montalembert eut aussi quelques rapports fugitifs avec Henry Crabb Robinson ; ils retrouvaient quelques points communs dans leur connaissance de l'Allemagne, mais tandis que H. C. Robinson était « l'ami et le défenseur de Goethe en Angleterre » (2), Montalembert avait surtout apprécié les jeunes romantiques catholiques. Montalembert, qui goûtait beaucoup la

(1) Rio, Epilogue à l'Art Chrétien, 1872, t. II, p. 351.

(2) Voir J. M. Carré. *Un ami et un défenseur de Goethe en Angleterre : Henry Crabb Robinson*. Revue Germanique. Juillet-août 1912.

pièce anglaise, devait être intéressé par le cercle de ce dilettante où se rencontraient Wordsworth, Coleridge, Charles Lamb, Samuel Rogers ; il reconnaissait la compétence de H. C. Robinson en matière d'art, comme en témoigne la lettre suivante :

« Dear Sir,

« I hope you will not find me intrusive if I recall myself, and
 « our aesthetical Germanic sympathies to your notice. I have
 « a few pictures to dispose of, belonging to my late grand father
 « M. Forbes, and it would be rendering me greatest service if a
 « man of your taste and experience would give me his opinion
 « of their value. May I therefore request you, if you feel so inclined, to name a day and hour on which I might have
 « the honour of shewing them to you at my present residence
 « 18 Chapel street, Grosvenor Square. I remain, my dear Sir,
 « Your obedient and obliged servant. »

« Le Comte de Montalembert. »

« June 7 th. 1839 » (1).

Ce fut sans doute H. C. Robinson qui entraîna Montalembert chez John Kenyon ; ce poète amateur et philanthrope aimait à réunir à sa table les célébrités du jour, et le 11 juin 1839 Robinson inscrit dans son journal :

« A most interesting party at Kenyon's.

« The lion of the party was Daniel Webster, the American
 « lawyer and orator. He has a strongly marked expression of
 « countenance. So far from being a Republican in the modern
 « sense, he had an air of imperial strength, such as Caesar
 « might have had. His wife, too, had a dignified appearance. Mr.
 « and Mrs Ticknor alone resembled them in this particular.
 « There were present also at Kenyon's, Montalembert the
 « distinguished Roman Catholic author, Dickens, Professor
 « Wheatstone, the Miss Westons, Lady Mary Shepperd, etc. » (2).

(1) Montalembert à H. C. Robinson. *Lettre inédite*, communiquée par l'obligeance de M. Jean-Marie Carré.

« Cher Monsieur, J'espère que vous ne me trouverez pas indiscret si
 « je me rappelle à votre souvenir ainsi que nos sympathies esthétiques
 « allemandes. Je dispose de quelques tableaux, ayant appartenu à feu
 « mon grand père M. Forbes, et cela me rendrait grand service, si un
 « homme de votre goût et de votre expérience me donnait son opinion
 « sur leur valeur. Puis-je donc vous demander si vous êtes disposé, quel
 « jour et à quelle heure je pourrais avoir l'honneur de vous les mon-
 « trer à mon domicile actuel, 18 Chapel street, Grosvenor Square. Je
 « suis, cher Monsieur, votre obéissant et obligé serviteur. » 7 juin 1839.

(2) Henry Crabb Robinson *Diary, Reminiscences and Correspondence*. London, 1872, p. 220.

« Réunion très intéressante chez Kenyon. Le lion du jour était Daniel

Montalembert vit alors le jeune Gladstone pour la première fois ; Gladstone était à un an près son contemporain ; comme lui, il avait débuté tout jeune dans la carrière politique (rappelons son entrée à la Chambre des Communes en 1833), il s'intéressa toujours aux questions religieuses ; étudiant à Oxford, il avait suivi avec sympathie les premiers signes du Mouvement d'Oxford, non en disciple, mais en spectateur bienveillant, attiré par le charme et la supériorité de Newmann ; il avait quitté l'Université avec une foi très ferme en la religion anglicane, et il venait d'exprimer ses sentiments à cet égard dans son premier livre : *The State in its Relations with the Church* ; dans cet ouvrage, il établissait la nécessité d'une religion d'Etat, l'obligation pour l'Etat de soutenir exclusivement la religion anglicane reconnue comme telle. On voit que cet ouvrage était diamétralement opposé aux tendances nouvelles ; plus tard, Gladstone reconnut qu'au moment où il écrivait cet ouvrage, il ignorait encore la valeur de la liberté : « Oxford had not taught me, nor
 « had any other place or person, the value of liberty as an
 « essential condition of excellence in human things » (1). Mais il avait déjà un esprit droit qui cherchait des interlocuteurs aptes à la discussion ; c'est ainsi qu'il avait souvent entendu Rio lui exposer le point de vue des catholiques ; lorsqu'il reçut Montalembert, il note consciencieusement, le jour même, les objections qui lui avaient été faites :

« Count Montalembert came to me to day (May 23rd), and sat
 « long, for the purpose of ingenously and kindly impugning
 « certain statements in my book. viz. That the peculiar ten-
 « dency of the policy of romanism before the reformation went
 « to limit in the mass of men intellectual exercise upon reli-
 « gion. That the doctrine of purgatory adjourned until after
 « death, more or less, the idea and practice of practical work of
 « religion. That the Roman Catholic church restricts the
 « reading of the scriptures by the Christian people. He spoke of
 « the evils ; I contented we had a balance of good, and that

« Webster le jurisconsulte et orateur américain. Il a par toute son attitude
 « une expression bien marquée. Loin d'être un républicain dans le sens
 « moderne, il a un air de force impériale, telle que César devait l'avoir.
 « Sa femme aussi a un extérieur très digne. Sur ce point, seuls M. et Mme
 « Ticknor leur ressemblent. Etaient aussi présents chez Kenyon, Montalembert le distingué auteur catholique, Dickens, Professeur Wheatstone,
 « les Miss Westons, Lady Mary Shepperd, etc.

(1) J. MORLEY, *Life of Gladstone*. London, 1903, t. I, p. 179.

« the idea of duty in individuals was more developed here than « in pure Roman Catholic countries » (1).

Montalembert continua cette controverse par correspondance ; avec cette impétuosité et cette bonne grâce qui donne tant de vie à ses lettres, il écrit à Gladstone, en lui envoyant l'*Histoire de Sainte Elisabeth* :

« It seems to me, amidst many « dissentiments » that although « you pass generally in this country for an enemy to my faith « and my church, there is a link between us ; since admitting « every superiority of talent and influence on your side, we « stand on the same ground in public life that of the inalienable « rights of spiritual power. I have, therefore, received your book « with gratitude, and read it with the sincerest interest. I now « take the liberty of offering you a portion of the work « I have published, not on matter of actual controversy, but on « an unknown and delightful subject of religious history. If you « ever find leisure enough to throw a glance on the *History of « St. Elizabeth*, and more particularly on the « Introduction » « which is a rapid « résumé » of the thirteenth century, you « will perhaps gain some slight information on what the Rev. « Hugh Mac Neile so appropriately called « the filth and false- « hood of the middle ages », in his splendid speech on church « extension, at Freemasons'Hall a few day ago. And allow me « to add, my dear sir, with the utter frankness which I cannot « divest myself of, that what you seem to stand the most in « need of, at present, is a deeper and more original knowledge of « the laws and events of Catholic Europe » (2).

(1) J. MORLEY, *Life of Gladstone*, t. I, p. 178 : « Le Comte de Montalembert vint me voir et resta longtemps, afin de combattre, avec bienveillance et talent certaines affirmations de mon livre. 1° Que les directives de l'Eglise Romaine, avant la Réforme, tendait à limiter, pour la masse des hommes l'exercice de l'intelligence en matière religieuse. 2° Que la doctrine du purgatoire ajourne, plus ou moins jusqu'après la mort, l'idée et la pratique des œuvres pratiques de religion. 3° Que l'Eglise Catholique limite la lecture de l'Ecriture parmi le peuple chrétien. Il parla des maux (de l'Eglise Anglicane) je soutins que le bien y dominait et que l'idée du devoir est plus développée, ici, chez les individus que dans les pays purement catholiques. »

(2) Montalembert à Gladstone. Londres, 4 juillet 1839. Publié par Morley *Life of Gladstone*, t. II, p. 514.

« Il me semble malgré bien des dissentiments et quoique dans ce pays, « vous passiez pour un ennemi de ma foi et de mon église, qu'il y ait « un lien entre nous ; puisque, en admettant toute supériorité de talent « et d'influence de votre côté, nous nous plaçons sur le même terrain « dans la vie publique celui des droits inaliénables du pouvoir spirituel. « J'ai donc reçu votre livre avec gratitude et je l'ai lue avec un très

Gladstone accorda à son correspondant, sinon une adhésion à ses doctrines, du moins une estime et une sympathie durables ; il le remercie à son tour de l'envoi de l'*Histoire de sainte Elisabeth* :

« Je l'ai lue, écrit-il, avec une joie chaleureuse et presque sans mélange. Cela m'a rappelé le *Paradis* de Dante, que l'opinion courante m'avait présenté comme une rapsodie d'une fluidité insaisissable, et qu'une expérience personnelle m'a fait trouver, avec une joie augmentée et accrue encore par ma surprise, comme étant l'essence même de la vérité chrétienne. Votre admirable livre m'a donné une nouvelle idée de l'esprit du treizième siècle et m'a laissé la triste conviction que de tels résultats ne peuvent guère être obtenus de nos jours, où il est plus que jamais difficile de devenir de petits enfants pour entrer dans le royaume des cieux. »

Gladstone fait ensuite allusion à leur controverse religieuse :

« Toute controverse de ce genre, entre des personnes qui aiment le Rédempteur et qui s'abandonnent à sa volonté, est pénible au delà de toute expression, et seule la pensée que cette controverse est un des moyens institués pour se rendre maître de la vérité, et qu'un temps viendra où la pénible nécessité qui nous incombe à cette heure cessera de peser sur nous, cette pensée seule parvient à nous la rendre supportable. » ... « Je chéris du plus profond de mon cœur la douce conviction que nombre de principes qui, dans leur forme, semblent réciproquement hostiles et placent ceux qui les proposent dans la situation d'adversaires, ne sont nullement opposés dans leur fond, et quand on les considère au point de vue philosophique. Je pense, par exemple, que vous déciderez en faveur de l'Eglise romaine, non en raison de votre propre argumentation et de vos préférences imaginatives, mais parce

« réel intérêt. Je prends maintenant la liberté de vous offrir une partie d'un ouvrage que j'ai publié, non sur un point de controverse actuel, mais sur un sujet inconnu et délicieux d'histoire religieuse. Si jamais vous trouverez assez de loisir pour jeter un regard sur *La Vie de Sainte Elisabeth*, et plus spécialement sur l'introduction, qui est un résumé rapide du treizième siècle, vous acquerrez peut-être quelque notion de ce que le Rev. Hugh Mac Neil appelait avec tant d'à propos « la corruption et la fausseté du Moyen Age », dans son splendide discours sur l'extinction de l'Eglise, à la salle des Francs-maçons il y a quelques jours. Et permettez-moi d'ajouter, cher Monsieur, avec cette entière franchise dont je ne peux me départir, qu'il me semble que ce qui vous manque le plus actuellement, est une connaissance plus profonde et plus originale des lois et des faits de l'Europe Catholique. »

Voir Gladstone : *The State in its relations with the Church*, ch. VII.

« qu'il vous semble que c'est elle qui a transmis jusqu'à votre cœur le plan de salut donné par Dieu à l'humanité. De même, c'est, j'en ai la ferme confiance, pour la même raison et sous l'influence du même désir — celui de revenir à l'esprit de l'Eglise catholique qui est le pilier et le fondement de la vraie foi — qu'avec la grâce de Dieu, je lutte et je lutterai toujours, en public comme en particulier, pour le maintien de cette partie de l'Eglise dans laquelle j'ai reçu la parole de vie, et qui me paraît posséder, malgré ses imperfections, tous les signes qui distinguent l'Eglise de Dieu » (1).

Sur ses vieux jours, Gladstone, à la demande d'un biographe de Montalembert, revenait sur le souvenir de cette première rencontre :

« Il fit sur moi, écrit-il au Père Lecanuet, une profonde impression... Nous nous rencontrions à une époque de léthargie religieuse, dont l'un des caractères avait été de développer jusqu'à l'extravagance notre vice national d'exclusivisme en fait de religion (our national vice of insularity in respect to religion). Nous paraissions à peine nous douter qu'il existait des chrétiens dans le monde en dehors de nous-mêmes. Personne ne pouvait mieux que ces deux esprits distingués (Montalembert et Rio) contribuer à nous tirer de cette apathie, parce qu'en même temps qu'ils nous éclairaient sur les autres pays, ils témoignaient d'une largeur d'esprit remarquable et savaient apprécier à leur juste valeur les qualités du génie anglais et de nos institutions » (2).

Des relations espacées, mais cordiales, se poursuivirent avec Gladstone jusqu'à la mort de Montalembert.

Montalembert voulut, avant de quitter l'Angleterre, rendre visite à M. Ambrose Lisle Philipps, le traducteur de l'*Histoire de sainte Elisabeth*, dont le premier volume venait de paraître (3).

Ambrose Lisle Philipps, né en 1809, était le fils aîné d'un gentilhomme habitant Garendon Park, dans le comté de Leicester Charles March Philipps ; il devint plus tard également l'héritier du nom et des armes de son oncle De Lisle ; sa mère était fille

(1) Gladstone à Montalembert. Août 1839. Publié par Lecanuet *Montalembert*, t. II, p. 87. Traduction de M. Jean Guichard des Ages.

(2) Gladstone au Père Lecanuet. Publié par Lecanuet, *Montalembert*, t. II, p. 86.

(3) *The Chronicle of the life of Saint Elisabeth of Hungary, duchess of Thuringia written by the Count de Montalembert and translated into English by Ambrose Lisle Philipps*, grand in-4°. London, 1839.

de Gerard Gustave Ducarel of Walford, descendant d'une famille de réfugiés huguenots.

Ambrose Lisle Phillipps fut élevé dans la religion anglicane et dans les tendances « High Church » ; étant à l'école de Maize-more Court, près de Gloucester, (transférée ensuite à Edgebaston, près de Birmingham), il fut frappé de la noblesse de caractère du professeur de français, l'abbé Giraud, un vénérable prêtre émigré (1) ; le respect qu'il lui inspira éveilla en lui le désir de connaître la religion catholique, désir encore accru après avoir assisté, lors d'un voyage à Paris, aux cérémonies catholiques. Après cinq ans, où il poursuivit seul en secret ses études religieuses, il fit demander au Père Mac Donnell, jésuite, de venir le trouver en cachette, dans une mesure en ruine, à portée de son école ; là, ayant prouvé sa connaissance de la doctrine catholique, il pronça son abjuration ; il fut, de ce fait, immédiatement renvoyé de son école. Il obtint pourtant l'admission à l'Université de Cambridge ; en 1833, il épousa Laura Mary, fille aînée de Hon. Thomas Clifford, et s'établit à Grace Dieu Manor, tout près de la terre de son père ; là, il s'occupa activement de plusieurs fondations religieuses et charitables, tout en suivant le mouvement de renaissance catholique. Dès que Montalembert lui annonça sa visite, il lui adressa un salut de bienvenue, avec toute la joie mystique d'un des premiers chrétiens allant au-devant d'un frère :

« I can truly say that the receipt of your most friendly letter
 « has made this, one of the happiest days of my life. That my
 « poor attempt to translate your admirable book, as well as the
 « trifling offerings that contains my Translation, should have
 « met with your approbation is indeed gratifying to me beyond
 « what I can express, and the letter, in which you have expressed
 « it, little as I feel that I deserve all your kind incitements I shall
 « ever keep and prize as one of the most precious treasures that
 « I possess. And should it be otherwise, for it is as it were the
 « commencement of a bright period of my life, for in no other
 « light can I regard the prospect that I shall so soon have the
 « happiness and consolation of seeing and conversing with one
 « for whom I have long felt unspeakable sentiments of veneration and affection, to whom I have long felt closely united in
 « the bonds of fraternal love as often as I knelt before the altar

(1) Voir F. BALDENSBERGER, *Le Mouvement des idées dans l'émigration française* (1789-1815). 2 vol. Plon, 1924, II, 197. Sur l'influence des prêtres émigrés.

« of our God, sighing for the same glorious prospects, for which
 « you are so ardently devoted. Yes, truly this a happy consum-
 « mation of my labours in the cause of our dear and angelik
 « Saint, this is indeed the most precious grace I could desire
 « from her charitable intercession, that I should possess the
 « friendship of one, whom I have so often blessed our Lord that
 « he has raised up to vindicate the Catholic cause in the noble
 « Kingdom of France. And when I name France, my dear Sir,
 « what sentiments of veneration and gratitude overflow my soul!
 « It was in France I first learnt to love that Catholic Mother, from
 « whom my poor countrymen have been so long and so cruelly
 « separated ! It was a holy French priest, who had sought for
 « refuge in this kingdom who first made me a partaker of the
 « benedictions of that Mother ! and now it is again from France
 « that God is vouchsafing me one of the most precious graces a
 « mortal can receive here below, the gift of a Brother in our
 « Lord, of a friend whose friendship and affection is consecrated
 « in Jesus Christ » (1).

En compagnie d'A. Lisle Phillipps, Montalembert visite York

(1) A. Lisle Phillipps à Montalembert. Grace Dieu Manor, 8 juin 1839. Lettre inédite : « Je peux vraiment dire que la réception de votre lettre si amicale a fait de ce jour l'un des plus heureux de ma vie. Je ne puis exprimer combien il m'est doux, d'avoir obtenu votre approbation pour mon pauvre essai de traduction de votre admirable livre, aussi bien que pour les faibles hommages que contient ma traduction, et je garderai toujours la lettre dans laquelle vous l'avez exprimée, quoique je sente combien je suis peu digne de vos bons encouragements et je l'estimerai un des trésors les plus précieux que je possède. Comment en serait-il autrement, puisqu'il semble qu'une période lumineuse de ma vie commence pour moi ; je ne puis considérer autrement la perspective d'avoir si prochainement le bonheur de voir et de converser avec celui pour qui j'ai ressenti d'inexprimables sentiments de vénération et d'affection, et avec qui je me suis intimement uni en des liens d'amitié fraternelle, chaque fois que je m'agenouillai devant l'autel de notre Dieu, soupirant pour les glorieuses causes auxquelles vous êtes ardemment dévoué. Oui, vraiment c'est un heureux couronnement de mes travaux en l'honneur de notre chère et angélique Sainte, c'est vraiment la grâce la plus précieuse que je puisse désirer, par son intercession charitable, de m'obtenir l'amitié de celui que j'ai béni le Seigneur d'avoir suscité pour le relèvement de la cause catholique dans le noble royaume de France. Et quand je nomme la France, cher Monsieur, quels sentiments de vénération et de gratitude submergent mon âme ! C'est en France que j'ai appris à aimer notre mère, l'Eglise Catholique, dont mes pauvres compatriotes ont été si longtemps et si cruellement séparés, c'est un saint prêtre Français qui s'était réfugié dans ce royaume, qui le premier m'admis à ces bénédictions maternelles, et maintenant c'est encore venant de France, que me vient la grâce la plus précieuse que Dieu puisse accorder ici-bas, le don d'un frère en Notre-Seigneur, d'un ami dont l'amitié et l'affection sont consacrées en Jésus Christ. »

et ses alentours ; ses prédilections gothiques sont comblées (1). il gardera toujours le souvenir des belles ruines de Fountains Abbey, où ils prièrent ensemble pour que Dieu leur accorde de ne jamais prendre de repos avant que l'Eglise de leurs ancêtres ait reconquis sa liberté et ses droits, en Angleterre comme en France. Montalembert compare le souci que mettent les Anglais à conserver leurs monuments historiques, au vandalisme qu'il avait tant de peine à réfréner en France :

« On dirait, écrit-il à Mme de Montalembert, que les posses-
« seurs actuels veulent expier, à force de soins pour ces véné-
« rables débris, le crime commis par leurs ancêtres en les dépeu-
« plant et en les arrachant à leurs pieux propriétaires. Ces ruines
« sont presque toutes entourées par des parcs magnifiques de
« trois à six lieues de tour, où des troupes de daims maintien-
« nent l'herbe comme si elle avait été fauchée la veille, et où
« s'élèvent d'innombrables arbres de la plus grande beauté...
« Il y a encore auprès de Fountains des ifs sous lesquels les
« moines envoyés par saint Bernard ont demeuré pendant qu'on
« bâtissait leur monastère. L'un d'eux a 27 pieds de circonfé-
« rence et on croit qu'il a treize cents ans » (2).

Montalembert se rend ensuite à Garendon Park et à Grace Dieu Manor, où il rencontre Lord Dunraven et Lady Campden ; il est enthousiasmé par la fondation du monastère de Mount Saint-Bernard et plus tard, quand il repassera en esprit ces étapes de son voyage, il les verra comme des haltes bienfaisantes dans une lumineuse clairière (3).

(1) Montalembert à A. Lisle Phillipps. La Roche en Breny, 29 août 1846 : « Do you remember, my dear friend, our kneeling down in sight
« of the ruins of Fountains Abbey, and the prayer and the vow that we
« then made to Heaven, that it might please God never to let us repose
« from action till the Church of our forefathers had recovered her
« freedom and her rights both in England and in France. » Purcell : *Life and Letters of Ambrose Phillipps de Lisle*. London, 1900. 2 vol. in-8°, t. II, p. 239.

(2) Montalembert à Madame de Montalembert, 23 juin 1839. Lecanuet *Montalembert*, t. II, p. 92.

(3) Dans une lettre de Montalembert à A. Lisle Phillipps, 28 août 1869, il dit : « I always perceive as a glittering spot our first journey together to
« the ruins of Fountains Abbey now thirty years ago and since that the
« happy days I passed with you and all your family at Grace Dieu, where
« I first made the acquaintance of Lord Dunraven, who has also remained
« like yourself a good and true friend of mine, and of poor Lady Camp-
« den, who came to see me on my sick bed a short time before her pre-
« mature decease ».

Par contre, après avoir traversé Leeds, Sheefield, Manchester et Birmingham, il exhale son indignation :

« Je revis avec une triple horreur ces villes affreuses, où s'ins-
 « talle et pullule d'une manière effrayante une population sans
 « mœurs, sans foi, sans ressources, vassaux mille fois plus cor-
 « véables et plus taillables que ne l'ont jamais été ceux du
 « Moyen Age ; où quelques industriels avides, uniquement oc-
 « cupés de trouver des *débouchés* pour leurs sots produits, ex-
 « ploient, pour le moindre salaire possible, la vie et les forces
 « d'une masse énorme d'hommes, de femmes et d'enfants, aux-
 « quels ils ne donnent, en échange de leurs sueurs, ni consola-
 « tions religieuses, ni sécurité pour la vieillesse ou la maladie,
 « ni même l'air à respirer dans leurs dégoutantes usines » (1).

Au retour, Montalembert résume son voyage en une impression de sympathie pour l'Angleterre aristocratique, et il la communique en ces termes à Lacordaire :

« Quelle consolation n'ai-je pas eu en Angleterre à la vue des
 « progrès immenses et incalculables que fait le catholicisme dans
 « les provinces, je ne m'en faisais aucune idée. J'y ai vu des
 « merveilles qui t'auraient fait tressaillir d'enthousiasme si tu
 « avais été avec moi. Là, il n'y a point de loi inventée par l'in-
 « fernal génie de la démocratie moderne pour détruire la liberté
 « de tester, de s'associer et d'enseigner, de sorte que l'on peut
 « y faire toutes les fondations que l'on veut ; aussi le sol se
 « couvre-t-il de couvents de tous les Ordres, de collèges et
 « d'églises : c'est une vraie renaissance du Moyen Age, d'autant
 « plus que tous les édifices catholiques sont bâtis dans le meil-
 « leur style gothique » (2).

(1) Montalembert à Madame de Montalembert, Lecanuet, *Montalembert*, t. II, p. 95.

(2) Montalembert à Lacordaire, *Lettre inédite*, Trelon, 4 août 1839.



CHAPITRE VII.

Conclusion.

Après avoir suivi Montalembert dans ses pérégrinations, il nous reste à fixer les idées générales qui se dégagent de ces années errantes. Ses conceptions sont multiples, parce que Montalembert, avec sa nature très riche, était alors dans tout l'élan de sa jeunesse et s'intéressait à des ordres divers. Certaines de ses convictions peuvent paraître inconciliables, si on les pousse de déduction en déduction à leurs extrêmes conséquences ; mais telle n'était pas la direction d'esprit de Montalembert qui, loin des théories et des systèmes, était avant tout un homme de foi et d'action.

Les circonstances extérieures contribuèrent à rapprocher Montalembert des nations étrangères : ses origines, la carrière de son père et surtout ses dons naturels. L'idée profonde qui le met en contact avec les autres peuples est le catholicisme et toutes les tendances qui s'orientent vers lui. L'esprit de Montalembert était nourri d'éléments étrangers très divers, que sa personnalité originale conciliait et assimilait avec cette qualité si française d'adaptation. Ainsi il cherche à connaître tous les hommes de valeur des pays qu'il parcourt et à apprécier, avec le goût de son temps, les formes de beautés nouvelles ; il a joui spécialement de la poésie lyrique et du renouvellement de l'art chrétien. D'autre part, en se plongeant dans la littérature du Moyen Age, au moment le plus troublé de sa jeunesse, il y a trouvé à la fois un refuge contre les inquiétudes présentes et une source d'inspiration.

Il importe de chercher dans son action quel fruit il a retiré de son commerce avec l'étranger.

Rappelons d'abord, au point de vue français, qu'il admit très

nettement la Monarchie de Juillet (1) ; il invita les catholiques à reconnaître le nouveau régime « comme un fait établi et con-
« sommé, et sans se livrer à lui » (2).

L'amour de la liberté fut, après son attachement au catholicisme, la conviction la plus chère de Montalembert. Il fut convaincu que la liberté politique, l'indépendance des pouvoirs, la plus grande initiative des individus, sont les moyens les plus propres à assurer dans les nations modernes le juste développement des forces morales. Nous avons dit les affirmations de l'*Avenir* (3) en faveur de la liberté d'association, de la liberté de la presse, de la liberté d'enseignement. Montalembert soutint les mêmes principes dès son entrée à la Chambre des Pairs ; il chercha à assurer la liberté de discussion et s'opposa aux mesures d'exception contre la presse (4).

Au point de vue social, il considérait la Révolution de 1789 comme un fait historique dont il était vain de vouloir annuler les conséquences ; mais il regrettait profondément la tendance au nivellement général. Par tempérament aussi bien que par convictions, il était aristocrate, c'est l'impression qu'il faisait sur tous ceux qui l'approchaient (5). Lacordaire, au contraire, était démocrate ; cela ne fut pas un obstacle à leur amitié, mais, sur ce point, le contraste entre les deux natures était manifeste. Montalembert regretta profondément l'abolition de l'hérédité de

(1) Voir : THUREAU DANGIN, *Histoire de la Monarchie de Juillet*. Paris, 1892. 7 vol. in-8° I, p. 252, II, p. 327, III, p. 399.

S. CHARLÉTY, *La Monarchie de juillet. Histoire Contemporaine*, dirigée par Lavissee. Hachette, 1921, t. V, spécialement p. 38, 44, 82, 105. Références. p. 324.

A. LEROY BEAULIEU, *Catholiques libéraux. L'Eglise et le libéralisme de 1830 à nos jours*. Paris, 1885, in-12.

Lecanuet, *Montalembert*. Paris, 1910, t. II.

G. WEIL, *Histoire du catholicisme libéral en France*. Paris, 1909, in-12.

DEBIDOUR, *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France de 1789-1870*. Paris, 1898, p. 413.

(2) MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. IV, p. 276. Rapports de l'Eglise catholique et du gouvernement de juillet. Article publié le 15 mai 1838 dans *la France Contemporaine*.

(3) Voir P. DE LALLEMAND, *Montalembert et ses amis dans le romantisme*. Montalembert et La Mennais.

(4) MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. I, p. 32. « Projet de loi sur la presse ». (8 septembre 1835) et p. 91. « Discussion de l'Adresse » (3 et 4 janvier 1838).

(5) Voir : Ch. SAINTE-FOI, *Souvenirs de Jeunesse*, publiés par C. Latreille. Paris, 1911, in-12, p. 205.

la Pairie (1), et aurait voulu conserver au pays ses forces traditionnelles, en y ajoutant peu à peu toutes les valeurs nouvelles qui surgiraient. Dans sa pensée, cette action de l'élite était indispensable à un gouvernement et nécessaire à l'intérieur pour assumer en partie des tâches d'assistance, d'enseignement, etc., qui, lorsqu'elles sont exclusivement aux mains de l'Etat, exagèrent la centralisation aux dépens de la vie des provinces et étouffent l'initiative privée, au détriment de la vie générale. On voit donc que son libéralisme n'était pas égalitaire ou négateur de la vie antérieure des nations ; il sent la nécessité d'une hiérarchie sociale et d'une élite intellectuelle et morale, et il cherche à étayer cette conviction sur l'étude du passé, soit qu'il le considère en Allemagne et en Irlande, surtout au point de vue religieux et littéraire, soit qu'il admire en Angleterre les survivances politiques et sociales. On reconnaît cette empreinte anglaise dans sa préférence pour le régime constitutionnel et dans son sentiment aristocratique ; cette influence étrangère venait d'ailleurs renforcer la nature même de Montalembert. Il s'opposait ainsi, par le caractère anglais de son libéralisme, à la majorité des Français, à ceux qui prônaient l'absolutisme comme à ceux qui tendaient à la démocratie socialiste, ces tendances qui aboutissent à un égal nivellement lui étaient toutes deux antipathiques.

Cette sympathie pour l'Angleterre fut durable ; la pensée profonde de Montalembert fut toujours celle qu'il exprimait en 1858, quand il parlait de « prendre un bain de vie dans la libre Angleterre » (2).

Dans ses rapports extérieurs, Montalembert reconnaît comme prépondérante l'idée d'union entre les catholiques. Son idéal était le développement de l'Eglise dans la liberté et son indépendance à l'égard du pouvoir ; il chercha à soutenir, selon ses principes, la libre action des catholiques à l'étranger comme en France ; partout il intervint en faveur des minorités ou des groupements ethniques catholiques en leur assurant son appui matériel, intellectuel et moral (ainsi dans son action pour les Irlandais, les Polonais, les catholiques rhénans).

(1) Voir : *Lettres à un ami de collègue* p. 412. *Lettres à L. Cornudet* p. 205, 211, 216. *La jeunesse libérale de 1830* *Lettres d'A. d'Herbelot à Ch. de Montalembert et à L. Cornudet*. Paris 1808, p. 219.

(2) MONTALEMBERT. Un débat sur l'Inde au parlement anglais. *Correspondant*, 25 octobre 1858.

Il a ardemment désiré, en 1831, que la France vînt au secours de la Pologne (1) ; puis quand l'impossibilité matérielle fut manifeste et la Pologne écrasée, il chercha du moins à lui préserver une existence morale ; il demanda à Louis-Philippe de lui reconnaître au moins un droit de principe à l'existence et il s'occupa d'adoucir le sort des réfugiés polonais (2).

En cela il obéissait non seulement à ses sympathies religieuses, mais à un point de vue national et européen, la Russie lui paraissait menaçante pour tout l'Occident par sa barbarie et son absolutisme (3).

C'est aussi dans cette idée de faire équilibre et au besoin, opposition à la Russie que Montalembert préconisa l'alliance anglaise (4), pourvu que fut non un asservissement mais une collaboration, impliquant la résistance quand elle était nécessaire (ainsi dans la question belge).

La Belgique, que son mariage lui avait fait connaître tout spécialement, était chère à Montalembert par son esprit religieux et libéral à la fois ; en même temps il voyait dans la création d'une forte Belgique un point d'appui pour la France : « Je ne désire, disait-il, pour mon pays ni la guerre, ni la conquête, ni l'agrandissement d'un seul village, d'un seul pouce de terrain ; mais il y a d'autres conquêtes, il y a des conquêtes morales ; ce sont celles-là que je désire pour mon pays. Je désire que l'on sache partout sur nos frontières, que l'on sache dans chaque chaumière que la France est un voisin puissant, ami de la parole donnée... quand je viens plaider ici la cause de la Belgique, c'est bien moins la cause de la Belgique que celle de la France, de sa dignité » (5).

Quand la Hollande, en 1838, après avoir longtemps négligé

(1) Les rapports de Montalembert et de la Pologne ont été étudiés dans : *Montalembert et ses amis dans le Romantisme*, III^e partie, Ses Œuvres. Les articles de *l'Avenir*. Les Pèlerins Polonais.

Voir : L. MICKIEWIECZ, A. Mickiewicz, *Sa vie et son œuvre*, Paris, 1888, p. 141.

H. OLSZENSKA, *Montalembert et la Pologne* (Diplôme d'études 1918 à la bibliothèque polonaise).

Montalembert et sa correspondance inédite avec le général Skrynecki, par J. N. S. N. D. de Montligeon, 1903.

(2) Voir : MONTALEMBERT, *Œuvres*, I, p. 85, 127.

(3) Outre les écrits et discours pour la Pologne voir : Montalembert, *Œuvres*, t. I, p. 122 et 150.

(4) Voir : MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. I, p. 49, 55, 63, 193.

(5) MONTALEMBERT, *Œuvres*, t. I, p. 149. Voir p. 135 et 153.

d'exécuter ses engagements, somma brusquement la Belgique d'évacuer le Luxembourg et le Limbourg, Montalembert usa de toute son influence pour lui garder ces provinces ; on sait que ce fut sans succès, Molé sous la pression européenne conseilla à la Belgique l'abandon de ses prétentions, mais ses charges financières furent considérablement allégées. La Belgique a partagé avec l'Angleterre les sympathies constantes de Montalembert, la dernière fois qu'il parla en public, il rendit hommage à son indépendance nationale et à son roi dont le règne aura été : « le plus heureux le plus populaire et le plus honoré de tous les règnes de ce siècle (1).

A propos de la Belgique, Montalembert vit que la Prusse pourrait être d'un voisinage dangereux : « La Prusse, dit-il, saisira « la première occasion pour se délivrer, s'il est possible, du « spectacle d'un pays situé sur ses frontières, comme la Belgique, où le catholicisme vainqueur a non seulement expulsé « le despotisme hollandais, mais a fait bien plus que cela, où « il a vaincu le faux libéralisme » (2). Peu de temps avant (décembre 1837), il s'opposa aux prétentions étatistes de ce pays dans la lutte contre les catholiques rhénans. Cependant, dans cette période (1830-1840), Montalembert n'entrevit pas le danger d'une Allemagne unifiée se tournant contre la France ; il pouvait d'autant moins le prévoir que les milieux catholiques où il avait séjourné avaient plutôt une attitude de méfiance vis-à-vis de la Prusse. On sait les difficultés qui existaient alors entre Görres et la Prusse : les réclamations venant de Berlin quand il fut appelé à Munich, les restrictions que le gouvernement prussien mettait à la diffusion de la presse catholique (3), la publication de l'*Althanasius*, suivi d'autres pamphlets où Görres prenait nettement parti pour l'archevêque de Cologne contre Frédéric-Guillaume (4). Dans cet entourage on espérait voir la Bavière prendre un rang prépondérant pour contrebalancer l'influence prussienne (5).

(2) MONTALEMBERT. Premier discours de Malines, cité dans l'*Eglise libre dans l'Etat libre*, discours prononcés au Congrès de Malines. Paris, 1863.

(1) MONTALEMBERT, *Œuvres*, p. 92. Discussion de l'Adresse (3 et 4 janvier 1838). Voir aussi p. 148, 160, 178.

(2) Voir : GÖRRES, *Briefe*, III, p. 260, 268, 270, et J. GALLAND, *J. von Görres*, p. 381-383.

(3) Voir GÖRRES, *Briefe*, III, p. 246.

(4) Voir J. FRIEDRICH, *I. von Döllinger*. München, 1899, p. 25.

G. GOYAU, *l'Allemagne religieuse*, II, p. 75, 87, 207.

Reiffenberg, *Nouveaux souvenirs d'Allemagne*. Bruxelles, 1843, in-12, II, p. 138.

Montalembert, hostile à la Prusse (1), cultiva donc des sympathies très réelles dans l'Allemagne fragmentée où chaque pays gardait sa physionomie, il fut attiré surtout par les pays rhénans et le centre catholique de Munich. L'Allemagne qu'il aimait, était l'Allemagne morcelée, issue du Moyen Age, et la centralisation des grands états ne lui inspirait que de l'aversion. sa conception s'oppose donc, à celle d'une Allemagne unifiée et alliée comme une grande puissance, à la France, telle que le souhaitait au même moment Hugo, Saint-Marc-Girardin, Lerminier et d'autres (2) ; mais s'il a reconnu les tendances impérialistes de la Prusse il ne les a pas dès lors attribuées à toute l'Allemagne comme le fit Quinet (3).

Les relations de Montalembert avec l'étranger sont loin de s'arrêter avec la date qui limite cette étude et qui termine le premier stade de ses rapports. Nous le quittons à la veille d'un voyage en Orient où il contribua à éclairer le gouvernement français sur la faiblesse de Méhemet Ali, et les véritables intérêts de la France.

Ensuite Montalembert sera plus exclusivement absorbé par son rôle politique en France et ses rapports avec l'étranger devinrent moins fréquents pendant les années de sa vie publique active, il n'en continua pas moins à se tenir au courant de l'état du catholicisme dans les autres nations, et à entretenir les relations amicales qu'il avait nouées pendant ses jeunes années.

Ces amitiés restèrent très vivantes ainsi que le témoignent la publication des ouvrages suivants : *Des intérêts catholiques au XIX^e siècle*. (1852) ; *De l'Avenir politique de l'Angleterre* (1855) ; *Une Nation en deuil. La Pologne en 1861* ; *Un débat sur l'Inde au parlement anglais* (*Correspondant* 25 octobre 1858).

Quand Montalembert s'occupa de relever le *Correspondant*

(1) Quand parut : « *De la Prusse et de sa domination sous les rapports politiques et religieux spécialement dans les nouvelles provinces par un inconnu*, Paris, 1842, cet ouvrage qui est un réquisitoire contre la Prusse fut attribué, entre autres, à Montalembert. Il est du Vte de Faÿly et eut grand succès dans les pays rhénans. Voir : L. Pastor, *A. Reichensperger*. Freiburg, 1899, I, p. 78.

(2) Voir références ci-dessus p. 97 et V. Hugo. *Le Rhin*, 1842, spécialement la conclusion.

SAINT-MARC-GIRARDIN. *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, Paris, 1835, p. 19. LERMINIER. *Au delà du Rhin*. Paris, 1835, I, p. 246 et II, p. 286.

(3) Voir P. GAUTHIER, *Un prophète E. Quinet*, Paris, 1917, in-12, p. 109 et 118.

(1853), il chercha et obtint des collaborations intéressantes à l'étranger. Dans ses nombreux voyages, en Angleterre (1855 et 1861), en Allemagne (1861), en Espagne (1865), il trouva toujours un accueil cordial et un échange d'idées fructueux. La réception qu'il reçut en Hongrie et en Pologne (1861) fut un véritable triomphe.



Vu le 9 mars 1927.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

FERD. BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

J. CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Anne (reine d'Angleterre), 16.
 Anstey, 43.
 Arnim (Bettina von), 80.
 Aue (Hartmann von der), 84.
 Aufsess (Baron Hans von), 81.

Baader (Franz von), 56-63, 69, 82.
 Baader (Joseph von), 63.
 Bagot (Miss), 20.
 Banim, 31, 46.
 Banks, 6.
 Barrow, 18.
 Baudissin, 79.
 Bayer, 69.
 Bayley, 26.
 Beresford (Lord Georges), 32.
 Beresford (Lord John), évêque, 32.
 Beresford (Frederic), 32.
 Boissérée (Melchior), 70, 71, 83.
 Boissérée (Sulpice), 58, 70, 76, 77, 83.
 Brennan (John), 37.
 Brentano (Christian), 78.
 Brentano (Clemens), 82, 83, 90, 91.
 Burke, 15.
 Butler, 46.
 Byron, 8, 12-15, 83.

Calderon, 79.
 Canning, 18.
 Campden (Lady), 101.
 Carnot, 6.
 Casaubon, 18.
 Castelreagh, 18.
 Castillon, 34, 35.
 Cazalès, 73, 82.
 Charles X, 17.
 Chateaubriand, 17.
 Chatham, 18.
 Clancy (Père), 28, 29.

Cobbett, 19.
 Coleridge, 94.
 Corbet, 34.
 Cornélius, 68, 69, 70.
 Cornudet, 10, 27.
 Cousin, 54, 55, 56, 58, 59, 61.
 Cowper, 10.
 Coxen, 41.
 Craggs, 18.
 Cuvier, 6.

Dante, 83, 97.
 Debécourt, 43.
 Deschamps (Emile), 53.
 Dickens, 94.
 Diepenbröck, 86.
 Dietz, 77.
 Dollinger, 69, 72, 79, 82, 83.
 Dowden (Richard), 34.
 Doyle (Mgr), 28, 29, 44, 45, 49.
 Droste Fischering (Mgr von), 91.
 Duchesnois (Mlle), 8.
 Duffy, 47.

Eberhardt, 70.
 Elisabeth (reine), 19.
 Falloux (comte de), 91.
 Ferguson, 6.
 Flüe (Nicolas von der), 85.
 Foot (Miss), 8.
 Forbes, 5-7, 94.
 Fortoul, 73.
 Fowler, 45.
 Fox, 15, 18.
 Frédéric Guillaume III, 91, 107.
 Fuchs, 55.

Gans, 80.
 Gay (Delphine), 50.

- Georges I^{er}, 16.
 Giraud (abbé), 99.
 Gladstone, 94-98.
 Goethe, 54, 93.
 Görres (J. von), 66, 67, 68, 70, 71, 77, 82, 83, 84, 87, 89, 91, 107.
 Görres (G. von), 72, 83.
 Gossler, 80.
 Grattan, 15, 16, 18, 21, 46, 51.
 Grey (Lord), 51.
 Grimm, 87, 88.
 Guillaume III, 16.
 Guillaume IV, 51.

 Hagen (von der), 89.
 Hammond, 9.
 Heeren, 88.
 Hegel, 69.
 Heidelhoff, 81.
 Hennessy, 29, 31, 46.
 Hess, 71.
 Hoche, 37.
 Hofer, 88.
 Holzknecht, 88.
 Hugo, 50, 71, 73, 103.
 Humboldt, 80.
 Hutchinson (Lord), 33.
 Hutchinson (Mrs.), 34.
 Hutchinson (Isabell, Emma), 34, 47.

 Jeffrey, 36.
 Jocham, 55.
 Jones, 32.
 Jones of Lanarth, 93.

 Kant, 54, 55, 61.
 Kelly, 33.
 Kenyon, 94.
 Kinsella, 45.
 Klee, 76.
 Klopstock, 54.

 Lacordaire, 13, 52, 67, 72, 74, 82, 102, 104.
 La Ferronays (Pauline de), 14.
 Lamartine, 8, 38, 53.
 Lamb, 94.
 La Mennais, 49, 51, 61, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 78, 82, 84.

 Lerminier, 73, 80, 108.
 Lemarcis, 8, 12, 15, 17.
 Lisle Phillipps, 98-101.
 Louis XVIII, 5.
 Louis-Philippe, 104, 106.

 Mac Cleod, 28.
 Mac Donnell (Père), 99.
 Mac Neile, 96.
 Magee (Mgr), 30.
 Mahony (Père), 34, 35.
 Martin von Dunin (Mgr), 91.
 Marie Stuart, 19.
 Mars (Mlle), 8.
 Massmann, 84.
 Meath (Lord), 21, 25.
 Memmling, 71.
 Méhemet Ali, 108.
 Michelet, 57, 73.
 Molé, 107.
 Molyneux, 16.
 Monkton Milnes (Lord Houghton), 51.
 Montpensier (duc de), 19.
 Moore, 11-13, 17, 23, 27, 31, 34, 46.
 Morrison, 26.
 Moy, 81.
 Murphy (Mgr), 34.
 Murphy (Père), 44.
 Murray (Mgr), 47, 49, 50.

 Napoléon, 5, 67.
 Newmann, 95.
 Newton, 18.
 Nolan (Père), 28.
 Norton (Mrs.), 47.
 Novalis, 64.

 O' Byrne, 25.
 O' Connell (Daniel), 38-44, 51.
 O' Connell (Maurice), 40.
 O' Connell (Morgan), 40.
 Ormonde (Lord), 45, 46.
 Osborne, 6.
 Ossian, 48.
 Overbeck, 69, 70, 89.

 Paoli, 18.
 Philipps, 83.

- Pitt, 15, 18.
 Pöpe, 18.
 Pugge, 76.

 Quinet, 73, 108.

 Radowitz, 80.
 Rancke, 80.
 Raumer, 80.
 Ringseis, 68, 70, 72.
 Rio, 52, 54, 56, 60, 65, 66, 68, 72,
 75, 93, 95, 98.
 Robinson (Henry Crabb), 93, 94.
 Rogers, 93, 94.
 Rohan (duc de), 8.

 Saint Bernard, 101.
 Saint Kevin, 22, 25.
 Saint-Marc-Girardin, 73, 108.
 Saint-René Taillandier, 73.
 Saint Patrick, 22.
 Sainte Elisabeth, 81, 84, 87, 89, 96.
 Sainte Foy (Charles), 73.
 Savigny, 80.
 Schelble, 78.
 Schelling, 55-60, 68, 72, 82.
 Schiller, 53.
 Schlegel (Frédéric), 64, 77, 82.
 Schlegel (Guillaume), 76.
 Schlegel (Madame), 77.
 Schleiermacher, 80.
 Schlotthauer, 71, 84.
 Sepp, 55.
 Scott (Walter), 15.
 Shakespeare, 8, 18, 79.
 Shepperd (Lady Mary), 94.
 Skrzynecki, 79, 87.
 Smithson (Miss), 8.
 Stadtbauer, 69.
 Staël (Mme de), 73.
 Steffens, 79.
 Stepney, 18.

 Steingass (Mme), 77, 78.
 Stollberg (comtesse de), 80.
 Studach (abbé), 55.
 Sullivan Gow de Direen, 39.
 Suso, 85, 86.
 Swetchine (Mme), 74, 82.
 Swift, 16.

 Thomson, 9, 10.
 Ticknor, 94.
 Tieck, 64, 79.
 Troy (Mgr), 44.

 Ugglass (comte et comtesse d'), 12,
 75.
 Uhland, 88.

 Veith, 77.
 Veuillot, 43.
 Vigny, 50.
 Villiers Stuart, 33.
 Vogelweide (Walter von der), 84.
 Voltaire, 12.
 Voyaux (abbé), 28.

 Waterford (marquis), 32.
 Webster (Daniel), 94.
 Welker, 76.
 Wellington, 41, 51.
 Westons (Misses), 94.
 Wheatstone, 94.
 Wilder, 81.
 Windischmann, 76, 80.
 Wirion, 6.
 Wolfe, 19.
 Wordsworth, 94.
 Wiseman (cardinal), 52.
 Wyse, 33.

 Zimmer, 56, 58.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE I. — Enfance en Angleterre. Lectures anglaises.....	5
— II. — Passage en Angleterre. Voyage en Irlande.....	16
— III. — Montalembert et l'Allemagne. Influences littéraires et philosophiques.....	53
— IV. — Séjour en Allemagne de 1832.....	65
— V. — Séjour en Allemagne de 1833-1834. Correspondance avec Görres et Brentano.....	73
— VI. — Relations avec l'Angleterre. Séjour de 1839... ..	93
— VII. — Conclusion.....	102
Index des noms de personnes.....	110

